BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

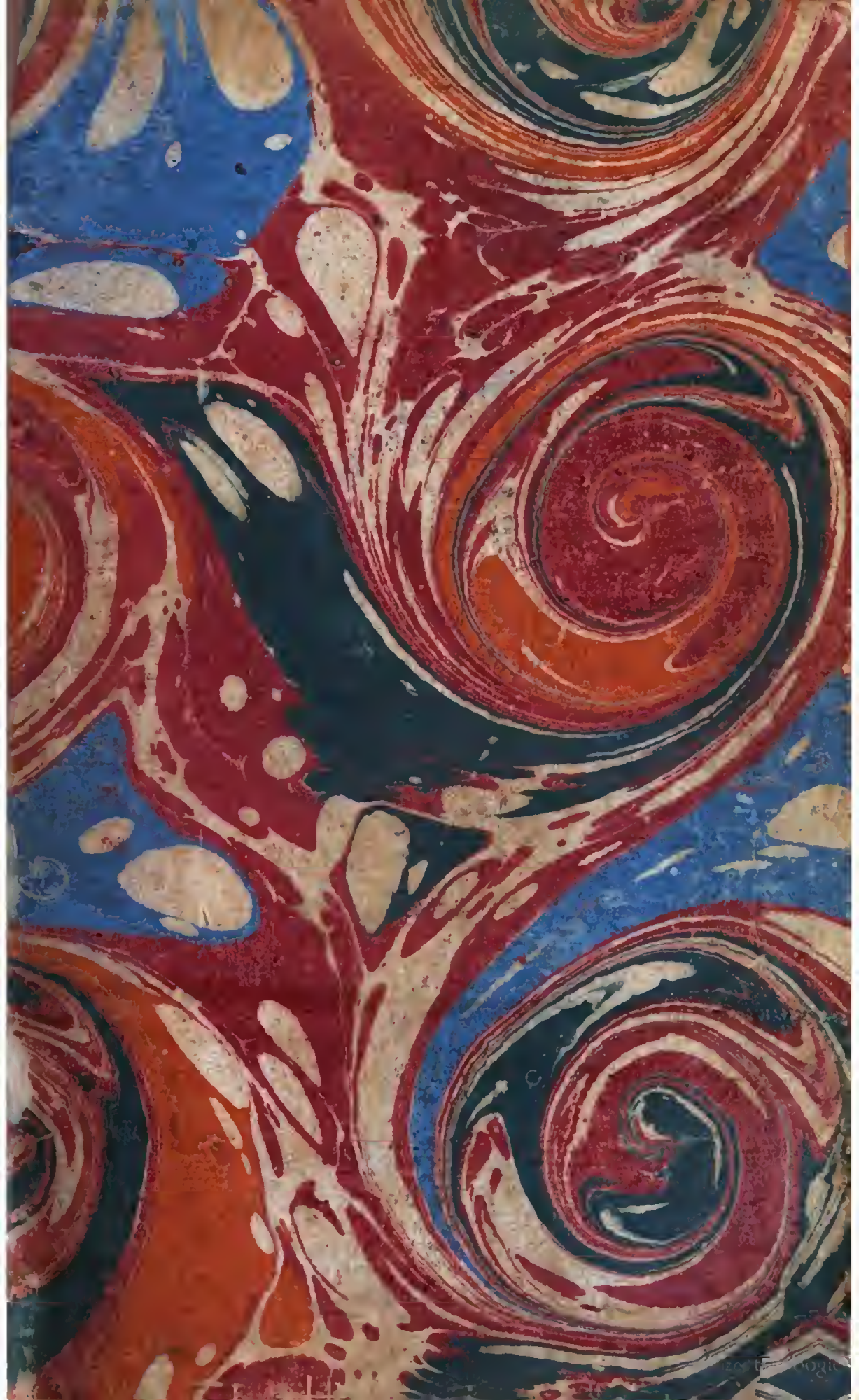
II.ª SALA

SCAFFALE B

PLUTEO III

N.° CATENA 1

Pr. Sala. B. III. 1



LE COMTE

DE COMMINGE,

OU

LES AMANS MALHEUREUX.

DRAME.

31006

LE COMTE

DE COMMINGE,

OU

LES AMANS MALHEUREUX,

DRAME

PAR M. D'ARNAUD.

. . . *Et qui pungit cor*
Profert ſenſum. Eccleſiaſtic. ch. xxij. v. vj.

CINQUIÈME ÉDITION.

A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, Quay de Gêvres,
au Grand Corneille.

M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Permiſſion.

Digitized by Google

A MADEMOISELLE***

En lui envoyant le DRAME

DU COMTE DE COMMINGE.

GUIDÉ par un Peintre flatteur,
Qui pour vous ne le ſçauroit être,
Quelque talent qu'il fît paroître
Dans votre portrait enchanteur;
Inſpiré par ce Dieu, ſincère
Quand c'eſt vous qu'il prétend louer;
Dans quelques vers lus de ſa mère,
Et que le cœur daigne avouer,
J'ai crayonné votre art de plaire,
Vos charmes, tous vos agrémens:
Je cédois à mes ſentimens;
Au tableau ramené ſans ceſſe,
J'ai peint la fille du Printemps,
Et la Roſe de la Jeuneſſe;
J'ai fait voir l'Amour, l'Amitié,
Par le Goût fixés ſur vos traces,
Je vous ai nommée AGLAÉ:
N'êtes-vous pas une des Graces?

Mais ce n'eſt point à leurs attraits
Qu'aujourd'hui j'offre mon hommage :
C'eſt à cette ame faite exprès
Pour embellir l'eſprit d'un Sage ;
C'eſt au plus ſenſible des cœurs
Que le mien préſente les larmes
De deux Amans, dont les allarmes
Les ennuis, les ſombres douleurs
Pour la tendreſſe auront des charmes,
Si vos yeux leur donnent des pleurs.
Comminge, s'armant d'un ſaint zèle
Contre l'ardeur qui l'enflammoit,
A ſes vœux peut reſter fidèle :
Ce n'étoit pas vous qu'il aimoit.
Par un effort rare & ſuprême,
Adelaïde conſtamment
Refuſe au ſein de ce qu'elle aime,
D'épancher ſes pleurs, ſon tourment ;
Tant de vertu vient me confondre :
Mais, ſatisfait de la vanter,
Je n'oſe en vérité répondre
Que je puiſſe en tout l'imiter.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRES.

PREMIER DISCOURS

Qui ſe trouve à la tête de la première Édition.

PARLER de ſoi ennuie, & ſouvent révolte. S'entretenir ſur ſon art avec le public connaiſſeur, avec cette portion d'hommes éclairés, qui ſeule aſſure le vrai ſuccès, & indique les moyens de l'obtenir, c'eſt converſer, s'inſtruire avec ſes maîtres, & contribuer, autant qu'on le peut, à la perfection du talent.

Le Sujet de la Piéce.

Si la *Piété* & la *Terreur* ſont les deux reſſorts dominants que doive employer le Théâtre, jamais *Fable* ne fut plus ſuſceptible de ces deux mouvemens énergiques que le ſujet du COMTE DE COMMINGE. On ne ſçauroit lire ces *Mémoires* ſans émotion; on eſt ſurtout attendri au dernier tableau qu'ils nous préſentent; c'eſt dans ce morceau que ſe trou-

Ces Mémoires, ils ſont de Madame de T**, Auteur des *Malheurs de l'Amour.*

ve déployée, avec toute ſa pompe, cette noble & touchante *majeſté des douleurs* de Stace. On a donc oſé mettre en vers cette action; on s'eſt contenté de l'annoncer ſous le titre ſimple & générique de *Drame*. Avec cette ſorte de ménagement, on ſera sûr de ne pas indiſpoſer les partiſans ſuperſtitieux des regles, qui ne voulant jamais s'élancer du cercle étroit où les enchaîne l'eſprit d'imitation, pleurent préciſément aux endroits qu'Ariſtote & d'Aubignac leur ont permis de goûter. Que l'on ait eu le bonheur d'intéreſſer, de faire couler quelques larmes, de nous ramener à cette grande, cette importante vérité: les plus faibles étincelles dans les paſſions conduiſent à de terribles incendies, ſouvent la ſource de tous les malheurs, & quelquefois de tous les crimes; & enſuite on pourra perdre le tems à diſputer ſur le nom propre qui convient à ce poëme.

Les Religieux de la Trappe.

Il y a des héros de tout genre. On ſçait que c'eſt l'enthouſiaſme qui crée cette eſpéce d'hommes ſupérieure à la nôtre; lorſqu'à cet enthouſiaſme vient ſe joindre la religion, l'image la plus majeſtueuſe, la plus frappante pour les yeux de l'humanité, on doit s'attendre, que l'on me pardonne ces expreſſions, à voir jaillir de ce double foyer des êtres

merveilleux. Faire mourir dans ſon cœur juſqu'au moindre germe des paſſions humaines ; ſe pénétrer, ſe remplir de l'idée à la fois conſolante & terrible d'une Divinité qui récompenſe & punit ; veiller en quelque ſorte ſur ſoi-même comme ſur ſon plus cruel ennemi ; ſe combattre & ſe ſubjuguer avec une barbarie inconcevable ; fouler aux pieds l'orgueil, ce reſſort ſi puiſſant de notre ame ; tirer ſa gloire de la plus profonde humilité ; perdre entiérement de vue la terre & ſes révolutions pour avoir les yeux ſans ceſſe levés vers le ciel ; mourir avec autant de joie que les autres hommes en goûteroient à naître, s'ils étoient en ce moment ſuſceptibles de connaiſſance ; ſe détruire enfin tout entier, pour devenir un être d'une nouvelle nature : c'eſt-là le grand tableau que nous offrent les Solitaires de la Trappe. Privée même de l'éclat de la religion, il n'y a point de regards que cette image n'étonne, n'attache. A Conſtantinople, à Nangaſaki on admireroit de tels humains, comme on les admire en France, dans les

---

La Terre & ſes révolutions. On prétend qu'à la mort de Louis XIV, il y a eu des Religieux de la Trappe qui ont ignoré longtemps cette nouvelle, dont l'Europe étoit remplie.

lieux qu'ils habitent. C'eſt bien de ces Religieux que l'on peut dire à la lettre : *cinerem tanquam panem manducabam, & potum meum cum fletu miſcebam.* Qu'on ſe ſouvienne que le ſilence le plus rigide eſt la baſe de leurs ſtatuts, que le P. Abbé accorde ſeul la permiſſion de parler, que leur Noviciat a quelquefois été prolongé plus de deux ou trois ans, qu'ils ſe proſternent devant les Étrangers & le P. Abbé, qu'ils s'appellent Freres, n'y ayant que ce dernier ſeul qui ait le nom de Pere. Toutes ces circonſtances ne doivent pas être indifférentes aux perſonnes qui voudront goûter quelque plaiſir à la lecture de ce Drame. J'oubliois de dire que ces Religieux, avant que d'expirer, ſont couchés ſur un lit de cendre & de paille; ils boivent à longs traits toute l'horreur du calice de la mort. Je doute que la philoſophie la plus éprouvée s'accommodât de cette façon de mourir. Il n'y a que la religion qui puiſſe tenter des efforts ſi pénibles, ſi révoltans pour la nature humaine, qui ſoit capable de verſer des conſolations dans ces cœurs deſſéchés de pénitence; & c'eſt aſſurément ce que ne feroit pas notre prétendue ſageſſe.

C'eſt dans un fonds ſi riche & ſi neuf que j'ai puiſé mon *Coſtume*. J'ai cherché à répandre dans ma piéce ce *ſombre*, qui eſt peut-être la premiére magie du pittoreſque, partie dramatique, que les anciens ont ſi bien connue, & que les modernes parmi nous ont ignorée, ou entiérement négligée. Qu'il me ſoit permis de m'arrêter un peu ſur cette partie intéreſſante pour les peintres & les poëtes. Jettons les yeux ſur les grands maîtres dans ces arts : nous voyons Rembrant, Rubens, le Pouſſin atteindre par cette route au ſublime de la peinture. Qu'on liſe l'*Enfer* du Dante, le *Paradis perdu* de Milton, les *Nuits* du Docteur Young, & l'on ſentira combien cette branche du pathétique a d'empire ſur tous les hommes. Fut-on jamais autant affecté d'une prairie émaillée de fleurs, d'un jardin ſomptueux, d'un palais moderne, que d'une perſpective ſauvage, d'une forêt ſilencieuſe, d'un bâtiment ſur lequel les années ſemblent accumulées? Je voudrois bien que nos mé-

Le *Sombre* partie Dramatique.

Rembrant dans ſa *Réſurrection du Lazare*; Rubens dans ſon *Martyre des Innocens*, & *la Chute des Réprouvés*. Le Pouſſin dans le célèbre *Teſtament d'Eudamidas*.

taphiſiciens ſe donnaſſent la peine d'éclairer la cauſe de ce ſentiment qui nous maîtriſe, nous emporte, nous ramene à ces débris de monumens antiques, de tombeaux, &c.

C'eſt cette nouvelle partie du Théâtre que j'ai entrevue, & qui dans les mains d'un homme de génie ſeroit ſuſceptible des plus grands effets, & produiroit une ſource d'horreurs délicieuſes pour l'ame. On ſeroit tenté de croire que nous ſommes nés pour la douleur, pour le ténébreux. Il y a encore un autre avantage à employer ce reſſort dramatique : il fait mourir autour de nous toutes les illuſions de la diſſipation, nous porte à réfléchir, nous fait replier ſur nous-mêmes, nous rend enfin l'humanité plus propre, & l'on n'ignore pas que ce ſentiment approfondi excite néceſſairement les vertus, les belles actions, &c.

Simplicité d'Action.

J'ai cherché à ſimplifier les moyens qui ſont multipliés dans les *Mémoires du* COMTE DE COMMINGE, perſuadé que c'eſt de cette noble ſimplicité que découlent les vraies beautés du Drame. Je citerai encore les anciens. Rien de plus ſimple que les Grecs, parmi nous Corneil en général, & Racine preſ-

que toujours. Je ne prétends point faire le procès à mon ſiécle : mais me ſeroit-il permis de me plaindre ? Aujourd'hui on ne veut plus que des ſcènes marquées à la craie ; tout eſt eſquiſſé ; rien de développé ; plus de caracteres expoſés dans toute leur force, plus de traits prononcés ; une maniere efféminée, énervée : voilà ce que nous offrent la plûpart de nos piéces modernes. De-là l'impoſſibilité de pourſuivre ſurtout cette route dramatique que Quinault a parcourue avec tant de ſuccès. Pourvû qu'on faſſe paſſer rapidemment devant les yeux une multitude d'événemens incroyables, que l'on entaſſe coups de théâtre ſur coups de théâtre, tous plus forcés, plus ridicules, plus extravagans les uns que les autres, l'auteur croit avoir ſaiſi le ſecret de l'art, & une infinité de ſpectateurs crie au miracle : mais veut-on ſoumettre ce ſuccès à l'épreuve de l'expérience ? ces mêmes ſpectateurs ne ſont pas arrivés chez eux, que toute cette illuſion & ce faſte théâtral ſont détruits : au lieu qu'on emporte & garde dans le ſilence du cabinet les profondes impreſſions qu'excitent les chefs-d'œuvres de nos maîtres ; Polyeucte, Phèdre, Zaïre ſe gravent dans notre ame ; & c'eſt alors que le Théâtre peut contribuer à faire naître,

ou à nourrir la chaleur du ſentiment, feu ſacré qu'on ne ſçauroit trop conſerver & animer.

Ces Réflexions ſemées au haſard me conduiſent aſſez naturellement à faire part au public de quelques détails relatifs à cet ouvrage. On s'échauffe & on ſe perfectionne en faiſant entrer les autres dans le mécaniſme des reſſorts que l'on a mis en œuvre.

Sur la Piéce. J'ai regardé le ſilence rigoureux de la Trappe comme la force motrice de l'intérêt qui animeroit le fond de mon Drame. Un de mes premiers perſonnages contraint de ſe taire pendant deux actes, & agité d'une grande paſſion, forme, ce me ſemble, un tableau qui irrite la curioſité. On n'auroit pu étendre ce ſentiment plus loin que deux actes, parce qu'alors cette curioſité auroit été fatiguée: c'eſt ce qui m'a obligé à ne donner que trois actes à cette Tragédie; j'ai riſqué le mot, car je ne crois pas, je parle du ſujet, que l'on en puiſſe imaginer une plus touchante. On verra encore pour quelle raiſon allant contre toutes les régles, j'ai ſi fort étendu la derniere ſcène du dernier acte. J'imagine que les cœurs ſenſibles me le pardonneront, & même que les eſprits qui ſe piquent d'impartialité l'approuveront. Pour juger cette ſcène, il faut ſe péné-

trer du tableau. C'eſt le développement d'un caractere paſſionné. Le perſonnage ouvre ſon cœur par gradations, en montre les divers jours, en fait ſuivre & ſaiſir les impreſſions les plus legeres ; ces mouvements d'abord imperceptibles l'ont entraîné à des faibleſſes qu'il doit, en ce moment de vérité, regarder comme des crimes. Si le Chevalier des Grieux, ou Clariſſe qui n'a commis qu'une imprudence d'où ſont nées toutes ſes infortunes, étoient morts dans le ſein de leurs parents, je crois qu'ils ſe ſeroient répandus dans cette effuſion d'ame. On ne perdra point encore de vue que cet infortuné EUTHIME, rendu tout à coup à Dieu, fait une ſorte de *confeſſion générale ;* ſi on l'accuſe

---

Se pénétrer du tableau. Peu d'ames ont aſſez de force & de vivacité pour s'élancer hors d'elles-mêmes & ſe tranſporter dans l'ame d'autrui ; de là tant de façons de voir ſi louches & ſi oppoſées, tant de jugements faux auſſi abſurdes que barbares ; que les hommes, ſe dépouillant d'un amour propre, groſſier & aveugle, ſçachant s'aproprier les diverſes modes d'exiſtence de leurs ſemblables ; qu'ils prennent les yeux, le cœur de la ſituation, la ſenſibilité gagnera des plaiſirs, & la philoſophie de nouvelles lumières.

d'appuyer avec un peu trop de complaiſance ſur les circonſtances de ſes fautes, l'avouerons-nous ? ce plaiſir ſecret de ſe rappeller de cheres erreurs, plaiſir qu'aſſurément rejettent la vertu & la religion, & dont à peine on oſe ſoi-même ſe rendre compte, eſt peut-être dans le cœur humain. Qu'on s'examine ladeſſus de bonne foi. Que de lecteurs dans ce morceau trouveront leur hiſtoire!

Les *Mémoires* nous font voir le COMTE DE COMMINGE venant à la Trappe avec beaucoup d'indifférence pour la religion, & rempli de ſa ſeule douleur. J'ai penſé qu'en lui donnant de la piété, je varierois ce caractere, que je le rendrois plus naturel, plus enflammé, plus bouleverſé par ces orages de paſſions, qui au Théâtre produiſent preſque toujours des effets sûrs de plaire. Un perſonnage vraiment dramatique doit nous offrir l'agitation d'un vaiſſeau continuellement battu de la tempête. Zaïre intéreſſeroit beaucoup moins, ſi, après l'entrevue de Luſignan, elle cédoit tout de ſuite, ſans combat, à la religion de ſes peres. COMMINGE peu dévot, comme il l'eſt dans le Roman, reſſembleroit à ſa Maîtreſſe : c'eſt à ce dernier rôle que j'ai attaché toute la fureur de l'amour ; ce n'eſt qu'au moment

de ſa mort qu'elle reconnaît ſes erreurs : & ce paſſage ſubit de la paſſion à la ferveur la plus vive, au repentir le plus amer, doit, ſelon moi, flatter & déchirer le ſpectateur. Je croirois même qu'il eſt dans la nature qu'une femme aime avec beaucoup plus de flamme qu'un homme ; l'Antiquité nous en a laiſſé un image terrible : Médée tue ſes enfants, parce que Jaſon, qu'elle aime éperdument, l'a trahie, & en épouſe une autre ; & nous ne voyons pas que la Scène Grecque nous montre un pere meurtrier de ſes enfants. J'ai pris plaiſir à expoſer dans le P. Abbé toute la dignité, la piété, la tendreſſe de la religion que les hommes ont cherché à défigurer, en nous l'offrant armée toujours de foudres & de vengeances.

On ne me fera point un crime d'avoir franciſé les noms Eſpagnols qui ſont dans les *Mémoires*.

C'eſt en avoir dit aſſez, je crois, ſur cet ouvrage. S'il ne réuſſit point, il faut en convenir, ce ſera ma faute, car je ne penſe pas qu'il puiſſe y avoir de ſujet plus intéreſſant, plus théâtral. Ce ſera toujours beaucoup pour moi d'avoir réveillé l'attention des gens de lettres ſur une partie dramatique qui manque abſolument à notre Scène,

& j'aime aſſez mon art pour ſacrifier ma vanité au plaiſir de le voir ſe perfectionner dans des mains plus heureuſes.

SECOND DISCOURS.

Qui a paru dans la ſeconde Édition.

QUELQUE flatteur que puiſſe être pour moi le ſuccès conſtant que l'indulgence du Public ſemble aſſurer au Drame du COMTE DE COMMINGE, mon amour propre, car qui n'en a pas, a le courage de s'avouer que ces applaudiſſements, la récompenſe la plus brillante de l'homme de lettres, & la ſeule à laquelle il doive être ſenſible, ſont donnés beaucoup plus au choix du ſujet, qu'à la façon dont il eſt traité. On ſe ſuppoſeroit des talents ſupérieurs pour la poëſie, toutes les connaiſſances de l'art dramatique, on auroit de la peine à ſe diſſimuler qu'une *Fable* heureuſement choiſie ſera toujours la cauſe principale de la réuſſite d'une piéce de théâtre; nous en avons des exemples frappants dans Andronic, Inès de Caſtro, &c. N'oublions jamais pour rabbattre de notre vanité poëtique, que Pradon a fait couler nos larmes dans Régulus: & peut-être les chûtes de notre maître, du grand Corneille, doivent-

Le choix du ſujet.

elles être attribuées plutôt à l'ingratitude, ne craignons pas d'ajouter, à la maladreſſe de ſes ſujets, qu'aux incorrections du ſtyle & des détails; on n'apperçoit point ces fautes dans Cinna Polyeucte, Rodogune, & elles ne ſe font que trop ſentir dans Théodore, Agéſilas, Attila, Pertharite, Surèna, &c. On a nommé les poëtes une ſorte d'Enchanteurs: celui qui ſçait revêtir ſes imperfections de l'intérêt ſéducteur du ſentiment, eſt le plus habile magicien; & comment ſe pénétrer de ce ſentiment ſi néceſſaire à tout écrivain, quand le ſujet ne nous fait pas illuſion à nous-mêmes, & qu'il ne nous éleve point au-deſſus de la ſphere de l'humanité? Mes idées par un hazard heureux ſe ſont arrêtées ſur le COMTE DE COMMINGE; mon ame auſſitôt s'eſt enfoncée dans les tombeaux, dans la profonde ſolitude, dans l'ombre majeſtueuſe du cloître où regne » je ne ſçais quoi d'attendriſſant & d'au» guſte. » J'ai creuſé, j'ai fouillé dans le ſein d'une nouvelle nature. Eh! quelles richeſſes n'y ai-je pas découvertes! qu'un écrivain de génie auroit à puiſer

---

Je ne ſçais quoi, propres paroles de M. de Voltaire. Remarques à la fin d'Olympie.

où

où je n'ai fait qu'entrevoir ma faibleſſe ! Les perſonnes ſenſées, cette claſſe privilégiée d'hommes qui ne ſont pas menés à la leſſe, que l'on me paſſe ce mot familier, par le préjugé, par l'eſprit ſervile d'imitation, ont conçu par cet eſſai, que ces tréſors tranſportés ſur notre Scène y produiroient un genre de ſpectacle neuf & intéreſſant. Quelques gens du bel air, qui ſans le ſçavoir, ſont les eſclaves de cette multitude ignorante qu'ils mépriſent, & qui rampent avec ce troupeau, *unthinking people*, des Automates importants pourroient d'abord rire : mais que l'on ait le ſecret de réveiller leur léthargie par les ſecouſſes de la terreur, de leur faire trouver dans leur ame dégoûtée & aride, l'attrait de la mélancolie, une ſource de larmes : ils ceſſeront bientôt de s'armer de leurs prétendus bons mots paraſites, & céderont ſans peine à la plus délicieuſe des impreſſions, au plaiſir que l'on goûte à ſentir ſon cœur.

C'eſt donc cette nouveauté de *mœurs* & de *coſtume* qui m'a gagné les ſuffrages du Public ; il a vu encore mieux que moi, quoique je connaiſſe aſſez mon art pour me convaincre de ſes difficultés & de mon impuiſſance, il a vu, dis-je, toutes mes fau-

tes, qui ſont conſidérables: mais il a été attendri, il a pleuré, & des juges qui pleurent, ſont bien près de faire grace. Si je mortifie en moi l'orgueil en convenant que mes faibles talents ont peu de part à mon ſuccès, mon amour pour la vérité me conſole de cet aveu humiliant; & peut-être y a-t'il un rafinement de vanité à vouloir prouver par ſa propre expérience, que c'eſt preſque du choix du ſujet que dépend la réputation d'un ouvrage dramatique.

On m'a reproché de n'avoir pas approfondi des idées rapides & jettées au hazard dans le Diſcours précédent, ſur l'art de la Tragédie. Le Public aura la bonté de ſe rappeller l'eſpece d'engagement que j'ai pris avec lui, & que j'obſerverai toute ma vie; bien loin d'inſtruire, de donner des leçons, j'en demande, je cherche à m'éclairer; ce ſeront là toujours mes ſentimens. Je vais donc, je le répête, continuer de m'entretenir avec mes maîtres. Je répans mon ame & ma façon de penſer avec cette franchiſe courageuſe & naïve, la ſeule qualité que l'on puiſſe emprunter du ſublime & inimitable Montagne. S'il m'échappe dans la chaleur de la compoſition des hardieſſes déplacées, des jugements faux, dès ce moment je me rétracte. Si je me trouve d'accord avec

:s connaiſſeurs, ſans trop m'applaudir de cet avan-
age, je m'attacherai à mériter encore plus leur ap-
robation.

Portons d'abord nos regards ſur notre Théâtre Tragique. Je crois que Corneille, Racine, Crebillon, M. de Voltaire, chacun dans leur genre, ont parcouru & rempli leur carriere, qu'ils doivent être nos modeles, nous échauffer, nous enflammer, ſans que nous nous obſtinions à nous traîner ſur leurs pas, à nous montrer leurs copiſtes ſuperſtitieux. Je prends la liberté d'interroger les gens de goût. Que ſont Campiſtron, la Grange, qui cependant ont beaucoup de mérite, auprès de ces génies créateurs? Qu'arrive-t'il de cette idolâtrie mal entendue? Que nous ſommes accablés d'un nombre infini de piéces jettées dans le même moule. On compoſeroit un excellent ouvrage & très-utile aux auteurs naiſſants, où l'on rapprocheroit, depuis nos trétaux juſqu'au dernier changement de notre Scène, toutes les reſſemblances ſerviles, j'oſe dire indécentes, qui reviennent juſqu'au dégoût dans nos Tragédies. Les jeunes gens, qui ſe livrent à cette étude ſi ſéduiſante & ſi ingrate, ſeront effrayés, quand ils ſçauront que d'environ trois mille Drames Français compoſés

Monotonie de nos piéces.

juſqu'à nos jours, il n'y en a pas une cinquantaine qui ſurnage dans ce déluge immenſe. Il faudroit donc, pour marcher dans une route moins battue, & où il y eût plus de gloire à recueillir, ſe former un eſprit, une *maniere* à ſoi, le réſultat des caracteres différents de nos grands maîtres, prendre le noble, le ſublime de Corneille; l'élégant, le tendre, le ſéduiſant de Racine; le mâle, le vigoureux, le tragique de Crébillon; le pathétique, le brillant, le philoſophique de M. de Voltaire, mais ſurtout remonter à la naiſſance de la Tragédie.

Il en eſt de cet art, comme de la plûpart des autres inventions de l'eſprit humain. On s'eſt efforcé d'altérer le trait primitif de la nature; des mains ennemies ont entaſſé ſur ce beau tableau vingt couches de vernis, toujours plus étrangeres à la vraie couleur; ce ſeroit une entrepriſe digne du génie, de lever tout cet amas d'un fard impoſteur, & de nous remontrer la nature telle qu'elle étoit dans ſon origine; où trouverons-nous cette belle nature, dans ſa ſublime, ſa décente nudité, dont l'œil puiſſe admirer, ſaiſir les contours heureux, les formes arrondies, les ſages proportions, la vérité énergique?

Chez les Grecs, les premiers que nous ſçachions qui ayent eu un Théâtre.

Ce ſont eux qui nous ont enſeigné cette *ſimplicité* touchante dont nous ſommes aujourd'hui ſi éloignés. Les hommes qu'une ſorte de prédilection de la nature ſemble diſtinguer des autres hommes, aiment, ſelon Shaftersbury à rencontrer partout cette noble ſimplicité qui les inſpire, qui ſe répand dans leurs mœurs, dans leurs actions. C'étoit la même ſource parmi les Grecs, qui produiſoit des vertus ſans faſte, & des Tragédies ſimples. Ils avoient une idée bien plus diſtincte que nous ne l'avons, de ce de ce *Beau*, la baſe du bon eſprit, comme du véritable héroiſme; ils touchoient en quelque façon au berceau de la nature, & la voyoient plus pure, plus ingénue, & dans un climat plus favorable à ſes impreſſions que le nôtre. Les plaintes de Philoctete, Œdipe à Colone, Antigone proſternée aux piés de Créon, & lui demandant avec des larmes les honneurs de la ſépulture pour le cadavre de ſon frere: ces attitudes ſimples ont ſuffi pour animer des Tragédies entiéres, pour arracher des pleurs à toute la Grece aſſemblée.

Nouvelles obſervations ſur la *ſimplicité Théâtrale.*

Je m'arrêterai quelques inſtans ſur cette *ſimplicité* ſi chere à quiconque veut ſe donner la peine d'étudier la vérité de l'art dramatique. Nos modernes mêmes nous offrent des exemples qui établiſſent la beauté & le ſuccès du *ſimple*. Les trois derniers actes de Zaïre, de l'aveu de tous les connaiſſeurs, ſont un chef-d'œuvre, par la raiſon qu'ils marchent, ſe ſoutiennent, ſe développent ſans nul ſecours d'épiſodes. M. de Voltaire à vingt-cinq ans nous a fait voir Philoctete amoureux de Jocaſte, comme ſi ce n'étoit pas aſſez de la ſituation terrible d'Œdipe pour remplir un Drame: mais ce grand Poëte ſacrifioit alors au mauvais goût de ſes contemporains. Plus éclairé par l'expérience, pouvant à ſon tour ſervir de modele, il s'eſt bien gardé de faire la même faute dans Mérope; auſſi cette Tragédie eſt-elle une des meilleures du Théâtre Français. » Plus un ſujet » eſt compliqué, l'a judicieuſement obſervé M. Di» derot, plus le dialogue en eſt facile; » au lieu que dans une Tragédie ſimple, ſi l'on ne veut pas tomber dans la déclamation, il faut néceſſairement répandre une ame vigoureuſe, enflammée, *pleno proſluat pectore*: & c'eſt-là ce feu ſacré du génie, que poſſédent par malheur pour le progrès de l'art, ſi peu d'écrivains.

Un trait, que j'emprunte de la Gazette littéraire de cette année (1765), achevra de démontrer combien le *ſimple* eſt préférable à tous les faux ornements du *compoſé*.

Un jeune Officier Anglais eſt fait priſonnier dans un combat par une nation de Sauvages. Il eſt prêt de tomber ſous la hache; un vieux guerrier ſe diſpoſoit à le percer d'une flèche : il fixe ſes regards, ſe laiſſe attendrir; l'arc lui échappe des mains; il s'aſſure de l'Officier, l'emmene dans ſa cabane, lui fait des careſſes, en prend ſoin, l'inſtruit dans ſa langue. Ils vivoient enſemble comme deux tendres amis; une ſeule choſe inquiétoit l'Anglais : il ſurprenoit ſouvent les yeux du Sauvage attachés ſur lui, & mouillés de larmes. Le vieillard au retour de la belle ſaiſon, rentre en campagne avec ſa Nation; l'Officier le ſuivoit; ils découvrent un Camp d'Anglais; le vieux guerrier obſerve la contenance de ſon priſonnier : il lui demande, après un long ſilence, s'il ſera jamais aſſez ingrat pour porter les armes contre le peuple chez qui il a trouvé un ami : le jeune homme avec des pleurs s'écrie, que, tant qu'il vivra, ils ſeront toujours ſes freres; le Sauvage met les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête, & après

avoir été quelque temps dans cette attitude, il conſidere l'Anglais, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur : as-tu un pere ? Il vivoit encore, réplique le jeune homme, lorſque j'ai quitté ma patrie. Ah ! qu'il eſt malheureux, s'écrie le Sauvage ! & après s'être tû quelques moments : ſçais-tu que j'ai été pere ? je ne le ſuis plus ! j'ai vu tomber mon fils dans le combat ! il étoit à mon côté ; je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé ! mais je l'ai vengé.

En prononçant ces mots avec force, il friſſonnoit, il reſpiroit avec peine, & ſembloit ſuffoqué par des gémiſſements qu'il ne vouloit pas laiſſer échapper ; ſes yeux étoient égarés, & ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu à peu, & ſe tournant du côté de l'Orient, il montra le Soleil levant au jeune Anglais, & lui dit : vois-tu ce beau Soleil reſplendiſſant de lumiére ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, répond l'Anglais, j'ai du plaiſir à le regarder. . . . Eh bien, je n'en ai plus ! Après avoir dit ce peu de mots, le Sauvage regarda un Manglier qui étoit en fleurs : vois ce bel arbre, dit-il au jeune homme ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, j'ai du plaiſir à le regarder. . . . Je

n'en ai plus, reprit le vieillard avec précipitation, & auſſitôt il ajouta: pars, vas chez les tiens, afin que ton pere ait encore du plaiſir à voir le ſoleil qui ſe leve, & les fleurs du Printemps.

Quel tableau pathétique, & comme on y ſaiſit la touche de la nature! Malheur au cœur aſſez inſenſible pour n'en être pas attendri juſqu'aux larmes! Voilà de ce Beau ſimple qui nous frappe par tout chez les Grecs, & moins ſouvent chez les Latins. Les premiers ne l'employoient pas ſeulement dans la *fable*, dans l'expreſſion; il dirigeoit le choix de leurs *caracteres*. Ennemis de ces *charges* groſſieres que nous avons adoptées, on ne voyoit point dans leurs Drames un avare préciſément en contraſte avec un prodigue; ils ſçavoient varier les nuances de ces *caracteres* par des dégradations légeres & perceptibles pour le goût. Je comparerois volontiers nos poëtes dans cette partie, à ces peintres mal-à-droits, qui pour donner plus d'embéliſſement & de force à leur ſujet, & de ton à leurs couleurs, plaçoient dans leurs tableaux un Nègre à côté d'une jolie femme. Je citerai toujours des exemples, parce que des exemples inſtruiſent mieux que des raiſonnements. Corneille a deux héros à nous repréſenter, tous deux d'une égale

Les caracteres.

valeur, Horace & Curiaſſe ; il a l'heureuſe adreſſe, ſans l'artifice groſſier de ces oppoſitions triviales, de nous offrir ſous des traits particuliers chacun de ſes deux perſonnages. C'eſt-là le talent du grand homme, de ce beau génie qui étoit rempli de la nature, qui ſçavoit immoler les acceſſoires, les beautés étrangeres, pour conſerver le fonds, pour être ſimple & vrai, qui nous a peint enfin les Romains tels qu'ils étoient: car il faut mettre au rang des lieux communs de la converſation, répétés par les gens du monde qui n'approfondiſſent rien, ce prétendu apophtegme: » Racine a peint les hommes tels qu'ils ſont, & Cor- » neille tels qu'ils devroient être, » jugement des plus faux : Corneille a repréſenté les Romains tels qu'ils étoient réellement, & ſuivant les divers âges de leur empire.

Des Images. Nous obſerverons qu'il faut que ce *ſimple* ſoit animé par des *Images*. Malgré toutes les regles qu'on m'objectera, je ne doute pas que tout ne puiſſe s'offrir aux yeux, quand on a l'heureuſe faculté de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur le trouble qui eſt cenſé déchirer celle du perſonnage. Un génie heureuſement audacieux préſenteroit avec des applaudiſſements, ou je me trompe fort, Barnewelt aſſaſſinant

ſon oncle, Medée égorgeant un de ſes enfants : mais qu'on prenne garde que j'ai dit un génie ; ſans cette qualité ſi puiſſante, ſi rare, la *terreur* réfroidie devient l'*horreur* dégoutante ; pluſieurs de nos auteurs l'ont éprouvé.

Æſchile le premier *tragique* en ce genre

Si cette *terreur* doit être l'ame de la machine dramatique, me pardonnera-t'on de regarder Æſchile comme le ſeul *Tragique* en ce genre que nous puiſſions propoſer pour modele ? je ne nierai pas qu'il lui manque les connoiſſances cultivées, la correction, l'art des Sophocles, des Euripides : mais trouve-t'on chez ces derniers, des tableaux auſſi impoſants que ceux qui ſont ſortis en foule de la main de ce pere du Théâtre ? Vulcain miniſtre de la vengeance divine, attachant ſur un rocher l'infortuné Promethée, & clouant ſes fers à ce rocher ; ce malheureux luttant en quelque ſorte contre Jupiter lui-même, ſe répandant en blaſphêmes contre ce tyran céleſte, englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abîmes de la terre ; l'Ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atoſſa, & frappant de reſpect & d'effroi une troupe de vieillards proſternés ; les portes du palais d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laiſſant voir ſon ca-

davre enſanglanté ; Oreſte un bandeau ſur le front, tenant, une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée teinte encore de ſang, environné des Furies qui le pourſuivent avec des hurlements; Clytemneſtre elle-même ſortant des gouffres infernaux, & appellant à haute voix ces Divinités vengereſſes. Quels ſpectacles! Qu'on joigne à cette richeſſe de tableaux, des vers ſublimes, & d'un rythme pittoreſque & analogue au ſujet, qu'on y ajoute le choc, la flamme des paſſions, la nobleſſe & la variété des caracteres : ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie ſur ſon trône, dans ſon plus haut point de ſplendeur & d'énergie ?

C'eſt donc là le grand objet que je voudrois que tout poëte dramatique eût toujours devant les yeux; ce ſeroit enſuite au goût à marquer l'emploi de ces moyens tragiques.

Nouvelles idées ſur le *ſombre.*

Je reviens, ſans trop m'en appercevoir, à cette partie théâtrale que j'aime, & qui à mon gré, eſt une des plus heureuſes créations du génie d'Æſchile; je veux parler de ce *ſombre*, le reſſort qu'on doit le plus faire mouvoir dans la Tragédie. La nature elle-même ne nous donne-t-elle pas cette leçon? La majeſté d'un orage nous frappe plus que tout le brillant

d'une belle aurore ; le tonnerre enfermé dans la nue, ſcintillant & éclatant par intervalle, en impoſe plus que le ſoleil dardant ſes rayons à travers des nuages colorés ; la mer calme ne produira pas dans notre ame les effets ſublimes de la tempête. Qu'on faſſe attention que les impreſſions qu'excite le *ſombre* ſont toujours plus profondes, maîtriſent davantage la nature humaine. Pergoleze eſt beaucoup plus grand, plus muſicien dans ſon *Stabat* que dans la *Serva Padrona*. Cette remarque en fait naître une autre. Il eſt bien ſingulier que notre muſique en ce genre ait fait des progrès ſupérieurs à ceux de notre poëſie. Le quatriéme acte de Zoroaſtre, je parle du muſicien, le morceau de Caſtor, *triſtes apprêts*, peuvent donner à nos auteurs une idée ſuffiſante du ſuccès qu'auroit le *ſombre* porté au Théâtre de la Nation. Il ne faut pas conclure d'après la timide médiocrité de l'Abbé Nadal, que l'apparition d'une Ombre

---

Nadal. Il ſe félicite dans ſa préface de ſa Tragédie de Saül, de n'avoir pas fait paroître l'Ombre de Samuel ; & il a raiſon. L'emploi de ces hardieſſes de Théâtre n'appartient qu'au génie, & ces ſcênes du ſublime, dans des mains faibles & malheureuſes ne produiſent que le biſarre & l'abſurde.

nous révolteroit. Ce ſpectacle a réuſſi dans Sémiramis, & il ne ſeroit pas impoſſible de lui prêter un nouveau dégré de terreur. M. de Voltaire, dans ſa diſſertation intéreſſante pour les amateurs de la Tragédie, à la tête de cette même Sémiramis, prévient à ce ſujet les incipides objections de ces fades plaiſants qui penſent avoir laiſſé échapper un bon mot, quand ils ont répété qu'*ils ne croyent point aux revenants.* Aſſurément M. de Voltaire ne doit pas être ſoupçonné d'y croire : & il a judicieuſement remarqué que cet appareil au Théâtre produiſoit des effets. Ne rougiſſons pas d'avouer que le Commandeur dans la farce du Feſtin de Pierre nous fait quelque plaiſir. L'Ombre de Didon dans Enée & Lavinie, Opéra de Fontenelle, la dernière fois qu'on l'a joué, m'a paru affecter le ſpectateur. Qui ne trouvera pas un ténébreux ſublime dans ce paſſage de Job, chap. 45 ? » Dans l'horreur d'une viſion nocturne, lorſque le » ſommeil aſſoupit davantage tous les ſens des hom- » mes, je fus ſaiſi de crainte & de tremblement, & la » frayeur pénétra juſqu'à mes os. Un eſprit ſe pré- » ſenta devant moi, & les cheveux m'en dreſſerent » à la tête. Je vis quelqu'un dont je ne me connoiſſais pas » le viſage ; un Spectre parut devant moi, & j'enten-

» dis une voix faible, comme un petit ſouffle qui » me dit: l'homme comparé à Dieu ſera-t-il juſtifié, » & ſera-t-il plus que celui qui l'a créé? »

Que l'on me permette de m'appuyer encore d'un exemple. J'emprunte une ſcène terrible de Shakeſpear, ce fidele imitateur d'Æſchile à bien des égards. J'avertis mes lecteurs que je ne traduis pas: je retranche, j'ajoute, heureux ſi je pouvois me pénétrer du génie de mon modele! Je ne ſçaurois me diſpenſer en faveur des perſonnes qui n'ont pas l'Hiſtoire d'Angleterre préſente, de tracer une eſquiſſe de la Tragédie de Richard III, dont cette ſcène eſt tirée: cette piece eſt intitulée: *The life and death of Richard III. la vie & la mort de Richard III.* Henri VI de la maiſon de Lancaſtre a été détrôné par le Duc d'Yorck, qui bientôt eſſuye à ſon tour les révolutions

---

De Shakeſpear. Jamais Tragique n'a plus reſſemblé à Æſchile; Othello, Hamlet, Macbeth offrent des traits admirables. Nous n'avons dans aucune de nos piéces un tableau des effets de la terreur qui ſuit le crime, comparable à celui que nous voyons dans cette derniere Tragédie. Il n'eſt pas ſurprenant que les Anglais en faveur de pareilles beautés faſſent grace à Shakeſpear ſur tous les défauts monſtrueux qui le défigurent. Ce n'eſt qu'au génie qu'on pardonne des fautes.

de la fortune, & perd le trône & la vie. Son fils Edouard reprend la couronne ; il avoit deux freres le Duc de Clarance, & le Duc de Gloceſtre, depuis Richard III ; ce dernier le plus ſcelerat & le plus fourbe, comme le plus difforme des hommes, poignarde de ſa propre main le Prince de Galles fils de Henri VI, qui ſe nommoit auſſi Edouard, court aſſaſſiner l'infortuné pere dans ſa priſon, trouve moyen de détruire dans l'eſprit de ſon frere Edouard, Clarence ſon autre frere, le fait arrêter en cachant ſa perfidie, envoye à la Tour deux aſſaſſins qui égorgent ce Prince, & le plongent dans un tonneau de malvoiſie. Le Roi Edouard meurt ; Richard s'empare du trône, après avoir fait maſſacrer impitoyablement ſes deux neveux. Il avoit ſcellé ſes forfaits en épouſant la Princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI ; bientôt empoiſonnée par ſon barbare époux, elle ſuivit au tombeau les victimes de ſa rage. Le Duc de Buckingham, lache complice de ce Monſtre, en reçoit lui-même la mort pour récompenſe. Richard raſſaſié de crimes, noyé dans des flots de ſang, éprouve enfin qu'il eſt un Dieu vengeur. Le Comte de Richemont arme contre ce déteſtable Prince, lui donne bataille, la gagne, le tue, & devient Roi.

SCENE

SCÈNE V, *du cinquième Acte.*

Scène V, du cinquième Acte de Richard III, Tragédie de Shakespeare.

On apperçoit dans l'éloignement, un Camp, la lueur des feux allumés selon l'uſage de la guerre, & quelques flambeaux qui répandent une faible clarté ſur le fond de la Scène. La tente du Comte de RICHEMONT *domine parmi d'autres tentes; elle eſt ouverte & en face du Spectateur, mais à peine peut-elle ſe voir. Le devant du Théâtre eſt dans la nuit: à l'un des côtés eſt la tente de* RICHARD; *il paraît endormi; il eſt revêtu de ſon armure, & aſſis dans un fauteuil; il a ſon caſque orné du bandeau royal, poſé ſur une table, où lui-même il a la tête appuyée ſur un bras; ſur cette table eſt une lampe expirante qui produit de tems en tems de longs effets de lumière: elle porte par intervalle ſon effet ſur* RICHARD, *qui ſemble ne jouir que d'un ſommeil agité. On obſervera que, lorſque ces traits de lumière s'affaibliſſent, on diſtingue à peine cette partie du Théâtre.*

Scène V. Les Littérateurs, dont la plûpart entendent l'Anglais, ſeront peut-être flattés de juger par eux-mêmes du parti que j'ai tiré de la ſcène de Shakeſpear; c'eſt ce qui m'engage à l'inſérer ici dans la langue originale. Je n'imagine point que l'on me faſſe un crime de n'avoir pas employé toutes les Ombres que ce grand poëte fait paraître, & d'avoir ſupprimé le refrain de compliment pour Richemond, tandis que j'ai conſervé celui qui doit entretenir la terreur. Mes lecteurs, je crois, prendront ma défenſe, c'eſt à dire, les Français pour qui j'écris: car il ne faut pas aſſurer qu'il exiſte un goût général, & je n'en condamne aucun; mais le premier but d'un Écrivain ſage eſt de chercher à plaire à ſes concitoyens, quand la vérité n'en ſouffre pas. Encore une fois, j'eſſaye d'imiter cette ſcène admirable; je ne la traduis point. Si elle déplaît, le tort retombera ſur moi; je ſuis le premier à venger Shakeſpear, puiſque j'ai eu le courage de rapprocher l'original de la copie.

PREMIÈRE OMBRE.

Le Prince Edouard, fils de Henri VI, dans un habillement guerrier, & le côté enſanglanté.

PLEINE d'un courroux implacable,
Demain, mon Ombre & te preſſe & t'accable!
Richard, demain, graces au Ciel vengeur
Qui ſeconde les vœux d'une trop juſte haine,
Tu reçois tous les coups dont tu perças mon cœur,
Quand de mes triſtes jours la fleur s'ouvroit à peine!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

SECONDE OMBRE.

Henri VI ayant ſon Diadême & ſon Manteau Royal couverts de ſang.

Enviſage, Tiran, cette illuſtre Victime
Dont ta fureur impie a déchiré le ſein:
Le nom ſacré de Roi n'arrêta point ta main:
De l'ombre de la Tour vois s'élever ton crime;

Premiere Ombre. On n'oubliera pas qu'il échappe à Richard, quand les Ombres lui adreſſent la parole, des frémiſſements, des mouvements de terreur variés qui décelent ſon trouble. On ſe ſouviendra encore que ces Ombres ſucceſſivement s'élevent de la terre, qu'elles y rentrent après avoir accablé Richard de leurs malédictions: on ne fait que les entrevoir, parce que les regles du pittoreſque théâtral exigent que ces ſortes d'apparitions ne ſoient pas trop ſous les yeux. C'eſt Garrick qui joue à Londres le rôle de RICHARD; on n'a jamais vû, dans ce perſonnage ſurtout, un acteur ſe rendre plus maître de l'ame du ſpectateur.

A déchiré le ſein. Ce Prince fut percé dans la Tour de pluſieurs coups de poignard par ce monſtre d'inhumanité. La ſcène qui nous préſente cette cataſtrophe eſt atroce; c'eſt le dénouement de la Tragédie qui porte le nom de Henri VI.

SCÈNE V.

Between the Tents of Richart *and* Richmond: *They sleeping.*

Enter the Ghoſt of Prince Edward *Son to* Henry *the Sixth.*

Ghoſt. Let me ſit heavy on thy ſoul to morrow! (*To K.* Rich.
Think how thou ſtab'ſt me in the prime of youth.
At *Tewksbury*; therefore deſpair and die.
Be cheerful *Richmond*, for the wronged ſouls (*To* Richm.
Of butcher'd Princes fight in thy beaſf:
King *Henry*'s iſſue, *Richmond*, comforts thee.

Enter the Ghoſt of Henry *the Sixth.*

Ghoſt. When I was mortal, my anointed body. (*To K.* Rich.
By thee was punched full of holes;
Think on the *Tower*, and me; deſpair, and die.
Virtuous and holy be thou conqueror; (*To* Richm.
Harry, that propheſy'd, thou ſhould'ſt be King,
Doth comfort thee in ſleep; live thou and flourish.

Enter the Ghoſt of Clarence.

Ghoſt. Let me ſit heavy on thy ſoul to-morrow! (*To K.* Rich.
I that was wash'd to death in fulſom wine,
Poor *Clarence*, by thy guile betray'd to death;
To morrow in the batthel think on me,
And fall thy edgleſs ſword; deſpair, and die.
Thou off-ſpring of the houſe of *Lancaſter*, (*To* Richm.
The wronged heirs of *York* do pray for thee,
Good Angels guard thy battel; live and flourish.

Entends ces murs affreux contre toi dépoſer;
Mon ſang jaillit encore, ardent à t'accuſer.
C'eſt Henri qui demande, & s'applaudit d'avance
Que le Ciel ſur Richard épuiſe ſa vengeance.
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemont.

Et toi jeune Héros, Vengeur de notre Race,
Vois s'accomplir le ſort que t'a prédit ma voix;
Le Ciel qui t'inſpira ta généreuſe audace,
Sur ton front triomphant met le bandeau des Rois.

TROISIÈME OMBRE.

Le Duc de Clarence, le viſage enſanglanté.

Que le ſang de ton Frère, amaſſé ſur ta tête,

De la mort qui t'attend. Ce refrain dans l'Anglais eſt d'une préciſion énergique; il eſt rendu par ces deux mots *deſpair and die.* La déclamation dans cette langue étant plus prononcée, plus forte que la nôtre, cette répétition produit un effet encore plus ténébreux. Les Acteurs appuient beaucoup ſur *die*, & prêtent à ce mot tout le ſombre de la terreur dramatique. Voilà de ces beautés qui, propres à chaque langue, ne ſçauroient ſe tranſporter dans une autre.

Vois s'accomplir le ſort. Henri, dans la Tragédie de ce nom, prédit au jeune Comte de Richemond qu'il montera ſur le trône d'Angleterre.

Que le ſang de ton frere. Clarence fut mis en priſon, parce qu'il s'appelloit *George*, & qu'un aſtrologue avoit prédit au Roi qu'un G ſeroit l'initial du nom de celui qui devoit être le deſtructeur de ſa maiſon. Richard entretint la faibleſſe barbare du Monarque, & comme nous l'avons dit, fit aſſaſſiner ſon frere Clarence dans la Tour.

Enter the Ghoſts of Rivers, Gray, *and* Vaughan.

Rivers. Let me ſit heavy on thy ſoul to-morrow, (*To K.* Rich.
Rivers, that dy'd at *Pomfret:* deſpair, and die.
Gray. Think upon *Gray*, and let ty ſoul deſpair. (*To K.* Rich.
Vaug. Think upon *Vaughan*, and with guilty fear
Let fall thy launce! *Richard*, deſpair and die. (*To K.* Rich.
All. Awake, and think our wrongs in *Richard*'s boſom.
Will conquer him. Awake, and win the day. (*To K.* Rich.

Enter the Ghoſt of Lord Haſtings.

Ghoſt. Bloody and guilty; guiltily awak; *To K.* Rich.
And in a bloody battel end thy days:
Think on Lord *Haſtings;* and deſpair and die.
Quiet untroubled ſoul, awake, awake. (*To* Rich.
Arm, figth, and conquer, for fair *Englad*'s ſake.

Enter the Ghoſt of the two young Princes.

Ghoſt. Dream on thy couſins ſmother'd in the *Tower:*
Let us be laid within thy boſom, *Richard*, (*To K.* Rich.
And weigh thee down to ruin, ſhame, and death!
Thy Nephews ſouls bid thee deſpair and die.
Sleep *Richemond*, ſleep in peace, and wake in joy. (*To* Rich.
Good Angel guard thee from the boar's annoy;
Live, and beget a happy race of Kings.
Edward's unhappy ſon do bid thee flourish.

Sur ta tête, demain retombe & ſoit vengé!
Par tes affreux complots vois Clarence égorgé,
Clarence.. qui t'aima.. Ton ſupplice s'apprête;
Ton glaive enfin ſe briſe & tombe de ta main,
Richard; le Ciel, l'Enfer, tout preſſe & veut ta fin;
L'orage des fléaux ſur toi fond & s'arrête.
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

QUATRIÈME ET CINQUIÈME OMBRES.

qui paroiſſent à la fois, deux jeunes Enfans, neveux de Richard: ils ſont vêtus de blanc, ſe tenant embraſſés & tout couverts de ſang; ils furent poignardés en effet dans cette ſituation, & dans le même lit.

Vois deux Victimes innocentes
Que ta faim de régner frappa dans le berceau.
Puiſſent nos Ombres gémiſſantes
Porter la mort au ſein du plus cruel Bourreau!
Puiſſions-nous dans tes flancs enfoncer le couteau,
Déchirer de nos mains tes entrailles fumantes,
Te tourmenter encor dans la nuit du tombeau;
A tes yeux effrayés d'un horrible tableau,
Toujours nous remontrer plus pâles, plus ſanglantes!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Entet the Ghoſt of Anne *his wife.*

Ghoſt. Richard, thy wife, that wretched *Anne* thy wife,
That never ſlept a quiet hour with thee, (*To K.* Rich.
Now fills thy ſleep with perturbations:
To-morrow in the battel think on me,
And fall thy edgleſs ſword: deſpair and die:
Thou quiet ſoul ſleep, thou a quiet ſleep: (*To* Richm.
Dream of ſucceſs and happy victory,
Thy adverſary's wife doth pray for thee.

Enter the Ghoſt of Buckingham.

Ghoſt. The firſt was I that help'd thee to the crown:
The laſt was I that felt thy tyranny. (*To K.* Richm.
O, in the battel think on *Buckingham*,
And die in terror of thy guiltineſs.
Dream on, dream on, of bloody deeds and death,
Fainting deſpair; deſpairing yield thy breath.
I dy'd for hope, ere I cloud lend thee aid. (*To* Richm.
But cheer thy heart, and be thou not diſmay'd:
God and good Angels fight on *Richmond*'s ſide,
And *Richard* fall in height of all his pride.

(*The Ghoſt vaniſh.*

(*K.* Richard *ſtarts out of his dream.*

K. Rich. Give me another horſe—— bind up my wounds.
Have mercy, *Jeſu*—— ſoft, I did but dream.
O coward conſcience! how doſt thou afflict me?
The lights burn blue ——is it not dead midnight?

SIXIÈME OMBRE.

La Princeſſe Anne, veuve du fils de Henri VI, qui eut la faibleſſe ou plutôt la lâcheté d'épouſer Richard, tout dégoutant encore du ſang de ſon mari; elle a des habillemens de deuil, le bandeau de veuve, & elle eſt couverte d'un voile noir.

Reconnais-tu, Richard, ta Femme infortunée,
Cette Epouſe infidèle à ſon premier Epoux,
Qui pût joindre ſa main à ta main forcenée,
Dont le Ciel vengeur par tes coups
Précipita la dernière journée,
Qui près de toi jamais n'a goûté le ſommeil,
Qui toujours revoyoit ſon crime à ſon réveil?..
Je viens te rendre tout ce trouble,
Dans tes ſens conſternés répandre la terreur:
Mon Ombre te pourſuit, & s'attache à ton cœur;
Que par moi, s'il ſe peut, ton ſupplice redouble!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

SEPTIÈME OMBRE.

Le Duc de Buckingham en habit de Pair, un des complices les plus ardens de Richard, & qui cependant au moment de ſa mort alloit prendre le parti de Richemond.

Vois ton premier Flatteur, ta dernière Victime:
Ce prix métoit bien dû; je t'ai prêté mon bras;
Tiran, le Complice du crime
Du crime ſeul devoit recevoir le trépas.

Cold fearful drops ſtand on m'y trembling flesh.
What? do I fear my ſelf? there's none elſe by,
Is there a murth'rer? no; yes, I am. *
My conſcience hath a thouſand ſev'ral tongues,
And ev'ry tongues brings in a ſev'ral tale,
And ev'ry tale condemns me for a villain.
Perjury, perjury in high'ſt degree,
Murther, ſtern Murther in the dir'ſt degree
All ſeveral ſins all us'd in each degree,
Throng to the bar, all crying, guilty, guilty!
I ſhall deſpair: there is no creature loves me:
And if I die, no ſoul will pity me. **
Methought, the ſouls of all that I had murther'd
Came to my tent, and every one did threat
To-morrow's vengeance on the head of *Richard.*

---

* ——No; yes, I am:
Then fly—— what, from my ſelf? great reaſon; why?
Leſt I revenge. What? my ſelf on my ſelf?
I love my ſelf. Wherefore? for any good
That I my ſelf have done unto my ſelf?
O no. Alas, I rather hate my ſelf,
For hateful deeds committed by my ſelf,
I am a villain; yet I lie, I am not.
Fool, of thy ſelf ſpeak well——Fool do no flatter.
My conſcience hath, &c.

**——no ſoul will pity me.
Nay, wherefore ſhould they? ſince that I my ſelf
Find in my ſelf no pity to my ſelf.
Methought, the ſouls of, &c.

Juſque dans le combat emporte mon image!
Ne rêve que de mort, que de ſang, de carnage!
Que ton cœur, que ton cœur de larmes enivré,
Soit par toi-même dévoré!
Qu'il ſoit déja flétri de l'horreur éternelle!
Qu'il ſoit déja plongé dans les feux des Enfers!
Sous l'excès des tourmens divers,
Richard, exale enfin ton ame criminelle!
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs!
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs!

Se tournant vers le camp de Richemont.

Sous tes drapeaux je brûlois de me rendre,
Richemond : j'accourois te ſervir, te défendre:
Le Ciel n'a point permis qu'au rang de tes Sujets,
Je puſſe expier mes forfaits.
Ma voix du ſein des morts, t'annonce la victoire;
Dieu chaſſe loin de toi tous les traits deſtructeurs;
Le glaive en main, ſes Anges protecteurs
A tes côtés combattent pour ta gloire:
Tandis que le Tiran ſous ton char écraſé,
Sous cent coups de foudre briſé,
Du faîte des grandeurs, de l'orgueil & des crimes
Roule précipité dans les profonds abîmes.

*Une foule d'*Ombres *s'élevant toutes à la fois, de tout âge, de tout ſexe, toutes habillées differemment : beaucoup cependant ſont couvertes de linceuls enſanglantés: elles s'écrient enſemble :*

Conſidère, Tiran, tout un Peuple à la fois,

Victime des fureurs d'une guèrre éternelle :
L'Angletèrre immolée à ta rage cruelle,
A pouſſé vers les Cieux une plaintive voix ;
L'Appui du malheureux, le ſoutien de nos droits
Se lève, il va briſer ta tête criminelle :
Le Maître & le Juge des Rois
A prononcé ta ſentence mortelle,
De la mort qui t'attend ſens toutes les horreurs !
Meurs dans le déſeſpoir, meurs dans la rage, meurs !

Elles s'enfoncent dans la tèrre.

Après quelques momens pendant leſquels l'agitation de Richard paraît redoubler, s'élancent de la tèrre des traits de feu ; ils ſont ſuivis de l'apparition d'un FANTÔME *effroyable, qui d'une main tient un poignard enſanglanté, & de l'autre une torche allumée : il approche de Richard :*

Enfin, Richard, je tiens ma proye !
Demain, je punis tes forfaits !
Demain, dans les tourments tu tombes pour jamais !
Pour jamais dans tes pleurs, dans ton ſang je me noye !
C'eſt moi, qui le Vengeur des peuples opprimés,
C'eſt moi, qui ſourd au cri d'un éternel blaſphême,
Sur les Tirans de rage conſumés,
Attache la douleur, attache l'Enfer même.

D'une guerre éternelle. Les *Roſe rouge* & *blanche* qui ont fait verſer tant de ſang, & qui ont couté la vie à quatre-vingt Princes des deux Maiſons de Lancaſtre & d'Yorck.

Enfin Richard. La foule d'Ombres, & le Fantôme ſont de mon invention ; je ſouhaite que ces traits étrangers à l'original ne déplaiſent pas.

Je vais toujours te déchirer!

Je vais toujours te dévorer!

Tu renaîtras toujours, pour toujours expirer!

De l'Enfer qui t'attend vois tous les précipices,

Avides d'engloutir un coupable mortel..

Je laiſſe dans ton cœur le premier des ſupplices,

Le premier des Démons, le remords éternel.

Il s'abîme environné d'un tourbillon de feu, & après avoir ſecoué des étincelles de ſon flambeau ſur le cœur de Richard.

RICHARD, *tout-à-coup levant ſon bras de deſſus la table, s'agitant & s'écriant dans ſon ſommeil & avec rapidité:*

Le Théâtre s'éclaire entièrement.

Qu'on arrête mon ſang, élancé de mes playes..

Richemond.. il ſeroit vainqueur!.

A l'inſtant.. un Courſier.. Ciel!.

Il s'élance avec précipitation de ſon fauteuil, fait quelques pas comme pour fuir, ſe réveille & s'arrête:

Lâche! tu t'effrayes!.

D'un ſonge, d'un vain ſonge!. *Il regarde de tous côtés.*

Eh.. d'où naît cette erreur?.

Il met la main ſur ſon cœur.

De mon cœur qui, ſans ceſſe empoiſonnant ma vie,

M'accuſe, me condamne & contre-moi s'écrie.

Il fait quelques pas ſur la Scène, en remettant la main ſur ſon cœur.

Je n'étoufferai pas cette importune voix!

Il s'arrête en continuant d'être dans la même attitude.

Que le ſceptre me reſte, & que je ſois coupable.

En ſe frappant le ſein.

Je ſçaurai bien dompter cet ennemi des Rois..

Il lève les yeux au Ciel, & fait quelques pas.

Le Ciel ne brille encor que du feu des étoiles,

Sur l'horiſon, la Nuit étend ſes ſombres voiles. .
Du friſſon de la mort je me ſens réfroidir. .
Eh ! qu'ai-je à redouter ? . & qui me fait frémir ? .
Je ſuis ſeul en ces Lieux . . qui me frappe de crainte ? .
Moi, moi, qui m'épouvante & qui ne peux me fuir,
M'arracher aux remords dont mon ame eſt atteinte ! .
A la fois ſoulevés, tous mes Forfaits, ô Ciel,
Juſqu'au fond de mon cœur plongent un trait mortel.
A haute voix m'appellent un perfide,
Un aſſaſſin farouche, un monſtre parricide !
L'Enfer a dans mon ſein verſé tous ſes poiſons !
Déchiré par tous ſes Démons,
Je ne vois ſous mes pas qu'un abîme effroyable ! .
Du Monde entier exécrable Fléau,
Qui me conſoleroit d'un deſtin déplorable,
Quand la main la plus ſecourable
Ne m'aideroit pas même à deſcendre au tombeau ? .
Je finirai mon ſort coupable,
Sans être plain, heureux encor d'être oublié ! .
Des mortels le plus dur, le plus impitoyable,
Richard . . oſes-tu bien reclamer la pitié ? .
Quel ſonge ! j'ai cru voir les Ombres effrayantes
De tous les malheureux à ma rage immolés. .
Pâles, couverts de ſang, furieux, déſolés. .
Sous le même linceul, je les vois raſſemblés ! .
J'entens leurs cris de mort . . leurs plaintes menaçantes ! .
Tous m'ont paru s'unir dans leur ſombre fureur,
Pour m'accabler demain de leur couroux vengeur.

La *Pantomime*, autre partie dramatique.

Si le *ſombre* eſt une partie dramatique que nous ne cultivons point, il y en a encore une autre qui n'eſt pas moins négligée. La *Pantomime* que les Grecs & les Romains avoient portée au plus haut degré de perfection, & que l'on peut appeller l'éloquence du corps, la langue première des paſſions, eſt au nombre de ces reſſorts du pathétique, dédaignés de nos Auteurs du théâtre. Cependant ſi je ne craignois de me flatter, je citerois pour exemple le perſonnage d'EUTHIME; ſon jeu muet a paru ſur le papier même attacher & intéreſſer : que ſeroit-ce à la repréſentation ? Il y a des attitudes, des geſtes, des ſignes du ſentiment, que la préciſion & la vérité mettent fort au-deſſus de toutes les richeſſes de la Poëſie. Ce qu'on dit eſt ſi faible en raiſon de ce que l'on ſent ! Qu'un ſeul regard, qu'un ſoûpir ont quelquefois d'éloquence ! Que cet Orateur connaiſſoit bien l'empire de la *Pantomime*, lorſqu'il découvrit le ſein de cette courtiſane aux yeux des juges qui l'alloient condamner. Dans une Tragédie de *Balthazar*, cette main impoſante qui trace ſur la muraille, en caractères de feu, l'arrêt de mort de ce Prince, ne produiroit-elle pas un effet plus effrayant que tous les diſcours d'amplification de nos beaux eſprits ? Les anciens ſe laiſſoient bien

plus que nous entraîner par les affections de l'ame? ils recherchoient comme un plaiſir tout ce qui pouvoit exciter leurs impreſſions & les entretenir. Ils aimoient l'appareil, la cérémonie; ils étoient perſuadés qu'il eſt un langage pour les yeux comme pour les oreilles. Je ne ſais ſi nous devons trop nous applaudir de cette ſéchereſſe métaphyſique qui fait abſtraction de tous les ſignes, & tue en quelque ſorte la nature. Malheur à l'auteur dramatique qui n'eſt que *raiſonneur!* La raiſon prépare les moyens: mais c'eſt de l'ame qu'ils tiennent cette vie, cette flamme brûlante qui les rend maîtres du cœur, & rien ne prête plus de force aux paroles que la langue des ſignes. C'eſt encore dans cette partie que les Tragédies Grecques ſont ſupérieures aux nôtres. Des enfants, des vieillards proſternés aux pieds d'Œdipe; un peuple entier portant à la main & ſur la tête des ramaux & des bandelettes; Jocaſte offrant des guirlandes & de l'encens aux Dieux domeſtiques; Philoctete ſe traînant égaré de douleur ſur la tèrre, pouſſant de longs gémiſſements, découvrant même ſes bleſſures; Phèdre mourante, preſque étendue ſur un lit, ſuccombant ſous la paſſion qui la dévore, remettant ſon voîle pour cacher ſa rougeur,

quand elle confie à ſa nourrice ſon amour inceſtueux pour Hyppolite ; Hécube les cheveux épars, couchée dans la pouſſière, pleurant ſes enfants, ſon époux, ſa fortune anéantie, accablée d'un ſombre déſeſpoir ; les jeunes fils d'Hercule réfugiés autour d'un autel : voilà ce qui charmoit la Grece. Répandre ſur le Drame le coloris de l'action, c'eſt l'effet heureux qui naît de la *Pantomime*. Racine s'en eſt ſervi dans ſon Athalie avec un ſuccès qui auroit dû engager les autres écrivains dramatiques à l'imiter. Les Anglais ont ſçu profiter de cette ſource de beautés théâtrales. L'épouſe de *Macbeth* & non *Macbeth* lui-même, ainſi que l'a dit un homme d'eſprit eſtimable qui s'eſt mépris, eſt la complice de ſon mari ; après avoir poignardé chez lui Duncan ſon Roi & ſon parent, il s'étoit emparé du Trône d'Ecoſſe ; ſa femme, livrée à tout le trouble qui ſuit le crime eſt devenue ſomnanbule : on la voit, dans la nuit, s'avancer ſur la Scène, les yeux fermés, dans un profond ſilence, imitant par ſes geſtes l'action de ſe laver les mains, comme ſi elle eût voulu effacer le

Un homme d'eſprit. L'Auteur de la lettre ſur les Sourds & les Muets.

le ſang qui les avoit ſouillées ; quel tableau terrible ! & qu'il renferme de ſublimes variétés ! Dans la même piéce, le Spectre de *Banquo* que *Macbeth* a fait aſſaſſiner, vient s'aſſeoire dans un feſtin à la place de l'Uſurpateur ; ce fantôme affreux, tout ſanglant reparait par intervalle, & n'eſt apperçu que de *Macbeth* dont l'épouvante nous eſt repréſentée d'un pinceau énergique. L'Ombre du pere d'*Hamlet*, avant que de prononcer un ſeul mot, ſe contente de faire pluſieurs fois un ſigne du doigt à ſon fils, & s'éleve autant de fois de la terre : c'eſt par ce geſte ſi expreſſif, par ce ſilence ténébreux que Shakeſpear a ſçu donner à ſon tableau toute la teinte tragique dont il étoit ſuſceptible ; par-là il irrite la curioſité du ſpectateur, il échauffe l'intérêt, prépare l'ame aux tranſports des paſſions. La *Pantomime*, employée avec goût, eſt une des cordes majeures d'où réſulte l'accord dramatique, quand elle eſt revêtue d'une verſification mâle & ſoutenue : car toute piéce qui manque de verſification, eut-elle d'ailleurs les autres qualités qu'exige le Théâtre, ne ſçauroit avoir qu'une réputation éphémere.

Comme mon objet eſt une eſpece de développement des idées ſemées dans mon premier Diſcours,

J'ai imaginé qu'une réponſe détaillée aux critiques dont on m'a honoré, acheveroit d'offrir un précis de mes faibles connaiſſances ſur les divers ſecrets de mon art. On daignera ſe ſouvenir que je conſulte mes maîtres.

Réponſe aux diverſes Critiques.

Un Journaliſte m'avoit reproché de n'avoir pas aſſez motivé la permiſſion que donne le P. Abbé au Frere Arſene de voir & d'entretenir un Etranger: j'ai ſenti la vérité de l'objection. Je crois que la meilleure façon de répondre à la critique, quand on eſt convaincu de ſa juſteſſe, & d'eſſayer de ſe corriger: c'eſt ce que j'ai tâché de faire, en mettant dans la bouche de ce Supérieur des vers qui néceſſitent davantage cette permiſſion. Qu'on n'attende pas que je me montre auſſi docile ſur le perſonnage de d'ORSIGNI que le même Cenſeur déſaprouve. Il auroit voulu que moins fidéle aux *Mémoires*, je n'euſſe point rendu d'ORSIGNI amoureux d'ADÉLAÏDE, que je me fuſſe contenté de lui faire jouer le ſimple rôle d'ami. Ne me ſerois-je pas écarté de mon but, en prêtant à d'ORSIGNI ce caractère étranger à l'intérêt que doit toujours exciter ADÉLAÏDE, l'ame inviſible de la piéce?

Sur le rôle du P. Abbé.

Sur celui de d'*Orſigni*.

Un Journaliſte. L'Auteur de l'*Année Littéraire*.

D'ORSIGNI, aimant ADÉLAÏDE, en parle avec plus de chaleur; ces deux amours animent, concentrent le foyer d'intérêt, contribuent beaucoup plus, selon moi, à l'unité de l'action. D'ailleurs il y a de la générosité à ce d'ORSIGNI de consoler son rival, de l'engager à retourner aux pieds d'une femme dont lui-même il est encore épris; la situation de COMMINGE en devient plus cruelle, plus déchirante, plus ouverte à ces combats, à ce choc des passions, d'où s'échappent les grands mouvements dramatiques. J'ai donc eu dessein que tout se rapportât à cette ADÉLAÏDE, le ressort de mon Drame; c'est ce qui m'a empêché d'exécuter un plan qui m'avoit séduit au premier coup d'œil. Je faisois venir à la Trappe le pere de COMMINGE, mourant de douleur & de repentir d'avoir forcé son fils à s'arracher de ses bras, demandant partout des nouvelles de ce fils, attiré à cette solitude sur de vagues notions que COMMINGE y étoit renfermé, le pere & le fils enfin se voyant, s'embrassant, confondant leurs larmes. Quelle scène brillante à traiter! quel pathétique à déployer! mais que seroit-il arrivé de cette scène dominante? Elle eut suspendu, affaibli, si elle ne l'eût pas détruit, tout cet intérêt porté &

Premier plan de la Piéce.

réuni ſur ADÉLAÏDE. A quinze ans que j'eus la témérité de compoſer deux piéces de Théâtre, COLIGNI & le MAUVAIS RICHE, j'euſſe ſaiſi cette ſcène ſi ſéduiſante : aujourd'hui plus inſtruit ſur le mérite de la nature & de la vérité, je crois avoir acquis quelques connaiſſances dans mon art, quand j'ai le courage de rejetter des beautés déplacées, & de leur préférer ce vrai ſans faſte, ſans éclat, cette ſimplicité ſi peu apperçue, & cependant ſi touchante, & qui n'eſt ſentie que du très-petit nombre des bons eſprits. Il faut qu'un auteur de théâtre ait toujours devant les yeux l'enſemble de ſa piéce, qu'il ne ſacrifie jamais le fonds aux acceſſoires. S'il arrivoit par malheur pour le goût qu'il réuſſit dans ces innovations contre la vérité de l'art, il ne doit point s'applaudir de tels ſuccès, ils ne peuvent être que paſſagers. C'eſt l'exacte imitation, & l'étude ſeule de la nature qui ont fait les grands peintres & les grands poëtes, & qui leur aſſurent l'eſtime de tous les tems.

La Scène d'EUTHIME dans le premier Acte.

Je ſuis bien éloigné de chercher à juſtifier ma ſcène d'EUTHIME dans le premier acte, je la regarde comme très-néceſſaire, comme une des ſources principales de l'intérêt ; c'eſt de cette ſcène qu'émane celle du ſecond acte, qui a fait quelque plaiſir : la

première prépare, enflamme la curioſité, & établit toutes les forces de la ſeconde.

Nous voici arrivés à la dernière ſcène du dernier acte, celle qui m'a ſemblé réunir le plus de ſuffrages ; on me pardonnera d'en faire l'éloge, puiſqu'elle ne m'appartient pas, & que je déclare la devoir à l'auteur des *Mémoires*. C'eſt ſans doute cet eſprit d'imitation dont je m'étois peut-être trop pénétré, qui m'avoit entraîné, ſans m'en appercevoïr, dans des répétitions de faits : je les ai ſupprimées ; je n'ai conſervé que la marche, le pathétique de la ſcène ; j'ai donné plus de feu au rôle de COMMINGE, & c'étoit une entrepriſe aſſez difficile que de varier les ſignes de douleur & d'accablement de ce perſonnage. Je lui fais terminer la pièce avec la flamme qui l'a dévoré ; j'ai ajouté encore quelques coups de pinceau à celui du P. Abbé, caractere, je l'avouerai, qui m'a le plus attaché ; j'ai vu avec ſatisfaction que la plûpart de mes lecteurs ont eu mes ſentimens de prédilection pour ce rôle.

Je dis que j'ai retranché des détails dont on étoit déjà inſtruit : c'étoit une faute conſidérable qui retardoit les mouvemens de la ſcène : mais je me ſuis

Sur les lecteurs.

bien gardé de mettre au nombre des *longueurs* qu'il falloit faire diſparaître, ces développemens du cœur, ces gradations de la paſſion d'EUTHIME dont l'effet eſt ſi attendriſſant. C'eſt encore un des tors, ſelon moi, que je prens la liberté de reprocher au goût moderne. On ne veut plus que des ſemences de ſcènes, des ſquelettes dramatiques: bientôt on donnera des cannevas tragiques, comme les Italiens en donnent de comiques, ouvrages toujours monſtrueux, & néceſſairement médiocres. Je demanderois aux gens du monde, qui ne prennent pas la peine de s'initier dans les myſteres des arts, & qui ſurtout crient contre ce qu'ils appellent des *longueurs*, ce qu'ils entendent par ce mot. Si dans une ſcène, il y a des maximes, des réflexions toujours froides qui coupent le fil du ſentiment, des vers iſolés qui n'appartiennent point à la maſſe de la ſcène, & n'entretiennent point le *creſcendo*, des faits répétés, la ſtérile abondance de la déclamation; ſans contredit, ce ſont là des *longueurs*, & des *longueurs* impardonnables; fuſſent-elles embellies de la plus brillante poëſie, il faudroit les extirper ſans pitié, comme on émonde les branches paraſites d'un arbre, pour ne conſerver que celles qui ſont utiles, & pour les fortifier. Mais

nommera-t-on des *longueurs*, cette ame répandue, l'expreſſion puiſſante, & ſi l'on peut le dire, le débordement des grandes paſſions, cet embonpoint du ſentiment, qui conſtitue la force, l'énergie, la vie des caracteres dramatiques, qui eſt enfin l'opulence & l'effuſion du génie ? Une ſcène riche, abondante, qui s'élance du ſein même du talent, comme on nous repréſente Minerve ſortant toute armée du cerveau de Jupiter, doit reſſembler à ces fleuves ſuperbes qui dans leur naiſſance torrents impétueux, couvrent enſuite avec majeſté les campagnes, & non à ces eaux épargnées & reſſerrées dans un baſſin factice.

Je reviens toujours à la nature que nous ne devons jamais perdre de vue, ainſi que le modele doit être ſans ceſſe ſous les yeux du peintre. Ecoutons une femme à qui la mort vient d'enlever ſon mari, une mere, un pere qui pleureront leurs enfants, ces perſonnes répandront leur ame dans leurs larmes ; lorſqu'elles raconteront les circonſtances de ces pertes affligeantes, elles péſeront ſur tous les détails, retourneront ſur les mêmes images. Il ſe formera de ce langage diffus un réſultat de douleur, qui affectera, qui déchirera l'ame des auditeurs. La paſſion s'ex-

prime avec abondance. Le ſentiment cherche à s'épancher, il n'y a que le bel eſprit qui ſoit retenu & compaſſé.

A la dernière repriſe d'Armide, le chef-d'œuvre du Théâtre Lyrique, j'ai entendu des amateurs de la préciſion, ou plutôt de la mutilation moderne, accuſer de *longueur* la ſimple & noble expoſition de cette belle Tragédie, ils trouvoient auſſi *trop long* le dernier acte, qui eſt peut-être le cinquieme acte le plus ſublime pour l'exploſion des paſſions. Auſſi avons-nous aujourd'hui peu de *Scènes*, mais en revanche beaucoup *d'allées* & de *venues* ſans liaiſon, ſans néceſſité. Ce ne ſont tout au plus que quelques traits hardis ou ingénieux, des combinaiſons calculées de coups de théâtre, mais point d'enſemble, point de concours judicieux des rapports, des diverſes parties, point de corps bien proportionné,

---

D'Armide. Quinaut eſt peut-être de nos poëtes dramatiques celui qui a le plus approché des Grecs par la ſimplicité, la vérité du ſentiment. Le cinquième acte d'Armide me paraît autant au-deſſus du cinquième acte de Berenice, que cette dernière Tragédie eſt ſupérieure à la plûpart de nos Tragédies modernes. Je pourrois encore citer Théſée, Atys, comme des modèles inimitables dans l'art du Théâtre.

formé de ces membres épars. Si Racine à préſent nous donnoit la fameuſe ſcène d'Agrippine & de Néron, celle de Mithridate avec ſes enfants ; Corneille la ſcène d'Auguſte & de Cinna ; Moliere les ſcènes étendues & vigoureuſes qui ſont dans le Tartuffe, dans le Miſantrope : ces grands hommes entendroient un cri général s'élever contre les *longueurs*. Qu'on n'attende donc plus de nos poëtes qu'ils courent ſurtout la carrière du Lyrique ; il n'eſt plus poſſible de filer les ſcènes, de ſuivre la marche des paſſions tantôt précipitée, tantôt majeſtueuſe ; l'eſprit du jour eſt de ſacrifier le récitatif à l'ariette, c'eſt-à-dire, de nous préſenter un nain de deux pieds, au lieu de nous offrir une taille élégante & avantageuſe : de-là tous ces avortons littéraires & dans tous les genres. J'ai toujours penſé qu'il n'y avoit d'inutile, que ce qui étoit ennuyeux, c'eſt la régle la plus ſure pour juger des *longueurs*. Un homme d'eſprit me propoſoit délaguer, diſoit-il, Clariſſe. A Dieu ne plaiſe, répondis-je, que je commette un pareil acte de barbarie ! Reliſez l'immortelle Clariſſe, portez-y toute votre attention, & vous ſentirez qu'il n'eſt point de traits indifférents dans ce vaſte tableau, que toutes les beautés y ſont à leur place, que ce ſont ces préten-

dues *longueurs* qui dans les derniers volumes vous approprient les malheurs de Clariſſe, vous plongent dans ſes douloureuſes ſituations, vous font en quelque ſorte mourir avec elle. On relut en effet cet ouvrage, & l'on trouva qu'il n'y avoit abſolument rien à y retrancher.

L'Auteur de l'*Année Littéraire* me fait d'autres reproches ſur quelques vers négligés, ſur des métaphores ſelon lui peu naturelles : je ne prétens point diſſimuler mes fautes ; on me diſpenſera de répéter à ce ſujet un aveu qui ne coûte point à mon amour propre, parce qu'aſſurément j'aime mieux la vérité, que la réputation de faiſeur de vers ; je connais les difficultés de cet art, toute l'incapacité de mes faibles talents, j'en ſuis convaincu plus que perſonne: mais je prierai mes juges de ſouffrir que je ſaiſiſſe l'occaſion de répandre ici quelques idées nées au hazard ſur la verſification ; tout le monde en raiſonne avec aſſez de confiance :

„.... Dans les vers tous s'eſtiment Docteurs,
„ Bourgeois, Pédants, Ecoliers, Colporteurs, &c.
Rouſſeau Epitre à Clément Marot.

Sur la *verſification.*

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans le technique de la verſification ; quoique juſqu'à préſent nous

n'ayons eu la-deſſus que des éléments très-imparfaits, ſans la moindre vue, dépouillés de toute diſcuſſion; cette matiere demanderoit à être traitée & approfondie par un homme d'un goût exquis, & dans l'eſprit à peu près que le célébre *Dumarſais* nous a préſenté les Tropes. Il n'y a point de connaiſſances humaines ſur leſquelles on ne puiſſe porter les lumiéres de l'analyſe métaphyſique, ſi l'on veut perfectionner ces connaiſſances, les aſſeoir ſur des principes inaltérables. Je me contente en ce moment de parler de la verſification en général. Un poëte doit avoir ſa verſification propre, comme un peintre a ſa *maniere ;* Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ont chacun une verſification qui les diſtingue, qui leur appartient; ils ont leurs beautés, leurs défauts particuliers. Quelquefois Corneille tombe dans l'emphatique & l'ampoulé; Racine dans le mol & l'élégiaque ; Crébillon dans le dur & les conſtructions louches ; M. de Voltaire dans le brillant & l'épique déplacé ; concluera-t-on de-là que ces quatre grands poëtes ne ſont pas auſſi grands verſificateurs? Ce n'eſt point ſur quelques vers, c'eſt ſur le ton général de leurs vers

qu'on jugera leur talent pour cet art. Qui me montrera un morceau de vers français où l'on ne remarque pas des taches? Prenons le premier endroit de Racine, tel qu'il s'offrira ſous la main : l'on ſçait que Virgile & Racine ſont les deux plus ſéduiſants verſificateurs qui ayent exiſté; arrêtons-nous à ce couplet de Joſabet tiré de la ſeconde ſcène du premier acte d'Athalie, elle répond à Joad :

Et c'eſt ſur tous ces Rois ſa juſtice ſévere
Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.
Qui ſçait ſi cet enfant par leur crime entraîné
Avec eux en naiſſant ne fut pas condamné?
Si Dieu le ſéparant d'une odieuſe Race,
En faveur de David voudra lui faire grace?
Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit:
De Princes égorgés la chambre étoit remplie;
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.

Le premier endroit de Racine. Un de nos meilleurs Grammairiens modernes nous a donné des *Remarques Littéraires & Grammaticales ſur la Bérenice de Racine*; on en trouve beaucoup qui ſont trés-judicieuſes, & qui ne ſervent qu'à m'affermir dans l'idée que l'art des vers eſt le plus difficile de tous.

Joas laiſſé pour mort frappa ſoudain ma vue;
Je me figure encor ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée envain,
Et faible le tenoit renverſé ſur ſon ſein:
Je le pris tout ſanglant; en baignant ſon viſage
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage,
Et ſoit frayeur encore, ou pour me careſſer,
De tes bras innocents je me ſentis preſſer.
Grand Dieu! que mon amour ne lui ſoit point funeſte!
Du fidele David c'eſt le précieux reſte;
Nourri dans ta maiſon, en l'amour de ta loi,
Il ne connait encore d'autre pere que toi.
Sur le point d'attaquer une Reine homicide,
A l'aſpect du péril, ſi ma foi s'intimide,
Si la chair & le ſang ſe troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répans pour lui;
Conſerve l'héritier de tes ſaintes promeſſes,
Et ne punis que moi de toutes mes faibleſſes.

Ce morceau ſans doute eſt admirablement verſifié, il eſt écrit avec cette élégance, ce charme continue qu'a poſſédé le ſeul Racine. Oſons pourtant être ſacrilege, & employer la chicane de la Critique vétilleuſe. Le premier vers eſt rempli de monoſyllabes durs, de ſons qui offenſent l'harmonie, *c'eſt ſur ces ſa ce ſe;* le troiſiéme a ces mêmes défauts *ſait ſi cet;* de ce troiſiéme

au quatriéme incluſivement reviennent des hémiſtiches qui riment enſemble, *enfant*, *naiſſant*, *ſéparant*; mon malheureux *frere*, odieuſe *race*, il faut ſe garder de finir les vers par un monoſyllabe, parce que cette chûte rend un ſon muet; la *chambre*, expreſſion familiere, & qui ne doit jamais entrer en poëſie; *pour mort*, hémiſtiche dur & ſourd; renver*ſé ſur ſon ſein*, ce n'eſt plus ici la lyre enchantereſſe de Racine; *ſanglant en baignant*, autres ſons durs & déſagréables; Frayeur *encore*, *encore* a été employé de même dans l'hémiſtiche, quatre vers plus haut; dans ta mai*ſon*, *en* l'amour, voici une *n* devant une voyelle, le plus ingrat de tous les ſons, le ſon nazal; il ne connait *encor*, & pour la troiſiéme fois après le quatriéme vers où il eſt répété, &c.

Je ne me ſuis point attaché à quelques expreſſions qu'on pourroit taxer de faibleſſe, à quelques conſtructions, qui regardées avec cet œil difficile de critique, paraîtroient peut-être vicieuſes.

On trouve dans l'*Iphigénie* du même poëte ces vers de ſuite, acte II, ſcène I.

Maintenant, tout vous rit: l'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincère *avec* vous eſt unie;

Elle vous plaint, vous voit *avec* des yeux de ſœur;
Et vous ſeriez dans Troye *avec* moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide, où ſon père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver *avec* elle.

Mais je n'ai pas beſoin de le redire, ce n'eſt point avec cet eſprit de petiteſſe, avec ce pédantiſme de raiſonnement qu'il faut lire les poëtes, c'eſt avec la flamme qui les a inſpirés, & cette flamme ſacrée abſorbe leurs légeres imperfections. J'ai voulu prouver ſeulement, en puiſant mon exemple dans Racine, que la cenſure minutieuſe pouvoit attaquer juſqu'à la perfection même.

Tous les jours on nous dit qu'il eſt néceſſaire que dans les vers l'harmonie & l'élégance ſe ſoutiennent ſans contredit: mais il faut varier ces tons, & c'eſt en cela que la verſification reſſemble à la muſique; cette même muſique ne doit pas tout exprimer, comme la poëſie ne doit pas tout peindre; tous les vers pour être bons, auront-ils la même cadence, bientôt ils fatigueront. Combien ai-je vu de perſonnes qui ont trouvé de la monotonie dans cette ſtrophe de la premiere Ode ſacrée du fameux Rouſſeau!

Seigneur, dans ta gloire adorable
Qu*el* mort*el* eſt digne d'entrer?

Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce Sanctuaire *impénétrable*,
Où tes Saints inclinés d'un œil *reſpectueux*
Contemplent de ton front l'éclat *majeſtueux*?

Les deux derniers vers ſurtout leur ont paru produire les mêmes ſons, tomber dans la même chûte. Il en eſt des vers ainſi que des couleurs: les teintes s'éteignent, ſe fondent les unes dans les autres, & par un heureux mélange forment une des belles parties de la peinture, le coloris. Un vers qui ſemblera lâche, à le juger détaché, placé à côté d'un autre vers, rendra celui-ci plus vigoureux. Un autre qu'on accuſera de dureté, appuiera la molleſſe du précédent. Il en eſt quelquefois pluſieurs que l'on ſacrifiera à la beauté d'un ſeul. Dans Racine:

Madame, je n'ai pas des ſentiments ſi bas,

eſt relevé par ce vers admirable

Quand vous me haïriés, je ne m'en plaindrois pas.

Ces vers de fer dans Crébillon ſont de toute beauté:

La Nature marâtre dans ces affreux climats
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des Soldats;
Son ſein tout hériſſé n'offre aux deſirs de l'homme
Rien, qui puiſſe tenter l'avarice de Rome.

des

Des remarques ſur cet objet entraîneroient trop loin. Je reviens à des obſervations générales.

Le défaut de quelques-uns de nos verſificateurs eſt de ſe former un *faire* ſur celui de nos maîtres; on s'apperçoit que ces copiſtes ſerviles & rampants, n'employeroient pas une expreſſion, un mot, qui n'euſſent été conſacrés par leurs modeles: ſouvent ce ſont les mêmes penſées, les mêmes hémiſtiches. Que réſulte-t-il de cet eſprit d'imitation? que les vers de ces écoliers éternels ont toute la froideur de la mauvaiſe copie; s'ils ont quelque élégance, ils ont le même rythme; je ſerois tenté de les nommer des *vers morts*, & de les comparer à ces figures de cire qui rendent, à faire peur, la reſſemblance, & qui cependant n'ont ni chaleur ni vie. Nous avons vu, dans les ſiécles paſſés, des pédants ſuperſtitieux compoſer des poëmes entiers d'après les vers mis en pieces des Virgile, des Horace, &c. c'eſt ce que font aujourd'hui la plûpart des verſificateurs.

Je voudrois donc, pour éviter cet inconvénient, que l'on tranſportât avec choix dans nos vers, les tours, les hardieſſes des autres langues;

qu'on s'étudiât davantage à y jetter des expreſſions pittoreſques, & des beautés d'armonie imitative, partie de notre verſification trop peu cultivée. J'avois mis dans ma premiere Edition, ſcène ſeconde du premier acte, *ſon fugitif éclat;* l'adjectif précédant le ſubſtantif me ſembloit rendre la rapidité de cet *éclat* qui dure ſi peu; des gens d'eſprit m'ont blâmé: j'ai donc ſubſtitué, avec une complaiſance que je me reprochois, *ſon éclat fugitif*; je ſçais que le ſon par ce changement eſt plus doux: mais il n'y a plus d'image; cet adjectif forme alors une marche traînante. On trouvera pluſieurs corrections de ce genre que je déclare avoir faites contre mon gré; je me ſuis cependant obſtiné à garder l'hemiſtiche ſuivant, *j'ai donc briſé mon cœur*, expreſſion empruntée de l'Anglais, *heart-break*, perſuadé encore une fois qu'en appropriant à notre langue les richeſſes des autres, ſans rien perdre de notre goût, nous ne faiſons que l'étendre & le fortifier. Convenons, que ſi le français eſt plus pur, plus élégant, plus correct qu'au tems d'Amyot & de Montagne, il n'a plus la force & le caractere vigoureux que lui avoient donnés ces deux gé-

nies, & que Corneille lui conſervoit encore; Racine n'eut jamais fait dire au vieil Horace:

Qu'eſt ceci, mes enfans? Ecoutez-vous vos flammes?
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes?

Et dans ces vers, n'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce vieux Romain en cheveux blancs, qui tout plein du patriotiſme, vient le verſer dans le ſein de ſon fils & de ſon gendre? M. de Voltaire a eu tout récemment le courage d'employer cette franchiſe d'expreſſion dans ſa tragédie des Scythes: *il eſt mort en brave homme*, ce qui ne peut déplaire qu'aux partiſans du jargon affecté & doucereux. C'eſt cette énergie, cette vérité de la nature que m'offrent ces mêmes Amyot & Montagne, que je deſirerois de retrouver dans notre langue.

Je ſouhaiterois encore que nous imitaſſions nos voiſins, pour délivrer notre verſification de cette malheureuſe uniformité qui appéſantit ſes fers, je parle ſur-tout des vers de la Tragédie. Dans Shakeſpear, ils changent de métre; le ſtyle eſt toujours celui de la ſituation; les perſonnages ſubalternes ne s'expriment pas comme ceux des premiers rôles. Pourquoi n'aurions-nous pas des tragédies en vers mêlés, je

veux dire des vers d'inégale meſure? Car une continuité de vers alexandrins à rimes croiſées, comme dans le Tancrede de M. de Voltaire, devient encore plus fatigante que l'uniformité de nos vers alexandrins à rimes plates. Il eſt vrai que l'emploi de ces vers mêlés exigeroit une prodigieuſe fineſſe de goût; ce n'eſt point aſſurément cette ſorte de vers qui fit tomber Agéſilas, ce fut le ſujet.

Sur la *ponctuation.*

Quelques perſonnes ont déſapprouvé dans mon drame, l'uſage fréquent des points: elles auroient été moins empreſſées à me condamner, ſi elles avoient daigné rechercher la cauſe de cette ponctuation, dont je leur ai paru abuſer. Qu'elles ſe donnent la peine de juger par elles-mêmes, & elles verront que le COMTE DE COMMINGE eſt une des piéces où il y a le moins de reticences & de ſens ſuſpendus. Cet ouvrage ne paraiſſant point ſur le théâtre de la nation, & ne pouvant ſe répandre que par la voie moins impoſante de la lecture, il m'a fallu néceſſairement accompagner mes vers d'une eſpece de game poëtique. Pour le malheur de nous autres verſificateurs, il y a

---

Il y a peu de gens. Voici ce que nous dit l'auteur diſtingué

peu de gens qui veuillent s'appliquer à ſavoir lire les vers ; c'eſt une langue nouvelle pour quiconque parcourt rapidement la proſe. D'ailleurs j'ai écrit pour tout le monde, pour de jeunes perſonnes à qui la lecture de la poëſie n'eſt point familiere. Si l'on fait à ma piece l'honneur de la jouer ſur quelque théâtre particulier, on ſaiſira davantage, par le moyen de ces points, le ſens de l'auteur, & la repréſentation en deviendra plus facile. Combien de diſputes n'ai-je pas vu s'élever ſur la façon dont ſe de-

---

de la *Lettre ſur les ſourds & les muets* : „ La lecture des „ poëtes les plus clairs a ſa difficulté. Je puis aſſurer qu'il y a „ mille fois plus de gens en état d'entendre un géometre „ qu'un poëte, parce qu'il y a mille gens de bon ſens con- „ tre un homme de goût, & mille perſonnes de goût, con- „ tre une d'un goût exquis. „

L'honneur de la jouer. Les perſonnes, qui voudroient repréſenter le Comte de Comminge, obſerveront que cette piéce eſt dans un genre neuf, qu'il ne faut aucun geſte, nulle déclamation ; je ne connais qu'une actrice capable de rendre la derniere ſcène dans l'eſprit du rôle.

Combien de diſputes. J'ai été témoin d'une diſcuſſion très-approfondie : les ſentimens cependant ſont demeurés toujours

vroient lire nos meilleurs ouvrages dramatiques! Toutes ces diſcuſſions n'auroient jamais eu lieu, ſi les Corneille, les Racine, les Moliere nous euſſent tranſmis, en quelque ſorte, par leur ponctuation, l'eſprit dans lequel ils avoient compoſé. J'ai eu ſoin dans cette édition, qu'on ne mît que deux points aux repos ordinaires; les trois points indiquent le repos beaucoup plus marqué, comme,

.... L'imiter... eh le puis-je?
Ils ont aimé ſans doute... & leur cœur ne ſent plus!

Je me ſuis déja plaint que nous fuſſions encore ſi peu avancé dans la ponctuation. Nous n'avons que deux points: le point d'interrogation, & celui d'exclamation ou d'admiration, qui ſervent auſſi à exprimer le cri de l'indignation, l'élan de la joie, &c.

---

partagés. Il s'agiſſoit de ſçavoir, ſi dans la ſcène où Agrippine a un éclairciſſement avec Néron, elle devoit faire une pauſe après

De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir,
Vous régnez.

Ou, ſi elle devoit dire tout de ſuite, Vous régnez, &c.

Je me ſuis déja plaint. Dans la Lettre au Comte de Friſe, à la tête de la Traduction des *Lamentations de Jérémie*.

Et pourquoi ne pas donner à chaque affection de l'ame ſon point particulier ? Quelle vie une telle ponctuation répandroit ſur les écrits ! Il faut eſpérer qu'il s'élevra parmi nous quelque génie qui créera cette nouveauté, ſi néceſſaire à l'eſprit des langues, & à la fidélité de la tradition.

Il ſeroit heureux, pour une ame ſenſible au précieux avantage d'être utile, que ces faibles obſervations en fiſſent naître de plus profondes, de plus dignes du ſujet. Quand je n'aurois contribué qu'à exciter le talent, qu'à lui ouvrir une nouvelle carriere, où il puiſſe s'élancer avec ſuccès, je croirois avoir acquis quelque droit ſur l'eſtime de ce Public reſpectable, le ſeul protecteur que je reconnaiſſe, & j'imagine avoir prouvé que je ne ſollicite & ne deſire point d'autre prix de mes travaux. Un eſprit ſage ne doit aimer, & cultiver les arts, que parce qu'ils nous éclairent ſur le peu de vérité de tout ce qui nous environne, qu'ils fortifient notre ame contre les dégoûts inſéparables de la vie, qu'ils nous aident à ſupporter la méchanceté ou plutôt la faibleſſe maligne des hommes ; parce qu'ils nous apprennent en-

ſin à nous ſuffire à nous-même, la premiere des connaiſſances; je n'ai pas attendu la leçon tardive de l'expérience & de l'âge pour prendre avec le Taſſe le nom *di Pentito*,

TROISIÉME DISCOURS.

Ce qui a donné lieu à ce nouveau Diſcours.

LA malignité de la critique eſt ſi avide de ſaiſir le ridicule, que ſouvent elle le combat même où il n'exiſte point. Son œil ſévere avoit cru, peut-être ſans fondement, entrevoir dans les préfaces de l'ingénieux la Motte une ſorte de fineſſe cachée qui lui avoit fait établir un ſiſtême dramatique, dont le but tendoit à déguiſer les défauts de ſes tragédies, ou à les rendre plus excuſables. Je n'ai point les prétentions de l'auteur d'Inès, encore moins le droit de m'ériger en légiſlateur de notre littérature; c'eſt un rôle qui appartient à bien peu d'écrivains, & qu'on eſt porté avec raiſon à ſoupçonner d'orgueil & de deſpotiſme: mais j'ai demandé qu'on me permît de répandre ſur l'art théâtral quelques idées conçues au haſard. Je les préſente avec la même franchiſe qui me les a inſpirées. Je ſuppoſe que la méchanceté m'accusât d'avoir eu le deſſein de créer des régles; dumoins ſera-t-on forcé de convenir que j'entens mal mes intérêts en les publiant: car ſi l'on vient à examiner l'emploi que j'en ai fait dans mon drame, on trouvera que bien loin

de m'être favorables, elles pourront ſervir à ma condamnation. J'euſſe fort ſouhaité en tirer un meilleur parti: mais on n'ignore point que dans tous les arts, il y a une diſtance infinie du talent de l'invention à celui de l'exécution; & perſonne n'eſt convaincu plus que moi de l'impuiſſance de mettre ſes penſées en œuvre, lorſqu'on a le malheur de n'être point ſecondé par le génie. Je ne cherche donc point à diſſimuler mes fautes: je voudrois ſeulement être de quelque utilité dans les lettres; c'eſt ce qui me détermine à profiter d'une réimpreſſion du COMTE DE COMMINGE, pour riſquer encore un petit nombre d'obſervations qui viennent aſſez naturellement à la ſuite de celles qu'on a déja lûes.

Nouvelle Carrière ouverte au Théâtre.

J'ai peut-être indiqué au Théâtre une nouvelle Carriere; ce ſeroit aſſez pour ma vanité d'y avoir tenté les premiers pas, ſi je pouvois me flatter d'avoir excité l'entouſiaſme de mes rivaux & de mes maîtres, & d'avoir donné lieu aux aîles du génie de ſe déployer.

Néceſſité de parcourir cette nouvelle Carriere.

J'ai avancé une vérité ſentie du peu de perſonnes qui penſent d'après elle: Corneille, Racine, Crébillon, M. de Voltaire ſe ſont frayé chacun une route qu'ils ont parcourue avec un ſuccès qui

ſera confirmé ſans doute par la poſtérité : mais je le répête : ſe traîner ſur leurs traces, c'eſt vouloir groſſir ſervilement l'obſcur troupeau du peuple imitateur. Sommes nous jaloux d'atteindre aujourd'hui à quelque lueur de réputation ſur la ſcène? Il faut de toute néceſſité, en ſe pénétrant de l'eſprit ſublime de ces illuſtres tragiques, imaginer d'autres reſſorts, & arriver au même but par d'autres chemins. Malgré le reſpect que nos modèles doivent nous inſpirer, oſons le dire, parce que l'admiration raiſonnable exclut le fanatiſme ſuperſtitieux : la *terreur* & la *compaſſion*, ces deux grands pivots du théâtre n'ont point été employés parmi nous avec toute l'énergie dont ils ſont ſuſceptibles. S. Evremont ſe plaignoit avant moi » que nos piéces ne font pas une impreſſion aſſez » forte ; que ce qui doit former la pité fait tout au » plus de la tendreſſe ; que l'émotion tient lieu de » ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur ; qu'il » manque à nos ſentimens quelque choſe d'aſſez » profond, &c. » M. de Voltaire, à l'occaſion de cette remarque, ajoute : » Il faut avouer que S. Evremont » a mis le doigt dans la playe ſecrete du Théâtre » français, » & il finit par cette obſervation ſi vraie, qui doit être une leçon éternelle pour quicon-

que aſpire au titre d'auteur dramatique. » ces défauts » viennent *de trop de ſociété, du bel eſprit & du peu* » *de ſolitude.* » Voilà ſans contredit d'où naît cette

---

De trop de ſociété. On dit que, de tous les peuples, le Français eſt le plus ſociable; cela peut être: mais cet amour de la ſociété qui produit les agrémens de la converſation, la fleur de la politeſſe, l'élégance du ſtyle, le brillant du bel eſprit, ce même amour de la ſociété n'a-t'il pas auſſi ſes inconvénients? En donnant naiſſance aux fines alluſions, aux comparaiſons ingénieuſes, à ces graces légeres qui ſont l'aliment de l'eſprit, n'eſt-il pas nuiſible à la vigueur & aux progrès du génie? Delà cette même phyſionomie, ſi l'on peut le dire, dans la façon de penſer, dans les ouvrages; delà notre fauſſe dèlicateſſe, nos ames efféminées, plus de grands traits, plus de profondeur dans les idées, plus de couleurs diſtinctives; toutes les nuances ſe confondent. On quitte ſon eſprit pour prendre celui d'autrui, & l'on eſt toujours aſſuré de perdre.

Du bel eſprit. J'ai remarqué que ce qu'on nomme aujourd'hui *bel eſprit*, n'eſt que le frivole talent de railler & de tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes; ce vice afflige non-ſeulement la plûpart de nos écrivains, mais il eſt devenu le ridicule général de toute la nation. Depuis qu'on parle du *bon ton*, du *ton de la bonne compagnie*, on s'écarte totalement du ton de la nature qui eſt le ſeul qu'on doive employer, & le ſeul qui aſſure ſolidement le mérite d'un ouvrage.

Du peu de ſolitude. Il y a près de deux mille ans qu'un poëte latin écrivoit:

Carmina ſeceſſum ſcribentis & otia quærunt.

faibleſſe de traits répandue dans la plûpart de nos ouvrages modernes. Ce n'eſt point à la cour, parmi des femmes, & dans les cercles polis que le grand Corneille alloit puiſer cette force de raiſonnement, cette fierté de pinceau, cette ame romaine qui l'élevent ſi fort au-deſſus de ſes rivaux. Si Moliere eût cédé aux ſollicitations de la fortune, & qu'il eût accepté un emploi qui devoit l'attacher au ſervice d'un prince, il n'auroit pas eu le loiſir de créer & de nourrir dans le ſilence du cabinet les ſcènes vigoureuſes & immor-

---

Petrarque, dont le premier charme peut-être eſt celui d'une douce mélancolie, diſoit auſſi :

Cercato hò ſempre ſolitaria vita
Le rive il ſanno, e le campagne, e i boſchi
Per fuggir queſt'ingegni ſordi, e loſchi
Che le ſtrada del ciel hanno ſmarrita :
. . . . . .
Le città ſon nimiche, amici i boſchi
A miei penſier., &c.

Il n'y a pas juſqu'au Philoſophe ſans faſte, au Précepteur de l'humanité qui n'ait dit : „ chacun regarde devant ſoi : „ mais je regarde dans moi, je n'ai affaire qu'à moi, je me con- „ ſidere ſans ceſſe, je me contrôle, je me goûte, je me roule „ en moi-même. „ Pour réuſſir dans quelque genre de littérature que ce ſoit, je dirai plus, pour être homme, il faut deſcendre en ſoi, s'interroger, *écouter ſon ame.*

telles du Tartuffe, du Miſantrope, &c. On ne ſçauroit trop s'arrêter ſur ce principe ſi important pour les hommes de lettres : la ſolitude alimente le feu de l'ame, la fortifie, étend ſes facultés, & en la détachant des objets acceſſoires, , en l'iſolant, la rend, ſi l'on peut le dire, plus elle-même ; c'eſt du ſein de la profonde méditation qu'éclôt & s'éleve le génie créateur, au lieu que l'eſprit a beſoin d'emprunter de la ſociété : ce qui lui donne un air de reſſemblance avec tout ce qui l'environne, & lui fait contracter la froide timidité de la ſervitude. Cet amour de la retraite, ce travail obſtiné l'*improbus labor* des Latins, cette ardeur infatigable d'approfondir ſes idées, d'en étudier tous les effets, de creuſer dans la nature même, eſt ſans doute ce qui a produit chez nos voiſins des ſcènes détachées que nous admirons, & ce chef-d'œuvre des romans qui ſera toujours le modele & le déſeſpoir des écrivains qui ſuivent cette carriere.

Avantages de la ſolitude.

C'eſt donc dans ce champ tout neuf pour nos poëtes tragiques que j'invite le génie à s'élancer & à

Ce chef-d'œuvre des romans. Eſt-il néceſſaire de nommer Clariſſe ? c'eſt peut-être l'ouvrage où les paſſions ſont le plus developpées, & le meilleur traité de morale pratique.

nous faire goûter de nouveaux plaiſirs & de nouvelles inſtructions : car le Théâtre malgré la mauvaiſe humeur & la ſévérité féroce & gothique de certaines gens, ſera toujours regardé comme une des premieres écoles de ſageſſe & d'humanité.

Le Théâtre une des premieres écoles de vertu & d'humanité.

Il eſt des martyrs zélés de l'habitude prêts à ſe ſoulever à la moindre nouveauté que l'on veut introduire. Cette claſſe d'hommes qui ne demande pas mieux que de ſe garotter des chaînes de l'uſage, n'a pu s'accoutumer à l'*innovation* d'un drame où l'on repréſente des religieux, un tombeau, un des perſonnages creuſant ſa foſſe ; toutes des images ſombres & pathétiques qui laiſſent des impreſſions marquées & durables, leur ont paru *trop fortes*, *trop affligeantes*, ce ſont leurs expreſſions. Il eſt vrai que le genre dramatique du COMTE DE COMMINGE, eſt un peu dif-

Réponſe aux cenſeurs *délicats*.

Car le Théâtre. „Je regarde, dit M. de Voltaire, la Tragédie „ & la Comédie comme des leçons de vertu, de raiſon & de „ bienſéance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, „ a établi une école de grandeur d'ame, & Moliere a fondé „ celle de la vie civile. Les génies français formés par eux, „ appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent „ s'inſtruire chez-nous, & qui contribuent à l'abondance „ de Paris. „

férent de celui de l'Opéra-comique devenu par l'extravagance de la mode un de nos ſpectacles de prédilection. Je répondrai cependant à ces Critiques *délicats* que nos prédéceſſeurs ont épuiſé l'impoſant, ce ſentiment ſi borné du genre admiratif, ainſi que les mouvements doux & agréables du genre tendre. Lorſque Corneille & Racine donnerent leurs chef-d'œuvres, nous nous reſſentions encore de la fermentation des guerres

De l'Opéra Comique. S'il arrivoit que la nation, par une de ces biſarreries qu'on ne peut gueres apréhender de ſon inconſtance, perſiſtât à mettre l'Opéra-comique au rang de ſes premiers ſpectacles, il ſeroit à craindre que le goût, diſons plus, les mœurs ne fuſſent altérés, & bientôt corrompus! Le théâtre chez les Grecs étoit lié au ſiſtême de légiſlation. Des hommes éclairés qui connaiſſent le pouvoir du phyſique, ne ſçauroient être trop attentifs ſur le choix des objets qui les entourent, & des impreſſions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendriſſantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, ſeront aſſurément plus préparées aux grandes choſes, aux bonnes actions, que des eſprits nourris de jeux inſipides, & livrés à la frivolité & à de plattes bouffonneries. Quand les Athéniens réſiſtèrent aux forces du *Grand Roi*, ils ne couroient point entendre des muſiciens efféminés, ils alloient enflammer leur courage aux repréſentations des drames immortels des Sophocles, des Euripides, &c. Au moment que les Romains déſertèrent le théâtre de Terence pour les Atellanes, l'eſprit mâle de la république perdit de ſa vigueur, & ce fut peut-être la première époque de ſa décadence.

civiles,

civiles, le sang étoit allumé ; tout respiroit l'énergie, la flamme de la passion ; tout étoit disposé soit à la fierté de l'héroïsme, soit à l'ingénieuse galanterie de l'amour Espagnol : de légers ébranlements suffisoient pour exciter des sensations dominantes. Aujourd'hui que nos fibres ont perdu leurs tons, & qu'ils sont affaissés par la molesse, qui nous réveillera de cette langueur léthargique, si ce n'est une répétition continue de violentes secousses ? On peut nous comparer à ces eaux dormantes, à ces lacs morts, que des orages seuls sont capables d'agiter. Ce n'est plus le pinceau, c'est le burin même dont il faut se servir pour tracer & entretenir dans nos ames énervées quelques sentimens qui s'y impriment & s'y conservent. Quand le COMTE DE COMMINGE n'auroit produit que cet effet si important pour l'humanité, pour la vraie philosophie, de mettre sous les yeux le grand tableau de la mort, de nous familiariser avec la terreur qui accompagne cette image, d'apprendre en un mot aux gens du monde à mourir, je croirois avoir rempli un des premiers objets de l'art dramatique, qui à la rigueur, ne devroit en avoir d'autre que celui de la morale ; d'ailleurs je ne prétens pas faire le procès aux scrupuleux sectateurs de

Le but moral du COMTE DE COMMINGE.

l'ancienne routine. Qu'on me reproche de n'avoir pas fait reſſembler mon drame à trois ou 4 mille piéces compoſees dans le même eſprit ; de n'avoir pas voulu me traîner ſur les pas d'humbles copiſtes ; bien inférieurs à leurs modèles ; d'avoir négligé la petite adreſſe d'agencer ſans vraiſemblance des converſations amoureuſes & élégiaques ; d'avoir rejetté la ſtérile abondance des ſituations romaneſques, la multiplicité des incidents, ces rôles de tyran ſi oppoſés à la vérité & au naturel, ces beautés étrangères qu'on nomme des *tirades ;* enfin d'avoir eſſayé de faire quelques pas ſans m'appuyer ſur la faibleſſe d'autrui ; je citerai pour ma défenſe un de nos légiſlateurs dramatiques.

Pourquoi l'Auteur a eſſayé de créer un nouveau genre.

» Si, dit-il, on avoit toujours mis ſur le théâtre tra-
» gique la grandeur romaine, à la fin on s'en ſeroit
» rebuté. Si les héros ne parloient jamais que ten-
» dreſſe, on ſeroit affadi, &c. Tous les genres ſont
» bons, hors le genre ennuyeux. Ainſi il ne faut ja-
» mais dire : ſi cette muſique n'a pas réuſſi, ſi ce ta-
» bleau ne plaît pas, ſi cette piéce eſt tombée, c'eſt
» que cela étoit d'une eſpèce nouvelle : il faut dire :
» c'eſt que cela ne vaut rien dans ſon eſpéce. «

J'aurai donc prononcé ma condamnation, ſi COMMINGE a eu le malheur d'ennuyer : mais ſi par ha-

zard j'avois réuſſi à faire couler quelques larmes à peindre les orages des paſſions, à montrer la religion ſous les traits véritables qui la font aimer, s'obſtineroit-on à ne me point pardonner une ſi heureuſe témérité ? Il ſeroit ſingulier que ceux qui tous les jours ont Athalie entre les mains, euſſent l'injuſte biſarrerie de taxer de *hardieſſe contre les règles*, le ſujet du COMTE DE COMMINGE. Le grand Prêtre des Juifs valoit bien l'Abbé de la Trappe; & ſi je pouvois riſquer mon apologie, j'aurois peut-être l'audace d'avancer que la *Fable* du COMTE DE COMMINGE pour le but moral, a quelque ſupériorité ſur celles de Polyeucte & d'Athalie. Que nous préſente en effet la première de ces tragédies ? Un néophyte dominé par un emportement de zèle qu'ont déſaprouvé même les Peres de l'Egliſe, qui briſe ſans nulle néceſſité les ſtatues des Dieux de l'empire, qui cauſe la mort de ſon ami, & par un enthouſiaſme déplacé, expoſe tous les Chrétiens aux horreurs d'une proſcription générale. Dans Athalie on voit un Prê-

Apologie de la Piece.

De Polyeucte & d'Athalie. Qu'on liſe M. de Voltaire, on verra que je ne ſuis point le premier à faire ce reproche à ces drames, qui d'ailleurs ſont des chefs-d'œuvres.

tre, un miniſtre de paix & de vérité échauffer les fureurs d'une conſpiration, attirer dans un piège une Reine, ſa Souveraine, & ordonner de ſang froid qu'elle ſoit maſſacrée. Jettons enſuite les yeux ſur COMMINGE: la religion y eſt repréſentée comme une mere tendre, toujours prête à ouvrir ſon ſein compatiſſant à des enfants malheureux. J'oſe préſentement demander à des eſprits exempts de prévention, laquelle de ces trois pièces (qu'on daigne toujours ſe ſouvenir que je parle du ſujet) a une fin plus morale plus liée à la ſaine politique, excite des ſentiments plus purs, plus profitables à l'humanité. Auſſi je ne déſeſpere point que dans la ſuite des tems COMMINGE & les drames de cette eſpèce ne ſoient repréſentés ſur notre ſcène. Les Eſpagnols, dans la ſemaine ſainte, jouent des *Autos Sacramentales*, & pourquoi ne joueroit-on pas COMMINGE dans cette ſemaine de dévotion où les ſeuls ſpectacles ſoufferts ſont la Foire & l'Opéra-comique? Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ces ſingularités de l'eſprit humain: mais les religieux de la Trappe ſaiſis d'un ſaint reſpect pour l'Etre ſuprême, COMMINGE ſe pénétrant de l'image de la mort, formeroient ſelon moi un ſpectacle plus convenable à ces jours de recueillement, plus utile à l'a-

COMMINGE joué un jour ſur le Théâtre de la Nation.

Ce qui peut motiver cette eſpérance.

mélioration des mœurs, que les marionnettes & la farce des *Racoleurs*.

Pourquoi encore n'aurions-nous point un théâtre qu'on appelleroit le *Théâtre ſacré*, deſtiné uniquement à des repréſentations de cette ſorte? Je ſçais que je vais exciter le rire des *Plaiſants agréables*, qui me renverront aux pieuſes facéties de nos peres: mais la plaiſanterie ne m'empêchera jamais de propoſer ce que je croirai raiſonnable. Nos Comédiens françois joueroient pendant le Carême ſur ce théâtre; on n'y donneroit que des pièces ſaintes: ce ſeroit remonter à la véritable inſtitution de la Tragédie; on ſçait que chez les Grecs le théâtre ſervit d'abord à conſacrer l'appareil de la religion, & la pompe de ſes myſteres. Un homme de génie ne ſeroit pas embarraſſé d'annoblir ce que nos ayeux ignorants étoient parvenus à force de mauvais goût, à rendre abſurde & ridicule. Milton dans les plates bouffonneries de la Comédie du *Péché Originel*, entrevit tout le ſublime de ſon Poëme, la majeſté d'un Dieu vengeur, la fierté indomptable de l'Ange rébelle terraſſé, & ſe relevant ſans ceſſe des gouffres infernaux, les graces chaſtes & ſéduiſantes d'Eve, la faibleſſe intéreſſante d'Adam, l'impoſante perſpective de tous

les malheurs qui devoient accabler ſa poſtérité.

La Paſſion, un des plus beaux ſujets Dramatiques

Croiroit-on, par exemple, que la *Paſſion*, traitée par un talent ſupérieur, ne ſeroit pas une de nos tragédies les plus pathétiques? Quel plus grand intérêt que celui qui réſulteroit du ſpectacle d'un Dieu aſſez grand pour ſe ſoumettre aux ignominies & aux ſouffrances

---

Que la Paſſion. Caſtelvetro, Maffei nous apprennent que la *Paſſion* a été jouée de tous les tems en Italie. Au reſte ce que je propoſe n'eſt point de mon invention: je ne parle que d'après un de nos maîtres. „ Les Confreres de la Paſſion „ en France, dit M. de Voltaire, firent paraître vers le ſei„ zieme ſiécle Jeſus-Chriſt ſur la ſcène. Si la langue françaiſe „ avoit été alors auſſi majeſtueuſe qu'elle étoit naïve & groſſie„ re, ſi parmi tant d'hommes ignorants & lourds il s'étoit trou„ vé un homme de génie, il eſt à croire que la mort d'un Juſte „ perſécuté par des Prêtres Juifs, & condamné par un Préteur „ Romain, eût pu fournir un ouvrage ſublime: mais il eut fal„ lu un tems éclairé, &c. Et que d'autres ſujets encore à trai„ ter dans le genre ſacré! Abraham prêt d'immoler ſon fils unique aux volontés de Dieu, étouffant l'amour paternel pour ſe remplir de l'obéiſſance due à l'Etre ſuprême; Nathan annonçant à David avec autant de ménagement que de dignité, la punition qui doit ſuivre ſon crime; l'ombre de Samuel évoquée par Saul, & lui montrant dans toute ſon horreur le ſort qui l'attend; le Prophête Daniel accablant Balthaſar des vengeances de Dieu: ne voilà-t-il pas des drames qui pourroient produire les plus grands effets, &c?

de la nature humaine, aſſez bon pour pardonner à ſes bourreaux, & pour prier en leur faveur? Qu'on ajoute à ce vaſte & magnifique tableau, ceux d'une mère en proie à toutes les douleurs; d'un diſciple chéri & fidele, qui pleure en accompagnant ſon maître au ſupplice; d'un autre diſciple qui frappé d'un profond repentir, déteſte ouvertement ſa faute; que ces ſituations enfin ſoient rendues avec tout l'éclat, toute la dignité du ſujet, & en vers ſublimes tels que ceux d'Athalie, & je doute qu'il y ait un ſeul ſpectateur dont l'ame ne ſoit déchirée par tous les traits réunis de la *terreur* & de la *compaſſion*.

Après m'avoir fait des objections ſur le genre de mon drame, on m'a encore reproché de ne lui avoir donné que l'étendue de trois Actes. Je haſarderai à ce ſujet quelques idées que, ſuivant ma convention avec mes lecteurs éclairés, je ſoumets à leur jugement. Sur les Actes.

La diſtribution d'une piéce en Actes eſt une invention des modernes, c'eſt-à-dire des Romains, que nous avons adoptée. On a cru par ces nouvelles difficultés de l'art appuyer d'avantage la vraiſemblance de l'intrigue, & augmenter l'intérêt: on n'a fait que l'affaiblir. Nos écrivains dramatiques reſſemblent en

cela à nos orateurs qui partagent leurs diſcours en pluſieurs points : arrangement que l'on peut regarder comme un jeu puérile du mauvais goût. Que diroit-on d'un bâtiment où l'on laiſſeroit ſubſiſter les échaffauts qui ont ſervi à la conſtruction ? Ces diviſions dans les drames étoient abſolument ignorées des Grecs ; leurs intermedes remplis par les chœurs, développoient l'eſprit des ſcènes. L'Abbé d'Aubignac qui a écrit ſans nulle philoſophie, ſans aucune vue qui lui appartint, a prétendu que cette diviſion étoit *fondée ſur l'expérience*, & que toute tragédie devoit avoir une *certaine longueur :* on pourroit demander à d'Aubignac ce qu'il entend par ces expreſſions vagues d'une *certaine longueur ;* on pourroit encore ajouter que cette diviſion, *fondée ſur l'expérience*, eſt peut-être oppoſée à la nature, qui cependant eſt la ſource & le modele des arts d'imitation. Qu'eſt-ce qu'un drame ? N'eſt-ce pas la repréſentation d'une action quelconque ? N'y a-t-il point des actions de plus ou de moins de durée ? Qui doit en fixer l'étendue ? La vivacité de l'intérêt. Au moment que l'intérêt languit, il faut que l'action ceſſe, ou plutôt qu'elle ſoit complete. Je dirai plus : eſt-il vraiſemblable que l'on puiſſe ſup-

porter avec des interruptions les grands mouvements de l'amour, de la vengeance, de la fureur ? Or un assemblage de scènes où l'intérêt croîtroit à chaque instant, où l'ame seroit emportée d'agitations en agitations, comme un navire poussé de flots en flots, où la tempête des passions seroit d'autant plus violente, qu'elle approcheroit de sa fin, un tel ouvrage ne seroit-il pas assuré de réussir ? On se garderoit bien de borner les scènes, ce seroit la chaleur même de l'action qui en détermineroit la longueur & le nombre. Je suppose qu'un drame pareil composât un seul Acte de mille à douze cens vers,

---

Un seul Acte. De telles tragédies en un acte pourroient être jouées à la suite d'une autre tragédie. L'usage de donner après un drame touchant une petite piéce comique, & souvent une farce, se ressent encore de notre ancienne *barbarie.* Rien de plus opposé au sens commun ! On nous dit qu'il est *bon de rire après avoir pleuré :* la joie assurément est une sensation nécessaire à notre nature ; mais le but du Théâtre est que chaque mouvement de l'ame produise son effet, & par ce passage subit des larmes aux ris, on détruit les impressions nobles & profondes qu'a excitées la Tragédie ; on s'oppose totalement à son objet qui est de conduire par la mélancolie & par l'attendrissement, au développement de la sensibilité, la source des vertus & des bonnes actions. Ce n'est pas que je prétende bannir de notre

ne ſeroit-ce pas un effort du talent, que d'avoir intéreſſé le ſpectateur, & de l'avoir conduit juſqu'à la fin, ſans ces entre-actes qui amenent toujours avec eux des défauts d'invraiſemblance, & le réfroidiſſement, le premier des torts ſans contredit pour tout écrivain.

Je conviendrai cependant que peu de ſujets pourroient être traités de cette manière : mais du moins ſi l'on veut s'aſſujettir à cette diviſion d'Actes, que la ſévérité pédanteſque de la règle n'aille pas juſqu'à nous faire une loi abſolue du nombre de cinq Actes ; celui de trois me paraît plus naturel, plus conforme à ce qu'exige la vérité & la matière de la plûpart

---

ſcène la Comédie : je la regarde comme une école de mœurs qui combat le ridicule : le grand objet de l'art théâtral : mais la Tragédie attaque l'*inhumanité* même, ce principe de tous les crimes ; elle exerce les ames à la pitié, y réveille le ſentiment qui nous porte à plaindre dans autrui des malheurs que nous pouvons éprouver. Si ces deux ſortes de Drames ſont également utiles à notre inſtruction & à notre amélioration, n'y auroit-il pas moyen de les concilier ? Qu'on diviſe donc leur domaine : qu'un jour ſoit conſacré à la repréſentation de la Comédie, & un autre à celle de la Tragédie ; à la faveur de ce partage, les deux ſpectacles ne ſe nuiront point, & l'on emportera chez ſoi des ſentimens décidés qui contribueront plus fortement à nous toucher, & à nous corriger.

des actions dramatiques. Il eſt aiſé de juger par les meilleures piéces de nos maîtres, que la diſtribution en cinq Actes leur a été ſouvent peu avantageuſe. Combien de nos excellentes tragédies dont le premier Acte ſurtout eſt inutile, & ne ſert qu'à répandre de la langueur ſur l'économie de la pièce? Je ne ſerois point étonné qu'un poëte dont le génie juſtifieroit l'audace, composât des drames tragiques en deux, en trois, en quatre Actes, & même en ſix, ſept, huit, ſi la matière le comportoit; il eſt vrai que les actions ſuſceptibles de cette dernière étendue, ſont en très-petit nombre. En un mot qu'un ſujet théâtral ſoit ſoutenu & animé juſqu'au bout par la chaleur, par l'intérêt, & on ne s'appercevra point de ſa longueur. Qu'on entre dans la célebre Egliſe de Saint Pierre de Rome, on ſera ſaiſi & enchanté du beau réſultat de tant de ſages proportions, & l'on ne cherchera point à les décompoſer. Ces Actes diviſés ſont le technique du Drame; le ſecret du talent conſiſte à cacher les procédés de l'art.

Que tous les *Manœuvres* de regles nous diſent encore qu'il eſt néceſſaire que ces Actes ayent une longueur reſpective: autre abus de l'eſprit d'ordre & Sur la longueur des Actes.

de goût qui doit être attaché au génie, comme un ami qui le conſeille & qui le guide, & non comme un tyran qui l'enchaîne. N'eſt-ce point à l'étendue de l'action à décider de celle des Actes, & n'eſt-il pas abſurde qu'un Acte n'ait que trois cent, trois cent quarante vers, parce que l'Acte précédent ou ſuivant n'en a point davantage? Voilà auſſi d'où naiſſent ces rempliſſages, ces déclamations, ces vuides affreux qui tuent la plûpart des drames, & qui font dire aux ignorans mêmes: » Cette piéce peut être belle; je ne » m'y connais pas: mais elle m'a ennuyé. « Le plus ſtupide des ſpectateurs, *ſans s'y connaître*, ſera affecté au Théâtre, quand on ira droit à ſon ame, & qu'on ne s'amuſera point à débiter des *tirades*, au lieu d'exciter l'intérêt par le mouvement & par l'action. » Un » des plus grands beſoins de l'homme eſt celui d'avoir l'eſprit occupé; « peu de gens ſçavent raiſonner: mais tous les cœurs ſont faits pour ſentir, & c'eſt toujours la faute de l'auteur quand il ne produit point de l'émotion.

Lorſque je parle de mouvement, je n'entends pas des coups de Théâtre entaſſés les uns ſur les autres, ſans liaiſon, ſans choix, un compoſé d'incidents, de ſurpriſes, qui reſſemble à un jeu d'échecs où la fineſſe

conduit chaque pion : j'entends un rôle animé par la paſſion. Nous en avons un exemple frapant : rien de ſi agiſſant, de ſi enflammé que le perſonnage de Phédre ; on obſervera en paſſant que l'on trouve dans Racine très-peu de ces incidents imprévus, que l'on appelle coups de théâtre, & qui ne peuvent cauſer que le froid plaiſir de la curioſité.

Quand à la place de ces *tours de paſſe paſſe tragiques*, aurons-nous des *tableaux* ſimples & ſublimes tels que les Grecs nous en préſentent ? Qu'on auroit aimé à voir ſur la ſcène ces vers en action : Des tableaux.

Le trouble ſemble croître en ſon ame incertaine
Quelquefois pour flatter ſes ſecrettes douleurs,
Elle prend ſes enfants, & les baigne de pleurs,
Et ſoudain renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repouſſe loin d'elle ;
Elle porte au hazard ſes pas irréſolus ;
Son œil tout égaré ne nous reconnait plus ;
Elle a trois fois écrit, & changeant de penſée,
Trois fois elle a rompu ſa lettre commencée.

Quels effets eut produit cette ſcène admirable ſous le pinceau de l'enchanteur Racine ! Et quel coup de théâtre approcheroit d'images auſſi touchantes, auſſi vraies ?

Lorſque je recommande les *tableaux* & la *pantomime*, je ſuis bien éloigné de pencher pour ce faſte La beauté de la verſification doit

être réunie à l'emploi de la pantomime.

théâtral qui ſurcharge ſouvent en pure perte pour l'eſprit, & ſans aucune néceſſité, quelques Opera Italiens: je ſuis très convaincu qu'un bon vers vaut mieux qu'une décoration. De jeunes gens croiront que pour rendre une piéce intéreſſante, pour compoſer dans le *genre ſombre*, il ſuffira de multiplier des autels, des tombeaux, de tendre un appartement de noir, d'évoquer des ſpectres. Si la repréſentation n'eſt amenée par des motifs bien appuyés, ſi elle n'eſt pas embellie par le charme continu des vers, ce ne ſera plus alors que la parade d'une grande action, & il n'y aura nul mérite à ourdir de ſemblables cannevas: mais qu'un poëte qui poſſéde ſon art, le fortifie des beautés émanées des *tableaux* & de la *pantomime*, il donnera une double vie à ſon drame; il aura compoſé pour les yeux & pour les oreilles, & l'on ne ſçauroit trop ſe concilier les ſens, pour s'emparer des facultés de l'ame. Encore une fois, il nous faut des ſignes: c'eſt la langue primitive, c'eſt celle de tous les hommes. Si les cinquiémes Actes d'Iphigenie & de Mérope ſe paſſoient en action ſur la ſcéne, que cette pantomime ajouteroit au mérite de ces deux excellentes pièces! Nous parlons trop, nous n'agiſſons point aſſez.

Qu'on n'imagine point cependant que je proſcrive ces ſcènes étendues que j'appelle des *ſcènes pleines*, & qui conſtituent la richeſſe du Drame. Aſſurément nous perdrions beaucoup, ſi la belle ſcène entre Mahomet & Zopire étoit moins longue, & ſi celle de Pauline & de Severe n'abondoit pas de cette plénitude de ſentiment qui aſſure toute la force des caractères; c'eſt dans ces morçeaux que le génie peut répandre ſes tréſors, & déployer ſa vigueur; ces ſortes de ſcènes ſont l'ame robuſte de l'action : mais elles doivent être placées, & il ne faut pas les confondre avec ces chapitres en vers qui ne ſont qu'un rempliſſage de froides maximes & de lieux communs, & qui ne ſervent préciſément qu'à former cette meſure toiſée d'Actes qu'il a plu au mauvais goût de mettre au nombre des règles théâtrales. Sur les ſcènes

Il me ſemble encore qu'on doit apporter autant de ſoin à la compoſition d'une ſcène, qu'à celle du Drame entier, & n'employer ſurtout le Monologue que lorſqu'il eſt l'effuſion même, le cri de la paſſion; eſt-il amené par la force du ſujet, il prête une nouvelle flamme à l'intérêt. Je ne ſçait comment la Motte a pu écrire : » Où trouveroit-on dans la nature des hommes » raiſonnables qui penſaſſent ainſi tout haut, qui pro- Sur le Monologue.

» nonçaſſent diſtinctement, & avec ordre tout ce qui » ſe paſſe dans leur cœur ? Si quelqu'un étoit ſurpris à » tenir tout ſeul des diſcours ſi paſſionnés & ſi con- » tinus, ne ſeroit-il pas légitimement ſuſpect de folie ? Il falloit que la Motte, pour parler ainſi, connût bien peu la nature. Et combien rencontre-ton de gens profondément affligés, qui exhalent leurs plaintes en marchant ! qu'il eſt naturel qu'une ame ſurchargée de douleurs ſe déborde d'elle-même, & qu'on ſe plaît à entendre Caton délibérer, s'il s'ôtera la vie ! Sans contredit un monologue, qui n'eſt pas l'eruption de l'ame, ſent le méchaniſme de l'art, & alors il eſt inſuportable; on doit le renvoyer avec ſes ridicules *à parte*, le comble de l'abſurdité théâtrale.

Le même eſprit de vérité, qui permet les Monologues, lorſqu'ils nous offrent le ravage des paſſions, le travail en quelque ſorte d'un cœur déchiré par de violents tranſports, rejette ſans complaiſance ces morceaux de détails que l'on a nommés des *tirades*, quoiqu'ils obtiennent preſque toujours des battemens de mains.

Sur les Tirades.

Morceaux de détails. „ Celui, dit un écrivain connu, qui „ prononcera d'un drame dont on citera beaucoup de penſees

mains. Un auteur dramatique jaloux de plaire à ce petit nombre de connaiſſeurs qui portent les écrits à la poſtérité, ſe gardera bien d'emprunter le faux éclat de ces ornements déplacés dont s'offenſe toujours le vrai goût. Un bel eſprit me reprochoit de n'avoir point inſéré dans COMMINGE de ces ſortes de morceaux, qui forment autant de *jolis cadres* à part, étrangers au total du tableau: je ne cacherai point que cette critique m'a plus flatté que bien des éloges; elle m'a prouvé que j'avois ſuivi la regle fondamentale, que je me ſuis impoſée, de ne jamais perdre la nature de vue, & de ne point rechercher les applaudiſſements, lorſqu'ils ſeront contraires à ce principe eſſentiel pour tout écrivain. Il faut avoir le courage d'aimer ſon art, indépendamment du ſuccès & de la réputation, comme on doit aimer la vertu pour elle-même. Si un poëte étoit pénétré de ſon ſujet, qu'il eût aſſez de talent pour s'oublier, pour ſe fondre dans ſes perſonnages, combien aurions-nous au théâtre de réuſſites moins éblouiſſantes, mais plus durables? Je ne vois point que les Grecs & Ra-

„ détachées que c'eſt un ouvrage médiocre ſe tromperа rare-
„ ment. Le poëme excellent eſt celui dont l'effet demeure
„ longtems en moi. „

cine parmi nous, ayent employé de ces beautés artificielles; tout chez eux ſe rapporte à l'enſemble; tout part des entrailles de l'action; qu'on me pardonne une comparaiſon triviale, mais fidèle: c'eſt une toile d'araignée dont tous les fils aboutiſſent au centre; par ce moyen caché, il n'eſt point de ſituation qui ne ſoient motivées, & qui ne produiſent de l'effet; Richardſon eſt un modèle en ce genre, que les auteurs qui ſe deſtinent à compoſer pour la ſcène, ne ſçauroient avoir trop entre les mains; Clariſſe eſt un corps bien organiſé où toutes les parties ſont relatives & forment un heureux réſultat, d'où ſort la perfection même. Pourquoi dans la plupart de nos drames ce peu de liaiſons? Pourquoi ne travaillons-nous pas de maſſe? Nous n'étudions point aſſez la nature; nous négligeons cet admirable précepte de Quintilien, *intueri naturam & ſequi*; nous compoſons les uns d'après les autres, comme ces peintres qui ſe forment ſur la maniere d'autres peintres, & qui n'ont point recours au modèle: ce qui nous éloigne toujours plus du vrai, & amenera inſenſiblement la décadence & la perte de l'art dramatique. Jeunes poëtes, reſſouvenez-vous que Moliere ne ſe contentoit pas de lire Plaute & Terence;

il ſuivoit partout la nature, & ne la quittoit point qu'il n'eût raſſemblé tous les traits dont il devoit former le perſonnage qu'il avoit à mettre ſur la ſcène. De-là cette vérité de caractère, un des principaux talents de ce grand homme; on voit qu'il s'étoit fait une étude ſérieuſe & réfléchie de l'eſprit humain, qu'il a pourſuivi, ſi l'on peut le dire, ce Protée, & qu'il l'a ſaiſi ſous toutes les métamorphoſes qu'il emprunte. Molière étoit peut-être encore plus grand philoſophe que grand poëte, & ſans cette première

---

Il ſuivoit par-tout la nature. Molière avoit trouvé ſous ſa main un de ces originaux dont les traits ſont marqués; il s'attacha à cet homme, ſe mit avec lui dans le coche, l'accompagna juſqu'à Lyon, & ne le quitta point qu'il ne l'eût étudié dans toutes les nuances de ridicule qui compoſoient ce perſonnage.

Plus grand philoſophe. Il y a des gens qui prétendent que la philoſophie eſt nuiſible à notre littérature; oui, la philoſophie d'apparat, qui ne ſçait point ſe plier à la chaleur, au charme du ſentiment & ſe fondre avec lui, qui loin de cacher ſes reſſorts & ſes forces, fait parade de ſon compas & de la morgue de ſa *doctrine*: mais la philoſophie, telle que Molière l'a employée, eſt ce feu ſecret & néceſſaire, qui anime tout: elle avoit donné à ce grand homme cette ſagacité, ce génie puiſſant qui l'ont fait entrer en maître dans le méchaniſme des paſſions humaines; il a dû à la philoſophie l'avantage d'avoir créé ce comique qui eſt beaucoup moins d'expreſſion que de ſituation, le vrai

qualité, il n'eût point acquis cette ſupériorité de génie qui lui aſſigne une place ſéparée par un intervalle immenſe de tous les autres écrivains dans ſon genre.

Je ne ceſſerai de me plaindre de ce que nous mettons tout notre eſprit à nous éloigner de la nature ; pour nous en rapprocher, il faut abſolument que nous revenions ſur nos pas, & que nous remontions au principe des arts d'imitation. Je conviendrai que c'eſt un travail pénible ; mais ſi l'on ne s'efforce point de découvrir le nud ſous le nombre des faux ornements qui le défigurent & l'écraſent, notre poëſie eſt anéantie.

Étudier la nature, le grand principe des arts d'imitation.

Les Allemands qui jouiſſent des plus beaux jours de leur littérature, prouvent par leurs ſuccès qu'ils ſont beaucoup moins que nous écartés des premières règles du théâtre. Le *bel eſprit* & la *ſociété* n'ont point encore alteré chez eux ce ſimple, ce beau naturel, la ſource des richeſſes dramatiques ; je ne citerai qu'un exemple tiré d'une tragédie où éclate ſurtout cette vérité de caractère ſans laquelle il ne

Les Allemands cités comme modeles pour le naturel & le vrai.

---

comique, & le ſeul qui mérite d'être appellé *vis comica* ; auſſi Molière juſqu'à préſent n'a-t'il pas eu deux rivaux, ni même d'imitateurs, &c.

peut exiſter d'intérêt. Adam a banni de ſa préſence Caïn ſouillé du meurtre de ſon frère. Ce malheureux père touche au moment de ſa fin, qui lui a été annoncée par l'Ange de la mort. La ſcène repréſente ſa foſſe, creuſée près de l'autel, qu'avoit élevé Abel, & qui eſt encore teint de ſon ſang. Adam répand ſes craintes, ſes larmes dans le ſein de Seth, un de ſes fils bien aimés. On vient lui dire qu'un homme dont l'air eſt menaçant & le regard terrible, s'eſt montré à la porte de ſa cabane : à ces traits effrayants, Adam n'a pas de peine à reconnaître Caïn ; il ordonne auſſitôt à Seth de preſſer ce fils criminel de fuïr ſa préſence ; il ajoute cependant qu'on le laiſſe entrer, ſi c'eſt Dieu qui l'envoye, & par une de ces nuances délicates & ſublimes qui n'ont appartenu juſqu'ici qu'au ſeul pinceau d'Homère, Adam recommande

---

Au ſeul pinceau d'Homère. On ne ſçauroit trop lire Homère pour avoir une idée de ces fineſſes de traits qui donnent aux images l'ame & la vie. Combien a-t'il de morceaux remplis de ces beautés qu'un goût délicat peut ſeul apprécier ! Ce peintre ſublime n'a pas dédaigné de placer dans un des coins du grand tableau de l'Odiſſée, un animal domeſtique vieilli dans les foyers du palais d'Uliſſe, & expoſé aux mauvais traitements des amants de Penelope ; Uliſſe, déguiſé ſous l'air & l'habillement

à Seth de couvrir l'autel, *afin que le ſang d'Abel ne bleſſe point les yeux de ſon meurtrier.* Caïn paraît amené par Seth ; il a les cheveux hériſſés, l'œil ſombre & foudroyant, il s'écre ;

Scène tirée des IV. V. & VI. ſcene du ſecond acte de la *Mort d'Adam*, tragédie de M. Klopſtock.

Eſt-ce Adam que je vois ?

ADAM, *d'un ton de ſurpriſe, mêlé de douleur.*

Caïn dans ce ſéjour !

A Seth.

Je le ſens trop, voilà mon dernier jour !

A Caïn.

Malheureux ! . fils rebelle aux ordres de ton père,
Tu me deſobéis ! . Tu parais en ces lieux !

CAIN, *d'un air farouche, & troublé.*

Adam . . quel eſt celui qui m'amene à tes yeux ?

---

d'un malheureux étranger, arrive chez ſon ſerviteur Eumée dont il eſt méconnu ; le chien plus éclairé par le ſentiment, reconnaît ſon maître, fait des efforts pour ſe relever, & va en ſe traînant lui lécher les pieds. Qui ſeroit aſſez inſenſible pour n'être pas remué juſqu'aux larmes par une peinture auſſi naïve & auſſi touchante ? &c.

Eſt-ce Adam que je vois ? J'ai pris la liberté de traduire à ma façon, c'eſt-à-dire autant que ma faibleſſe a pu me le permettre, ce morceau de la tragédie *de la mort d'Adam* de M. Klopſtock ; ce drame à pluſieurs endroits d'une vérité auſſi pathétique ; M. *Hubner* nous en a donné une traduction en proſe qui ſuffit pour faire goûter les beautés eſſentielles de l'original &c.

ADAM.

Seth ne t'eſt point connu! mon ſecond fils, ton frere!

CAIN.

Mon frere!. Que dis-tu?. Je n'ai point de parents;
Mes parents.. ſont l'enfer, les remords dévorants.

ADAM, *d'un ton attendri.*

Mon fils!

CAIN.

Ah! laiſſe-là ce nom que je déteſte;
Bannis toute pitié, n'en attends pas de moi.
Tu veux ſçavoir pourquoi la colere céleſte
A rappellé mes pas dans ce ſéjour funeſte?
Adam.. Adam,.. je viens... pour me venger de toi,
Pour te punir.

SETH *effrayé, faiſant quelques pas vers ſon frere.*

Son flanc.. ſous ta main ſanguinaire!.
Ciel!.

CAIN, *à Seth.*

Avant que tu fuſſes né,
Déjà j'étois infortuné!
Jeune homme, écoute-moi.. ſurtout.. ſonge à te taire.

ADAM.

Ta vengeance, grand Dieu, le pourſuit donc toujours!

CAIN, *à Adam.*

Adam.. ne crains point pour tes jours.

ADAM.

Et tu veux me punir?

CAIN *reprenant ſa fureur.*

De m'avoir donné l'être.

ADAM *avec tendreſſe.*

De t'avoir le premier compté parmi mes fils!

CAIN, *d'une fureur concentrée.*

Tu raſſemblas ſur moi des malheurs inouis,
Tous les tourments . . . tu m'as fait naître!
Oui, je veux me venger de la tèrre, des cieux,
De toi, dont j'ai reçu la fatale exiſtence,
Le préſent le plus odieux,
De toi, par qui je vis & je ſuis malheureux;
Oui, je veux attacher le trait de la vengeance
Sur moi . . ſur moi l'auteur d'un homicide affreux.
Je vois tomber Abel . . ſon ſang crie & s'élance.

A Adam.

De tes fils qui ſont nés . . qui naiſſent, ni naîtront,
Le plus infortuné comme le plus coupable,
Je cède, en blaſphémant, à ce Dieu qui m'accable,
L'arrêt de ſa juſtice eſt gravé ſur mon front;
Par-tout il me pourſuit, & par-tout je l'offenſe;
Pour augmenter encor l'horreur de ma ſouffrance,
Qu'il m'offre le paſſé, le préſent, l'avenir;
Que ſes foudres ſur moi viennent ſe réunir;
Tous deux enflammez-vous d'une haine immortelle;
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle:
Je vous jure à tous deux une guèrre éternelle;
Ce ſont-là tes forfaits . . & je veux t'en punir.

SETH, *allant à Caïn en pleurant.*

Ah! barbare, où t'emporte une fureur impie?
Conſidère ces traits ſi chers & ſi puiſſants,
Ces cheveux qu'ont blanchis les chagrins & le tems.

Songe . . ſonge, cruel, que tu lui dois la vie.

CAIN, *avec tranſport.*

C'eſt ce qui fait ſon crime, & ce qui fait mes maux,
Ma rage. .

ADAM, *d'un ton pénétré, à Seth*

C'eſt ſon juge & le mien qui l'envoie ! ,
Dieu, me réſervois-tu ces châtimens nouveaux ?
A Seth.
Laiſſe-le s'abrever des pleurs où je me noie.
A Caïn.
Que veux-tu ?

CAIN.

Te maudire.

ADAM, *d'un ton pénétré.*

Ah ! c'en eſt trop, mon fils:
Ne maudis point Adam . . mon fils ! . je t'en conjure
Par le ſaint nom de père, au nom de la nature,
Au nom même d'un Dieu . . qui peut te pardonner.

CAIN, *avec déſeſpoir*

Sur ma tête proſcrite il ne peut que tonner. .
Non . . rien n'empêchera Caïn de te maudire.

ADAM, *allant vers ſa foſſe.*

Avec chaleur.
Eh bien, ſuis les tranſports du Démon qui t'inſpire ;
Viens, fils dénaturé, fléau d'un Dieu vengeur,
Viens, que l'humanité, le ſang, rien ne t'arrête:
Viens, je vais te montrer la place où ta fureur,
Ta malédiction doit tomber ſur ma tête. . .
Vois-tu bien cette foſſe ouverte par mes mains ?

CAIN, *avec étonnement.*

Une foſſe!.

ADAM, *avec la même vivacité.*

Elle attend la cendre de ton père.
C'eſt-là que pour jamais le premier des humains
Dépoſera neuf cens ans de miſère;
C'eſt-là qu'enfin je trouve un terme à ta colère;
Là, tu dois me maudire.. aujourd'hui, malheureux,
De ſon dernier ſoleil Adam voit la lumière!
Une éternelle nuit s'étend ſur ma paupière!
Cette foſſe engloutit mes craintes & mes vœux!.

Caïn a les yeux attachés ſur cette foſſe.

Oui, mon arrêt, l'arrêt de la nature entière
Frappoit en ce moment ton père infortuné!
Frémis, le même ſort, Caïn, t'eſt deſtiné.
L'homme au travail, aux pleurs, à la mort condamné,
L'homme aujourd'hui rentre dans la pouſſière..
C'eſt peu pour tes regards de ces affreux objets,

Adam découvre l'Autel qu'il avoit fait voiler par Seth.

Repais ton cœur barbare, & vois tous tes forfaits.

CAIN, *épouvanté.*

Cet autel!.

SETH, *avec emportement à Caïn.*

Tremble encore effrayé de ton crime.
Tu vois l'autel d'Abel, l'autel où la victime

Neuf cens ans. Liſez la Geneſe: *Et factum eſt omne tempus quod vixit Adam, annorum nongenti, triginta & mortuus eſt &c.*

Fut ton malheureux frère aſſaſſiné par toi ;
Son ſang . . t'accuſe encore. .
Caïn recule d'effroi, & Adam eſt penché ſur l'autel, & pleure.
CAIN, *troublé.*
Il rejaillit ſur moi ! .
Abel des profondeurs du ténébreux abîme,
Monte . . s'éleve . . il touche à la voûte des cieux ! .
Le feu de la vengeance éclate dans ſes yeux !
Où me cacher ? . mon frère ! . ô mon frère ! il m'entraîne ! .
Contre moi . . contre moi tout l'enfer ſe déchaîne ! . .
Mon frère, vois mes pleurs . . mon frère, entend mes cris. .
Courons ! . *Il va vers l'autel.*
Dieu ! cet autel me repouſſe ! il s'agite. ,
Un rocher menaçant roule . . ſe précipite. ,
Et m'écraſe de ſes débris ! .
Après une longue pauſe.
Où ſuis-je ! . . (*A Adam.*) Auteur d'une affreuſe exiſtence,
Auteur de tous les coups qu'en ce jour je reçois,
Adam, prête l'oreille ; écoute ta ſentence ;
Je foule aux pieds la nature & ſes loix :
La malédiction t'accable par ma voix,
Et ton ſupplice enfin commence !
Avec fureur.
Raſſemble dans ta mort tous les traits aſſaſſins,
Qui doivent moiſſonner les malheureux humains !
Que de toutes les agonies
Les horreurs ſur Adam s'attachent réunies !
Que ſes yeux expirants, fixés ſur le tableau

Des malheurs dont ſes fils redoutent la menace,
Meſurent le vaſte tombeau.
Où doit courir en foule & s'engloutir ſa race!
Sens le friſſon mortel parvenir à ton cœur!.
Sens la deſtruction s'emparer de ton être!.
Avant que d'expirer, meurs cent fois de terreur!
Songe.. que tu vas ceſſer d'être.
Vois le fatal linceuil, au gré de mes ſouhaits,
Déja développé, t'enfermer pour jamais!.
Vois ton cercueil rouler dans la foſſe profonde..
Ta mémoire en horreur au monde,
Par le dernier de tes neveux
Ton nom maudit.. ton nom toujours plus odieux!.

ADAM, *accablé de douleur.*

Arrête, fils cruel.. tu fais mourir ton pere!

Adam tombe ſans connoiſſance au pied de l'autel ſur les bords de la foſſe: Seth accourt le ſoutenir dans ſes bras.

CAIN, *tout à coup troublé, & croyant avoir tué ſon pere.*

J'ai porté le trépas dans le ſein paternel!

Il court vers Adam, Seth le repouſſe.

Démons, à vos fureurs que reſte-t-il à faire?
Peut-on être plus criminel?
Cet attentat manquoit au meurtrier d'Abel!
Enfer, que j'embraſſe avec joie,
Enfer, où je voudrois être à jamais entré,
Peut-on de tes ſerpens être plus déchiré,
De tes flammes plus dévoré?
A ta rage je ſuis en proie!.

Je marche dans le ſang!. le ſang rougit mes mains!.

Avec un cri.

C'eſt le ſang de mon pere!.. acheve mes deſtins,
Dieu vengeur, qui me fais la guerre,
Frappe.. anéantis-moi ſous cent coups de tonnerre.

Il ſort égaré de terreur.

ADAM *toujours étendu ſur la terre aux pieds de l'Autel, & ſoutenu par Seth.*

A Seth.

Mon cœur plein de la mort s'eſt r'ouvert à ſes cris.

D'un ton attendri.

Seth.. ſuis ſes pas.. Il eſt auſſi mon fils!
Dans cet égarement du crime
Qui toujours pourſuivra le malheureux Caïn,
Il croit avoir, hélas! immolé ſa victime,
Il croit m'avoir percé le ſein!
Juſqu'à ce trouble affreux ſa raiſon l'abandonne!.
Non.. il n'eſt point mon aſſaſſin...
Dis-lui... qu'il eſt mon fils, dis.. que je lui pardonne.
Va, cours..

Seth fait quelques pas, Adam le rappelle.

Surtout, ne lui rappelle pas
Que ce jour.. eſt le jour marqué pour mon trépas..

Quel tableau! quel vigueur de coloris dans ce rôle de Caïn! Le poëte avoit à nous repréſenter le premier des ſçélérats: il nous le fait voir livré aux fureurs du crime, & déchiré par tous les remords qui le ſuivent. La bonté paternelle eſt déployée toute entiere dans le perſonnage d'Adam; ce qu'il dit à Seth

au ſujet de Caïn qu'il aime encore, tout coupable qu'il eſt, doit être mis au nombre de ces beautés de ſentiment qu'on ne trouve que chez les Grecs.

On a vu les effets du plus grand pathétique, la marche impétueuſe de la paſſion, tous les orages du cœur humain. Je vais eſſayer à préſent de donner une idée de cette ſimplicité attendriſſante qui excite ſans effort la pitié, qui fait goûter le plaiſir de laiſſer couler ces douces larmes, plus chères peut-être pour la ſenſibilité, que celles qu'arrachent la violence des tranſports, & la force des ſituations; j'emprunte encore cet exemple de la même ſource où je viens de puiſer. Adam eſt appuyé ſur l'autel d'Abel; à quelques pas eſt la foſſe que ce malheureux vieillard vient de creuſer; il eſt avec Seth, ſon fils bien-aimé.

ADAM, *appuyé ſur l'Autel, au devant de ſa foſſe.*

Imitation de la première ſcène du II acte de la même tragédie.

Qu'à mes triſtes regards cette tèrre eſt changée!
Dieu! quels objets pour mon ame affligée!
Ce ne ſont plus, mon fils, ces champs délicieux,
Azile du printems, berceau de la nature,

Azile du printems. On ne ſera point étonné de trouver dans ce morceau des images paſtorales; toute la nature étant en quelque ſorte dans ſa riche ſimplicité ſous les yeux d'Adam, il eſt aſſez dans la vraiſemblance qu'il empruntoit ſes expreſſions des objets champêtres qui l'entouroient &c.

Où des tapis de fleurs fourioient à mes yeux,
Où des fruits abondants prévenoient la culture :
C'eſt un ſéjour de mort, haï, proſcrit des cieux,
Et le lieu de ma ſépulture !

Il quitte l'Autel & marche avec effort.

O Seth, ici je dois dans la poudre rentrer !
Moi, l'ouvrage ſorti de la main éternelle,
Moi qui ne ſuis point né d'une femme mortelle,
Ici, tu me verras, ô mon fils, expirer !
Je le ſens trop ! Je touche à ce moment terrible
Qui rappelle à la tèrre un limon corruptible,
Et m'endors pour jamais dans la nuit des tombeaux..
Ah ! cache-moi tes pleurs : ils augmentent mes maux.

Tous ces vers ſont récités d'une voix tombante.

SETH, *baiſant la main de ſon père.*

Mon père !

ADAM.

Sur mes yeux des ombres s'épaiſſiſſent !
Mon bras s'appeſantit ! mes genoux s'affoibliſſent !
Soutiens-moi.. *Seth le ſoutient, il fait encore quelques pas.*
Je reſpire avec peine, mon fils !.
Frappés d'un froid ſubit, mes membres ſe roidiſſent !
Juſqu'en ſes plus profonds replis
Mon cœur eſt oppreſſé d'une ſombre triſteſſe !
En vain je la combats.. elle revient ſans ceſſe
M'accabler.. me plonger dans un ſommeil peſant,
Bien différent, hélas ! du ſommeil bienfaiſant,
Qui conſoloit ma vie, & réparoit mon être !.

N'en doutons point . . tout me le fait connaître !
C'eſt l'affreux ſommeil du néant !
Je ne puis plus marcher . . Seth . . aſſieds-moi . .
Son fils l'aſſied ſur un banc de gaſon.
Peut-être
N'eſt-ce pas ce moment . . ce moment que je crains ! .
L'eſpoir . . l'eſpoir dans mon cœur vient renaître . .
Ce Dieu, mon auteur & mon maître
Pourroit me rendre encore des jours purs & ſerains ! . .
Avec un long ſoupir.
Ah ! . le ſceau de la mort a marqué mes deſtins . . .
O mon fils . . mon cher fils . . dérobe-moi tes larmes,
Je te l'ai dit, tes pleurs irritent mes allarmes,
Et me portent de nouveaux coups !
SETH, *dans les bras de ſon père.*
Mon père . . Je ne puis mourir cent fois pour vous !
ADAM, *le tenant contre ſon ſein.*
De l'amour paternel je goûte encore les charmes ! .
En montrant ſa foſſe.
De cet affeux tableau je voudrois fuïr les traits !
Seth, avant que mes yeux ſe ferment pour jamais,
De mes derniers regards je veux jouir encore,
Les

L'eſpoir &c. On a tâché de rendre la nature dans toute ſa vérité. L'eſpoir eſt peut-être le ſeul conſolateur, le ſeul ſoutien de l'homme ; on peut dire qu'il s'attache à nous au premier moment que nous entrons dans la vie, & qu'il ne nous abandonne que lorſqu'on a jetté ſur nous le drap mortuaire.

Les tourner vers ces champs où le ciel fait éclore
La richeſſe de ſes bienfaits !
Que je puiſſe admirer ces ſuperbes forêts !
D'où j'ai vû tant de fois naître & monter l'aurore !
Mon fils, guide mes pas tremblants,
Vers ces objets ; pour mon cœur ſi touchants.
Seth conduit Adam, qui dit en marchant :
Que ma paupière appéſantie,
Par un ſuprême effort, ſe leve ſur ces lieux ;
Sur ces bords enchanteurs, le plaiſir de mes yeux !
Eden, Eden, ſéjour délicieux ;
Attache encore ma vue, & mon ame attendrie :
Qu'Adam contemple encor ces campagnes, ces bois ;
Ces vallons où s'étend la nature embellie !
Qu'il reſpire encore une fois
Le doux parfum des fleurs, & l'air pur de la vie !
Seth l'a aſſis ſur un autre banc de gaſon, qui eſt en face d'Eden.
Aide mes faibles yeux.

SETH.

Vous voyez ce jardin
Qui domine la plaine entière ;
Plus loin, les montagnes d'Eden
Vous préſentent leur cime altière.

ADAM.

Les montagnes d'Eden, dis-tu ! Ciel ! ma paupière.
En gémiſſant.
Seth . . . je ne les vois plus ! peut-être, en cet inſtant
Le ſoleil moins viſible eſt couvert de nuage ?

SETH.

Un nuage, il eſt vrai, précurſeur de l'orage,
Affaiblit la ſplendeur de cet aſtre brillant.

ADAM.

Eh ! quand il montreroit ſon front éblouiſſant,
Quand ſa lumière encor ſeroit plus éclatante.
C'en eſt fait ! idée accablante
Qui frappe mes ſens éperdus ! . .
Le malheureux Adam . . ne le reverra plus ! . .

Avec des larmes.

Il faut donc vous quitrer, campagnes fortunées.
De l'aimable verdure en tout tems couronnées,
Où j'ai vû mes enfants s'élever ſous mes yeux,
Accourir dans mes bras, m'amuſer par leurs jeux,
Où toute la nature, attentive à me plaire,
Sembloit après le ciel aimer en moi ſon père ! .
Il faut donc vous quitter ! . Eden, divin ſéjour,
De mes regards la volupté, l'amour ! .
Ah ! je ne puis, ſans répandre des larmes,
Me rappellet tes délices, tes charmes,
Ces prés, ces bois, ces ombrages ſi frais,
Ces cédres élevés, fiers enfants des forêts,

Un nuage, il eſt vrai. Je crois qu'on trouvera l'expreſſion de la nature dans ce ménagement de Seth pour la malheureuſe ſituation de ſon pere. Adam, qui aime à ſe flatter comme la plupart des mourants, croit qu'un nuage lui cache le ſoleil, & ſon fils par un ingénieux artifice qu'inſpire la délicateſſe du ſentiment, entretient ſon pere dans ſon erreur.

Ces fertiles côteaux, ces ondes jailliſſantes,
Qui toujours plus brillantes,
Retombent en ruiſſeaux, coulent parmi les fleurs. . .
C'eſt trop vous prophaner, lieux ſacrés, par mes pleurs !.
Dans ce jour . . de mes jours le terme déplorable,
O cher Eden . . reçois mon éternel adieu !
Hélas ! des vengeances d'un Dieu.
Tu porte à jamais l'empreinte ineffaçable !
Il a puni ſur toi l'homme faible & coupable ! . .
Il regarde encore quelque tems.
Seth, arrache-moi de ce lieu :
Remene-moi, mon fils . . vers mon dernier aſyle !
De cet unique objet mon cœur doit ſe remplir ;
Retournons vers ma foſſe ; elle attend mon argile,
Et . . ne ſongeons plus qu'à mourir !
Seth entraîne Adam vers ſa foſſe.

C'eſt bien à propos d'un tel morceau, qu'on peut s'écrier avec l'auteur de la nouvelle Héloïſe : » ô » ſentiment, ſentiment, douce vie de l'ame ! quel » eſt le cœur de fer que tu n'as jamais touché ? Quel » eſt l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de » larmes ? »

Je ne rapporte ces exemples empruntés de la littérature étrangère, que pour exciter nos écrivains dramatiques à étendre une carrière qui n'eſt déjà que trop limitée par notre goût minutieux & notre *Le but de l'Auteur d'étendre la carrière dramatique.*

eſprit, la mort du ſentiment & de la vérité. Quand gouterai-je le plaiſir d'aſſiſter à la repréſentation d'un Drame, qui dès les premiers actes, fera fondre en larmes, déchirera les cœurs, y portera le ravage des paſſions, arrachera à l'aſſemblée entiere le cri de la nature même? Quand verrai-je tous les ſpectateurs, emportés à la fois par le même mouvement, applaudir comme le peuple romain, lorſqu'il répeta avec enthouſiaſme ce vers de Térence:

Homo ſum, humani nihil à me alienum puto?

Moyens d'avoir un Drame qui mérite un ſuccès décidé.

Que le génie ſe dégage des entraves de l'imitation; qu'il ſe pénetre de ſon ſujet; qu'il aſſocie la pantomime & la décoration au diſcours; qu'il rejette les *paſtiches*,

---

Ce vers de Terence &c. Tout le peuple romain ſe leva à la fois, & répeta ce vers. On ſe rappellera que les théâtres anciens contenoient environ quatre-vingt mille hommes aſſis. Qu'il eſt beau, qu'il eſt glorieux de s'emparer en quelque ſorte de l'ame d'une nation entiere! Et que de tels ſuccès ſont au-deſſus du faible avantage d'amuſer l'oiſiveté de deux ou trois mille Sybarites qui ne ſont amenés au ſpectacle que par le ſeul beſoin de varier leur ennui, & pour qui des vers ne ſont que du bruit, & le ſentiment qu'un faſte d'expreſſions théâtrales! &c.

La pantomime &c. On ne ſçauroit trop le redire: la pantomime eſt l'ame du diſcours. Que de ſcènes nous paraîtroient moins longues, moins froides, ſi le récit étoit ſoutenu par la

& qu'il étudie l'art théâtral d'après l'expérience de la connaiſſance de l'humanité ; qu'il ne ſe montre jamais & s'identifie avec le perſonnage qu'il nous repréſente ; qu'en un mot le grand poëte ne ſoit

---

pantomime ! Philoctete, Hercule mourant, Hecube ſont des modèles en ce genre que nous ne ſçaurions avoir trop ſous les yeux ; un ſeul geſte quelquefois eſt plus éloquent qu'une vingtaine de vers, quelques beaux qu'ils puiſſent être. Il eſt vrai que les Grecs & les Romains avoient les organes plus flexibles que les nôtres, que leurs ſenſations étoient plus marquées, leurs fibres plus délicates ; *Et documenta damus quâ ſimus origine nati ;* nous ſortons des glaces du nord : nos membres roides & ſans ſoupleſſe, ont de la peine à ſe plier à l'expreſſion du ſentiment. A l'égard de la décoration, ne perdons jamais de vue que le théâtre doit être une repréſentation ſucceſſive de tableaux, & qu'un ſeul tableau eſt préférable à une multitude d'incidens qui ne ſont preſque jamais que des jeux puérils de l'art. Jeunes poëtes, lorſque vous compoſez des drames, rempliſſez-vous bien de ce principe d'Horace :

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit ſpectator, &c.

C'eſt au goût à déterminer les ſituations qu'il faut expoſer ſur la ſcène, & celles qu'on en doit tenir éloignées, parce qu'en effet il y a des actions qui acquièrent plus d'intérêt par le récit, que ſi elles étoient préſentées à nos regards, &c.

que le plus ſenſible des hommes ; & alors la nation verra paraître ce chef-d'œuvre qui manque abſolument à notre théâtre. Qu'on ne vienne point me dire que les arts d'imitation ſont arrivés au degré de ſupériorité où ils pouvoient atteindre : on n'a peut-être fait que les premiers pas dans ce champ immenſe. Il n'y a que l'ignorance ou l'imbecilité d'un amour propre groſſier, qui prétendent que ces arts ſont dans l'état de perfection. J'ai le courage de publier hautement ce que bien des gens penſent tout bas, & ce qu'ils ont la faibleſſe de ne point écrire : le théâtre français eſt ſuſceptible de changement & d'amélioration. Qu'on ne m'oppoſe pas que les ſituations & les caractères ſont épuiſés ; la nature eſt une mine qui ſe reproduit ſans ceſſe ;

Le Théâtre Français ſuſceptible de correction.

Que le plus ſenſible des hommes. On pourroit, dans la culture des arts d'imitation, calculer les dégrés de génie par le plus ou le moins de ſenſibilité ; ce qui a mis une diſtance ſi prodigieuſe entre Racine & Pradon, n'eſt autre choſe que le plus ou moins de chaleur d'ame. Les poëtes les plus ſenſibles ſeront toujours ceux qui réuſſiront davantage. Quel eſt ce charme indéfiniſſable qui nous ramene ſans ceſſe à la Fontaine, ſi ce n'eſt cette magie de ſentiment, le premier des talents que poſſedoit cet homme unique dans ſon genre ? &c.

ſes modifications varient à l'infini ; elles ſont différentes à Pekin, & à Paris, & ce ſont ces différences dont nous devons enrichir notre ſcène. Tching-ing dans l'*Orphelin de la Maiſon de Tchao*, tragédie chinoiſe, veut ſauver cet enfant précieux à la nation, & le garantir des fureurs de ſon ennemi : il vient confier ſon ſecret à Kong-ſune, vieux miniſtre d'état, retiré, attaché à la maiſon de Tchao, & l'engager à cacher l'Orphelin dans ſa ſolitude.

Fragments d'une Tragédie Chinoiſe.

Je ſuis dans ma quarante-cinquième année (lui dit Tching-ing), j'ai un fils de l'âge de notre cher Orphelin ; je le ferai paſſer pour le petit Tchao ; vous irez en donner avis à Tou-ngan-cou (l'aſſaſſin de cette famille de Tchao) & vous m'accuſerez d'avoir chez-moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parents. Que dites vous de ce deſſein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

KONG-SUNE.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING-ING.

Quarante-cinq ans.

KONG-SUNE.

Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphelin puiſſe venger ſa famille ; vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix : comment à cet âge là pourrois-je l'aider ? O Tching-ing, puiſque vous voulez bien ſacrifier votre enfant, apportez-le moi ici, & allez dire à Tou-ngan-cou que

je cache chez-moi l'Orphelin, qu'il veut avoir. Tou ngan-cou viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils, & vous élevrez l'Orphelin de Tchao, juſqu'à ce qu'il puiſſe venger toute ſa maiſon. Ce deſſein eſt encore plus ſûr que le vôtre ; qu'en dites-vous ?

Ce ſang froid de Kong-ſune, caractere inconnu à nos climats, ce calcul réfléchi de vengeance, cette eſpece en un mot de nouvelle nature ne charmeroient-ils point nos ſpectateurs ? Tching-ing a ſauvé enfin l'Orphelin qui eſt parvenu à l'âge où il peut ſe venger ; & il veut éprouver le courage du jeune homme ; il laiſſe comme par oubli dans ſon appartement un rouleau où ſont repréſentés tous les malheurs de la maiſon de Tchao. L'Orphelin ſeul, jette les yeux ſur ce rouleau, eſt frappé de ce qu'il voit ; il ignore cependant ce que ſignifient ces peintures, il tombe dans la rêverie : c'eſt dans ce moment que Tching-ing revient ; il examine d'un œil obſervateur les impreſſions diverſes qu'a excitées ce tableau dans l'ame de l'Orphelin ; il prend la peine de lui en expliquer le ſujet ; enfin, quand il a bien approfondi les ſenſations de ſon pupile, & qu'il s'eſt aſſuré de ſon caractere, il s'écrie :

Puiſque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clair. Le cruel habillé de rouge, c'eſt Tou-ngan-cou. Tchao-tune,

c'eſt votre grand-père. Tchao-ſo c'eſt votre père. La Princeſſe c'eſt votre mère. Je ſuis le vieux Médecin Tching-ing, & vous êtes l'Orphelin de Tchao.

L'ORPHELIN.

Quoi ? Je ſuis l'Orphelin de la maiſon de Tchao ! Ah ! vous me faites mourir de douleur & de colère, &c.

Cette ſcène n'eſt-elle pas comparable pour le ſublime & la ſituation à celle d'Oreſte & de Palamede dans l'Electre de Crébillon ? Ce tableau produit un effet ſingulier & rapide, bien au-deſſus des froideurs du ſimple récit. Voilà les beautés mâles & énergiques que le goût français devroit s'approprier ; ce ſont là les richeſſes dont nous pourrions groſſir nos tréſors, au lieu de recourir à cet eſprit ſervile d'imitation & de plagiat, qui ne ſert qu'à déceler la faibleſſe de nos reſſources & notre malheureuſe indigence.

On ne manquera point de m'oppoſer nos maîtres : qui les admire plus que moi ? Mais je demande qui les a créés ? On ſera forcé de me répondre ; la nature. C'eſt donc à la ſource où ils ont puiſé, que je propoſe de remonter ; c'eſt par l'étude de cette nature, le principe de tous les arts, que nos prédéceſſeurs ont mérité de nous ſervir de modèles.

éforçons-nous de l'être à notre tour. » Ce qui nous » ſert maintenant d'exemple, dit Tacite, a été autre- » fois ſans exemple, & ce que nous faiſons ſans exem- » ple, en pourra ſervir un jour. « Le grand Corneille, aſſurément je ne puis citer un nom plus impoſant, penſoit qu'il devoit le mauvais ſuccès de Pertharite à l'emploi de l'amour conjugal; bien des gens de mérite l'avoient cru ſur ſa parole, & n'auroient pas imaginé d'appeller de cette déciſion. Au bout d'une cinquantaine d'années, Inès paraît, & l'on eſt tout étonné d'être convaincu que le grand Corneille s'étoit trompé, & qu'il falloit attribuer la chûte de Pertharite non à l'amour conjugal, mais à la façon dont l'auteur l'avoit traité. On a fait des brochures, des volumes pour décider ſi l'on pouvoit donner le nom de comédie aux piéces de la Chauſſée: on de-

Le grand Corneille a pu ſe tromper

La Chauſſée, &c. Il eſt étonnant que l'auteur de Mélanide n'ait pas ſenti combien le pathétique étoit au-deſſus de ce comique déplacé dont il a défiguré la plûpart de ſes autres dra- mes; il eſt encore plus étonnant que le public ne lui ait fait la guèrre que ſur le nom de comédie que portoient ſes piéces de théâtre. Comment n'avoit-on point été révolté de cet aſ- ſemblage biſarre de l'attendriſſant & du plaiſant? D'ailleurs la Chauſſée entendoit la ſcène; peut-être doit-il être à la tête de la ſeconde claſſe de nos auteurs dramatiques, &c.

voit bien plutôt examiner s'il avoit ſçu tirer tout l'avantage d'un genre entrevu par Térence, & ſans perdre le tems à diſputer ſur des mots, ſe plaindre de ce que le poëte français n'avoit pas tout le génie néceſſaire pour mettre en œuvre ce genre ſi intéreſſant. On devoit ajouter que le pathétique de l'Enfant prodigue, c'eſt-à-dire, les ſcènes d'Euphémont fils, avec ſon valet, ſa maîtreſſe & ſon père étoient au-deſſus de la ſenſibilité monotone de la Chauſſée, qui d'ailleurs mérite des éloges à bien des égards. On a cru encore pendant plus d'un ſiècle que notre ſcène ne pouvoit ſubſiſter ſans amour : Mérope nous a prouvé que la tendreſſe maternelle étoit ſupérieure à celle d'un amant ou d'une amante. M. de Voltaire riſque une Ombre dans Eryphile, une de ſes premières tragédies ; cette hardieſſe ne réuſſit point ; trente ans après il fait la même tentative dans Sémiramis, & il eſt applaudi. Cependant l'Ombre d'Amphiaraüs produiſoit un effet encore plus frappant que celle de Ninus. Amphiaraüs s'élevoit du tombeau en criant à Alcméon, » *Venge moi. De qui ?* lui demandoit Alcméon. *De ta* » *mère*, répondoit l'Ombre, & en même tems elle remettoit une épée entre les mains du jeune homme. Quelques connaiſſeurs dont je tiens cette anec-

Le pathétique de l'Enfant prodigue au-deſſus de tout ce qu'a fait la Chauſſée en ce genre.

dote, m'ont rapporté que la ſituation préſentoit un grand tableau : mais il falloit des yeux *déſaccoutumés* de la petiteſſe des objets admis ſur notre ſcène, pour ſoutenir toute la majeſté de ce ſpectacle digne du cothurne grec, & ce n'eſt que peu à peu & après bien des efforts ſouvent infructueux, qu'on parvient à aggrandir la ſphère étroite des idées & des plaiſirs. On a beaucoup de peine à faire quitter aux hommes le joug de l'habitude ; ils ne demandent pas mieux que de s'y ſoumettre. Le premier des deſpotes, qu'on appelle *coutume*, eſt peut-être le plus cruel ennemi de la nature, & nous avons preſque toujours la maladreſſe de les confondre & de leur prêter le même pouvoir.

L'objet de ces Remarques.

Le but de ces remarques, que n'a point dictées la prétention, eſt de reculer les bornes de l'art dramatique, trop reſſerrées peut-être par nos prédéceſſeurs. Ce n'eſt pas que je me déclare contre l'autorité des règles : j'en reconnais la néceſſité & l'heureux emploi ; leur obſervation conſtitue plus ou moins le mérite d'un ouvrage : je voudrois ſeulement qu'on ne s'aſſujettît qu'à celles qu'on peut regarder comme les *règles primitives*, & qui nous ſont preſcrites par la nature ; elles ont formé les Homère, les Sophocle, les Euripide ; loin de

nuire à l'effort du génie, elles l'affermiſſent & l'élevent. Quand je me permets quelques réflexions critiques ſur notre théâtre, je ne prétends point blamer le corps de l'édifice, je ne m'arrête qu'à quelques défauts de la conſtruction. Je demande enfin aux poëtes comme aux peintres qu'ils ne ſe contentent point d'avoir les yeux fixés ſur les tableaux de nos grands maîtres, & qu'ils conſultent davantage le modèle.

Il eſt aiſé de juger de mon déſintéreſſement dans un art que je cultive depuis la plus tendre enfance, & que j'aime avec fureur. Je n'ignore point que les ſuccès du théâtre ſont les ſeuls qui en impoſent, & qui aſſurent, pour parler poëtiquement, la palme brillante de la réputation, & je me borne à briguer les honneurs moins faſtueux de la lecture; c'eſt me montrer avec tous mes déſavantages. Que diroit-on d'un homme faible & nud, qui ſe meſureroit avec un géant armé de pied en cap? Voilà à peu près ma

---

Depuis la plus tendre enfance. L'auteur, avant l'âge de quinze ans, avoit déja compoſé pluſieurs pièces de théâtre dont il n'a conſervé que COLIGNI & le MAUVAIS RICHE. La première reparaitra avec des correction qui la rendront plus digne encore de l'indulgence que le public ſemble lui avoir accordée, & l'autre ne tardera pas à être imprimée, &c.

ſolitude; on ne ſçauroit guères exprimer la triſteſſe morne, l'eſpèce de tèrreur dont l'ame ſe ſent pénétrée à ſon approche; c'eſt la frayeur religieuſe que Lucain nous montre répandue ſur la forêt de Marſeille. En effet quels riches tableaux pour l'imagination mélancolique d'un peintre ou d'un poëte ? De vieux arbres qui ont tout le funère des ciprès, leur feuillage agité par les vents, auxquels la prévention prête un bruit ſiniſtre, le long murmure de quelques eaux qui s'écoulent à travers des cailloux : voilà ce qui annonce l'Abbaye de la Trappe; il eſt difficile de s'y rendre ſans le ſecours d'un guide. Enfin après avoir deſcendu une montagne, traverſé des bruyères, & marché quelque tems entre des hayes, & par des chemins tor eux & p. ofonds, on croit découvrir tout-à-coup un pays inconnu, une nouvelle nature; ce ſéjour ſe montre dans toute ſa majeſtueuſe auſtérité. On arrive à la première cour, ſéparée de celle des Religieux. Au-deſſus de la porte eſt la ſtatuë de S. Bernard,

Un pays inconnu. Il y a près de cette abbaye des villages où ces Solitaires ſont ſi peu connus, qu'un homme de qualité ayant fait un voyage de cinq cens lieues pour voir la Trappe, eut beaucoup de peine à ſçavoir dans les environs où elle étoit ſituée.

Bernard, qui tient une bêche de la main droite; ſur la gauche il porte une égliſe, eſpèce d'hiérogliphe aſſez ingénieux, qui ſemble faire entendre que, dans tout établiſſement émané d'une ſage légiſlation, on doit aſſocier le travail à la piété. La ſeconde cour eſt plantée d'arbres fruitiers; à côté eſt une baſſe-cour où ſont les greniers, les celliers, les écuries, une braſſerie, une boulangerie & autres bâtimens néceſſaires pour la commodité d'un couvent. A quelques pas ſe voit un moulin; l'eau qui le fait tourner prend ſa ſource dans les étangs.

L'Abbaye de la Maiſon-Dieu Notre-Dame de la Trappe, c'eſt ſon premier nom, fut fondée par Rotrou II, Comte du Perche, l'an 1140. du vivant de S. Bernard, ſous le pontificat d'Innocent II, & ſous le regne de Louis VII Roi de France, quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux, & vingt-cinq après celle de Clairvaux; elle eſt l'accompliſſement d'un vœu qu'avoit fait ce Comte de Rotrou, qui dans le péril d'un naufrage, & plein de l'eſprit de ſon ſiécle, avoit promis de bâtir un monaſtere; de retour dans ſa patrie, il s'étoit hâté d'acquitter ſa promeſſe. Pour laiſſer à la poſtérité un monument mémorable du ſujet de cette fondation, il voulut que la

charpente & le toît de l'égliſe repréſentaſſent au dehors la forme d'une quille de vaiſſeau renverſé, conſtruction que cet édifice a conſervée juſqu'à préſent; il fut conſacré ſous le nom de la Vierge en 1214, par Robert Archevêque de Rouen, Raoul Evêque d'Evreux, & Sylveſtre Evêque de Séez. Erbert étoit ſon quatrieme Abbé régulier. Le nom de Notre-Dame de la Trappe répond à celui de Notre-Dame des Degrés; pour y entrer, il falloit deſcendre dix ou douze marches; *Trappe* en langage du pays ſignifie *degré.*

Cette Abbaye fut durant pluſieurs ſiécles renommée par la vie auſtere & irréprochable de ſes abbés & de ſes religieux. Les fureurs des guerres civiles, les irruptions des Anglais, le tems enfin qui détruit tout, juſqu'à la vertu la plus affermie, amenerent à leur ſuite dans les corps eccléſiaſtiques mêmes, le relâchement & bientôt le déréglement; le déſordre s'empara de ce monaſtere, au point qu'il devint pour le

---

Le relâchement. L'eſprit de relâchement eſt ſans doute un des vices attachés à la nature humaine. Comment la conſtitution d'un établiſſement religieux ne s'altéreroit-elle pas, quand les Grecs, les Romains, les plus ſages Républiques ont eſſuyé une pareille révolution?

pays un monument de mauvaiſes mœurs & de ſcandale. La ruine du ſpirituel avoit entraîné celle du temporel ; les religieux n'en avoient plus que le nom ; la chaſſe & des amuſements plus profanes encore étoient leur ſeule occupation : c'étoit le tableau de la vie la plus licentieuſe ; elle étoit portée à l'excès dans cette Abbaye, lorſque le célébre Rancé vint s'y retirer.

Dom Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier, Réformateur de la Maiſon Dieu Notre-Dame de la Trappe, de l'étroite Obſervance de Cîteaux, naquit à Paris le 9 janvier 1626. Il ſortoit d'une ancienne maiſon originaire de Bretagne ; ſes ancêtres y avoient exercé la charge d'Echanſon auprès des Ducs de cette province, d'où leur eſt venu le nom de Bouthillier. Il eut pour parrein le Cardinal de Richelieu ; ſon berceau fut entourré des preſtiges de la fortune & de la grandeur ; Marie de Médicis l'honora d'une protection particuliere. Chevalier de Malthe dans ſon enfance, il étoit deſtiné à la profeſſion des armes ; devenu dès l'âge de dix ans l'aîné de ſa famille par la mort de ſon frere, il fut engagé dans l'état eccléſiaſtique, & réunit ſur ſa tête tous les bénéfices que ce frere poſſédoit. Ses premieres

années annoncerent un mérite ſupérieur. Il fit ſa licence avec diſtinction, prit le bonnet de Docteur le 10 février 1654, fut Aumônier du Duc d'Orléans, & parut avec éclat dans l'aſſemblée du Clergé de 1655, en qualité de Député du ſecond Ordre. Il paſſa quelques mois au ſéminaire de S. Lazare ſous la conduite de Vincent de Paul qui jetta dans cette ame naiſſante des ſemences de vertu, développées depuis par l'Evêque d'Aleth. Il refuſa la Coadjutorerie de l'Archevêché de Tours, & ce qui eſt encore au-deſſus de l'indifférence pour les honneurs, il ne craignit point de ſe brouiller avec le Cardinal Mazarin, pour demeurer attaché au Cardinal de Retz dans ces temps d'épreuve auxquels ne réſiſtent gueres les amitiés du monde. L'Abbé de Rancé étoit né avec cette éloquence, ce pathétique, le caractere des ames ſenſibles; il ſçavoit ſurtout exhorter les mourants, & ce n'eſt pas le talent le moins digne d'éloges que celui de conſoler les hommes ſur le bord de la tombe, & de les aider à quitter le ſonge de la vie: il en eſt ſi peu qui ſçachent mourir! L'Abbé de Rancé après la mort de ſon pere, & à l'âge de vingt-ſix ans, ſe trouvoit maître de trente ou quarante mille livres de rente, revenu conſidérable pour ce tems. Jeune, riche, il

réuniſſoit au charme de l'extérieur & à la naiſſance, de l'eſprit, des grâces, le ton de la cour, cet agrément que l'on peut appeller la fleur de la ſociété, cette fineſſe de raillerie que poſſéderent ſi bien les Grammont, les Saint Evremont; il eſt difficile qu'avec de tels avantages, on conſerve cette intégrité de mœurs, qui ſemble être le fruit du malheur & de l'obſcurité. L'Abbé de Rancé ſe livra donc à tous les menſonges flatteurs qui l'environnoient; l'eſprit de ſon état l'animoit peu: il aimoit le jeu, la chaſſe, la diſſipation, le luxe. Quelques mémoires du tems veulent que ſon intimité avec une Dame du premier rang, liaiſon que l'on nous a peinte ſous les couleurs d'une amitié pure, fût établie ſur des ſentiments plus vifs & moins déſintéreſſés. Ce que l'on peut aſſurer, c'eſt qu'après la mort de cette femme célébre par ſa beauté & par la réunion de tous les talents de plaire, l'Abbé de Rancé fit éclater une douleur dont il y a peu d'exemples: il alloit s'enfoncer dans les bois les plus ſolitaires, y verſoit des torrens de larmes, nommoit cette Dame à haute voix, lui adreſſoit ſes regrets, ſes pleurs, comme ſi elle eût pu l'entendre; ſon déſeſpoir le conduiſit à la faibleſſe d'imaginer qu'il exiſtoit des moyens d'é-

voquer les morts : il eſſaya ces prétendus ſecrets dont il reconnut bientôt la chimére. Cette ſituation ne tarda pas à le plonger dans une maladie qui le réduiſit à toute extrémité. Revenu à la vie, ſon chagrin reprit de nouvelles forces ; le tems, qui preſque toujours apporte la conſolation, ne fit qu'approfondir ſon affreuſe mélancolie. Les malheurs du Cardinal de Retz, jouet des caprices de la fortune, Gaſton frappé d'une mort imprévue dans le ſein des grandeurs, toutes ces images l'avoient préparé à ſe convaincre de la frivolité des illuſions humaines ; déſabuſé de même ſur une paſſion qui a peut-être le plus d'empire, il eut le courage de ne point céder aux ſéductions de quelques femmes aimables, qui vouloient le ramener au plaiſir ; enfin l'Abbé de Rancé dégoûté du monde, ne vit plus autour de lui qu'un vaſte tombeau ; il ſentit cette vérité importante, qu'il n'y a point d'autre objet d'attachement, d'autre ami, d'autre conſolateur que Dieu ; ſon ame s'abîma toute entiere dans cette grande idée. Dès ce moment, il ſe dépouilla de tous ſes biens, dont il fit préſent à l'Hôtel-Dieu & à l'Hôpital, & il réſigna trois Abbayes & deux Prieurés qu'il poſſédoit en *commande* ; en renonçant à ſes bénéfices, il s'é-

toit réſervé l'Abbaye de la Trappe, mais avec le deſſein de la poſſéder en *régle*. Il ſe retira à Perſeigne où il prit l'habit monaſtique pour lequel il avoit eu juſqu'alors une répugnance inſurmontable ; il fit profeſſion le 6 juin 1664. De Perſeigne, il courut s'enſevelir tout vivant dans la ſolitude de la Trappe, ou ſemblent en quelque ſorte s'être éterniſés ſa ſombre douleur & ſon déſeſpoir religieux; il y établit la réforme qu'il projettoit, c'eſt-à dire, l'obſervance de la régle de S. Benoît dans ſa pureté primitive. Parmi toutes les réformes de Cîteaux, il n'y en a point de plus auſtère que celle de la Trappe. On ne s'arrêtera point ſur le détail des ſoins & des peines que coûta cette inſtitution à l'Abbé de Rancé, ſur la foule d'ennemis qu'il eut à combattre. Cet illuſtre ſolitaire finit avec le ſiécle: il mourut le 20 octobre 1700: il avoit ſoixante-quatorze ans neuf mois & dix-ſept jours, trente-ſix ans & quatre mois de profeſſion. Nous avons de lui quelques ouvrages

---

Quelques ouvrages. Voici les principaux. *La Sainteté des devoirs monaſtiques. Les Eclairciſſemens. Explication ſur la Régle de S. Benoît. Traité abregé des obligations des Chrétiens, Réflexions Morales ſur les quatre Evangiles. Les Inſtructions & les Maximes, &c.*

dont la plûpart ont pour objet les devoirs de la vie monaſtique ; ſes lectures de prédilection étoient l'Imitation, l'Art de bien mourir du Cardinal Bellarmin, & les Vies des Pères des Déſerts : ce dernier livre n'avoit pas ſans doute peu contribué à enflammer la ſombre imagination de ce rigoureux réformateur. On s'eſt reſſouvenu que, dans ſon enfance, il parloit avec tranſport de la Thébaïde & de ſes Solitaires, qui ſembloient fouler le monde à leurs pieds ; on s'eſt encore rappellé que, dans les voyages qu'il avoit faits à Rome pour la réforme de Cîteaux, il avoit pris plaiſir à s'enfoncer dans l'obſcurité des Catacombes, & à y nourrir cette mélancolie profonde, où ſe forment en ſilence & d'où s'échappent les grandes penſées & les grandes actions. Il jouit de ſon vivant de tous les reſpects que l'admiration humaine eſt forcée de rendre à la vertu, ſurtout lorſqu'elle prend les traits de la ſingularité & de l'extraordinaire. En effet, l'état qu'avoit embraſſé l'Abbé de Rancé tient du ſurnaturel. Jacques II, Roi d'Angleterre, la Reine ſon épouſe, Monſieur, frère du Roi, Mademoiſelle de Guiſe &c. pénétrés pour lui de la plus haute vénération, alloient ſouvent le viſiter & l'admirer dans ſa retraite,

& ils en revenoient éclairés par ſes conſeils, & fortifiés par ſes conſolations. Ménage diſoit de lui: *Æſurire docet & diſcipulos invenit.*

Le nombre des religieux de la Trappe eſt conſidérable: on comptoit, en 1765, ſoixante-neuf religieux de chœur, cinquante-ſix frères convers & neuf frères donnés. Un ſilence éternel eſt le premier des réglements de cette maiſon; il eſt l'eſprit des ſtatuts, & plus obſervé encore durant la nuit: il étoit ſi important aux yeux du Fondateur, qu'il diſoit à ces pieux ſolitaires, que rompre le ſilence & proférer des blaſphêmes, étoit pour eux le même crime; il s'appuyoit de ces paroles de l'Eccléſiaſtique: *ſedebit ſolitarius & tacebit.* Le langage de la Trappe conſiſte donc moins en des paroles qu'en des ſignes; c'eſt là qu'on peut dire que l'on parle aux yeux bien plus qu'aux oreilles. Si quelque religieux eſt forcé de violer cette loi rigide, il ne s'exprime que d'une voix baſſe, & ne dit abſolument que ce qui eſt néceſſaire: on en a vu à l'agonie porter l'obſervation de la règle au point d'expirer, plutôt que de parler, pour demander des ſecours qui auroient pu les rendre à la vie. Ils n'ont entr'eux aucune communication ni de bouche ni par écrit. Pour

éviter même toute occaſion de s'entretenir, jamais deux religieux ne ſe trouvent ſeuls, l'un près de l'autre, quelquefois ils vont tenir la conférence dans les bois; ils ſortent du chapitre au ſon de la cloche, un livre à la main, tous accablés de ce ſilence terrible, & ayant leur ſupérieur à la tête; ils emploient une heure & demie, que dure cette promenade, à méditer ſur les ſujets les plus ſublimes de la religion, & s'en retournent dans le même ordre au monaſtère. En quelque lieu qu'ils ſe rencontrent, ils ſe ſaluent en s'inclinant, & ne ſe proſternent que devant le P. Abbé & les étrangers; ils vivent dans une mortification générale des ſens. Leurs mets ſont apprêtés au ſel & à l'eau: ce ſont des légumes, des racines, du laitage; ils n'ont à leur repas pour toute boiſſon que du cidre ou de la biere très-médiocres; on ne leur

---

Jamais deux Religieux ne ſe trouvent ſeuls. On lit l'anecdote ſuivante dans le Curé de Nonancourt, premier auteur d'une Vie de l'Abbé de Rancé. „ Deux frères avoient vêcu dix à douze ans à la Trappe ſans ſe connaître; le plus âgé étant à l'article de la mort, témoigna au P. Abbé, qu'il n'avoit en expirant qu'un regret, c'étoit d'avoir laiſſé dans le monde un frère qui couroit des riſques pour ſon ſalut. L'Abbé, touché de ſon inquiétude, fit venir ce frère devant lui, & lui permit de l'embraſſer. „

donne jamais de vin au réfectoire, & très-rarement à l'infirmerie; leur pain approche du pain bis. Ils ſe couchent en été à huit heures, & en hyver à ſept. Ils ſe levent la nuit à deux heures pour aller à matines, qui finiſſent ordinairement à quatre heures & un quart. C'eſt un ſpectacle bien impoſant que celui de cinquante ou ſoixante religieux raſſemblés dans les ténébres, au milieu d'une égliſe éclairée d'une lampe lugubre, tantôt proſternés contre terre, tantôt debout, ſans être appuyés, dans un profond recueillement & ne formant qu'une ſeule voix, pour publier les louanges de l'Etre Suprême! Leur chant eſt le chant grégorien. Ils travaillent tous les jours l'eſpace de trois heures, une heure & demie le matin, & autant l'après-dînée; ces travaux ſont le labourage, les leſſives, le ſoin des écuries, le balayement des cloîtres; ils s'occupent auſſi à écrire des

---

C'eſt un ſpectacle bien impoſant. Qu'on ſe tranſporte dans l'horreur des ténébres, combattue par une lueur ſombre, & qu'on s'imagine entendre tous ces religieux à la fois, accablés de la frayeur des jugemens éternels, proférer, dans le cri de leur cœur, ce verſet terrible: *exterminabitur de populo anima ejus qui non fecit Deo ſacrificium in tempore ſuo.*

livres d'égliſes, à en relier, à des ouvrages de menuiſerie, à tourner; ils font des cuillers de buis, des corbeilles & des paniers d'oſier. A ſept heures, on ſonne la retraite ; chacun va ſe mettre au lit, c'eſt-à-dire, ſe coucher tout vêtu, ſur des ais couverts d'une paillaſſe piquée, d'un oreiller rempli de paille, & d'une couverture ſans draps, car jamais ils ne ſe deshabillent. L'ameublement des cellules conſiſte en une petite table, une chaiſe de paille, un petit coffre de bois ſans ſerrure, & deux treteaux qui ſoutiennent l'eſpece de lit dont nous venons de parler.

Les médecins ſont pour toujours bannis de la Trappe. Les malades, qui ne ſont jamais alités, ſe levent tous les jours à trois heures & demie, & ſe couchent à la même heure que la communauté; ils aſſiſtent à tous les offices dans le chœur de l'infirmerie. Le reſte de la journée eſt employé à lire, à prier, & à des travaux proportionnés à leurs forces; il ne leur eſt pas même permis de s'appuyer ſur leur chaiſe. Toujours ſoumis à ce ſilence rigoureux, plus effrayant encore la nuit, ils ne ſe parlent jamais, & portent la réſerve juſqu'à ne

pas jetter les yeux ſur ce qui ſe paſſe dans l'infirmerie. L'uſage des bouillons à la viande ne s'accorde qu'après quatre ou cinq accès de fiévre, ou plutôt lorſqu'ils ſont prêts d'expirer : encore la plûpart regardent-ils comme une faibleſſe & comme une lâcheté d'accepter ce ſoulagement. Ils gardent juſqu'au dernier ſoupir le jeûne & l'abſtinence, vont à l'égliſe, appuyés ſur les bras de l'infirmier, recevoir les derniers Sacremens, & en reviennent dans la même ſituation, pour être étendus ſur la cendre & la paille, où ils attendent la mort, entourrés de la communauté. C'eſt dans ces moments que l'on a vu des prodiges d'héroïſme ; ce ſont les mourants qui font des exhortations, au lieu d'en recevoir : il faut avouer qu'on ne meurt pas ainſi dans le monde. On appelle parmi eux ſe proclamer, ou dire ſes coulpes, une accuſation volontaire & à haute voix qu'ils font de leurs fautes. Ils ſe proclament auſſi les uns les autres réciproquement ; on ne doit point s'excuſer, quand même on ſeroit innocent. Le but de cet acte de ſévérité, où le premier coup d'œil n'appercevra qu'une ſingularité révoltante, eſt d'entretenir la profonde humilité qui eſt en quelque ſorte l'ame de ces religieux. Ils ſaiſiſſent toutes les

occaſions de pratiquer cette vertu; morts à leur propre volonté, ils obéiſſent non-ſeulement aux ſupérieurs, mais au dernier même de la communauté, dès qu'il fait quelque ſigne; ils ſont ſi avides de ſouffrances, qu'ils ajoutent encore des mortifications volontaires à celles de la régle, &, ce qui paraîtra plus étonnant, une douce ſérénité, le plaiſir de l'ame, reſpirent ſur leurs viſages: on diroit que leur joie croît en proportion de leurs auſtérités. Lorſqu'un religieux eſt ſur le point de faire profeſſion, il écrit à ſa famille pour renoncer à tous ſes biens; ſa profeſſion faite, il rompt commerce avec ſes amis & même avec ſes proches, & il perd entiérement le ſouvenir du monde. On ne reçoit rien dans ce mo-

---

Rompre commerce avec ſes amis & même avec ſes proches. Le Comte de Roſenberg refuſa de voir ſa mère. Le Chevalier d'Albergotti eut une pareille infléxibilité à l'égard d'un de ſes amis. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que cet ami ne pouvant parvenir à jouir de la préſence du Chevalier, prit le parti d'augmenter le nombre des ſolitaires de la Trappe. Malgré ce prodige d'amitié, il n'eut pas le ſuccès dont il s'étoit flatté: d'Albergotti s'obſtina toujours à ne point le voir, & même ne leva jamais les yeux ſur lui. Voilà bien le comble du parfait détachement de ſoi-même! Eſt-il décidé que la religion ordonne ces ſacrifices de la nature & du ſentiment?

naſtère, qui, ſans être riche, trouve encore par une eſpèce de récompenſe attachée à la vertu, le moyen de faire des aumônes immenſes : il vient quelquefois aux portes du couvent juſqu'à quinze cents pauvres, à qui l'on diſtribue des portions, du pain & même de l'argent. Quand l'abbé apprend la mort d'un parent de quelque religieux, il le recommande aux prières de la communauté, mais ſans le déſigner, & en diſant en général, que le père, la mère, &c. d'un des frères eſt mort.

A l'égard des hôtes, voici à peu près de quelle façon ils ſont reçus : le portier qui eſt un des religieux, ouvre la porte, après avoir dit, *Deo gratias*, ſe met à genoux, en s'inclinant profondément, comme nous l'avons déja obſervé, fait enſuite entrer dans une ſalle, & va avertir le P. Abbé; celui-ci donne ordre au religieux chargé de la réception des hôtes, d'aller au-devant d'eux ; il arrive, ſe proſterne, les conduit à l'égliſe, où il leur préſente de l'eau-bénite, les mene à l'appartement qui leur eſt deſtiné, & leur fait quelque lecture de piété, après avoir dit *benedicite*, par forme de ſalutation. La table des hôtes eſt ſervie de même que celle des Solitaires : la ſeule portion extraordinaire eſt un plat d'œufs ; ou

ne leur fait jamais manger de poiſſon ; quoique les étangs en ſoient remplis ; quelquefois on donne du vin aux perſonnes incommodées ; on lit pendant le repas l'Imitation, ou quelqu'autre livre de ce genre. Rarement les hôtes ſont-ils admis au réfectoire : on craindroit qu'ils ne cauſaſſent des diſtractions aux religieux, & qu'ils ne vinſſent ſouffler l'eſprit mondain, ſi oppoſé à celui qui anime cette aſſemblée de philoſophes chrétiens. J'oubliois de dire qu'en divers endroits du cloître ſont placées des ſentences en vers. On ſeroit tenté de croire que ces bons religieux ont pouſſé la modeſtie & le mépris des arts d'agrément, juſqu'à choiſir les plus mauvais vers pour ces inſcriptions. On en jugera par celle-ci qui eſt ſur la porte du réfectoire :

Quelqu'herbe cuite au ſel avec un peu de pain
Eſt le ſeul mets qu'on ſert, en tout tems ſur la table ;
C'eſt bien peu : mais le corps ne ſent pas qu'il a faim,
Quand le cœur vit & ſe ſent plein
De l'amour d'un objet infiniment aimable.

La Réforme de Sept-Fons, à deux lieues de Bourbon-Lanci, eſt, à peu de choſe près, la même que celle de la Trappe ; elle fut établie, dans le dernier ſiècle, par Euſtache de Beaufort, &c.

Quelques

Quelques perſonnes, qui n'approfondiſſent point leurs jugements, s'éleveront avec chaleur contre une inſtitution, où la nature humaine paraît toujours en guèrre avec elle-même, où elle eſt étouffée & anéantie ſous les rigueurs exceſſives d'une mortification inouie : je prendrai la liberté d'examiner ces plaintes. Sans contredit, la Trappe ſeroit trop auſtère, ſi l'on n'y admettoit, comme dans les autres Ordres religieux, que des jeunes gens, qui, par goût ou par oiſiveté, embraſſent la vie monaſtique : mais c'eſt ici en quelque ſorte un lieu de repos ouvert à des hommes, qui ſouvent ont vêcu dans le déſordre & que pourſuit leur conſcience effrayée. Enviſagée ſous ce point de vue, cette fondation ſera donc regardée comme une des plus ſages & des plus utiles qu'ait créées l'eſprit de légiſlation. Ecartons

---

Quelques perſonnes. L'Abbé de Rancé eut en effet beaucoup de cenſeurs à combattre ; les murmures augmentèrent en 1664. L'Abbé fit raſſembler ſes religieux, & leur ordonna de parler avec franchiſe ſur cette réforme. Ils s'écrièrent tous d'une voix unanime, qu'ils chériſſoient leur état, & qu'ils étoient dans la diſpoſition de s'aſſujettir à de nouvelles auſtérités.

Ouvert à des hommes. Liſez les vies de D. Muce, D. Moyſe &c. dans les Mémoires de quelques religieux de la Trappe, en cinq volumes.

même la piété, & ne nous arrêtons qu'aux lumières naturelles; il y a eu, de tout tems, chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains, chez tous les peuples & dans toutes les religions des asyles expiatoires. Un établissement, où le crime agité de remords, peut se jetter dans le sein d'un Dieu consolateur, où l'excès de la pénitence s'efforce d'effacer l'énormité de la faute, où, en un mot, il reste encore au repentir l'espoir de partager, un jour, la récompense de la vertu, un tel établissement doit attirer la considération & les respects de l'humanité. Il va m'échapper une vérité affreuse. Quel homme sur la tèrre auroit le front d'assurer qu'il pourra ne point devenir coupable, & n'avoir pas besoin de recourir à ce séjour d'expiation?

Chez les Egyptiens. Les Initiés parmi les Egyptiens, les Grecs, &c. Les poëtes de ces derniers ont consacré les expiations : voyez la piéce intitulée les *Euménides d'Eschile*; on connait aussi *la Fête des Expiations* chez les Juifs, &c.

L E S

AMANS MALHEUREUX,

O U

LE COMTE DE COMMINGE.

D R A M E.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMMINGE, *Religieux de la Trappe, ſous le nom du* FRÈRE ARSÉNE.

LE FRÈRE EUTHIME.

LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

LE P. ABBÉ DE LA TRAPPE.

RELIGIEUX.

La Scène eſt dans l'Abbaye de la Trappe.

LES AMANS MALHEUREUX, OU LE COMTE DE COMMINGE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

La toile ſe leve, & laiſſe voir un ſouterrain vaſte & profond, conſacré aux ſépultures des religieux de la Trappe ; deux ailes du cloître, fort longues & à perte de vue, y viennent aboutir ; on y deſcend par deux eſcaliers de pièrres groſſièrement taillée & d'une vingtaine de dégrés. Il n'eſt éclairé que d'une lampe. Au fond s'éléve une grande croix, telle qu'on en voit dans nos cimetières, au bas de laquelle eſt adoſſé un ſépulchre peu élevé, & formé de pièrres brutes ; pluſieurs têtes de morts amoncelées lient ce monument avec la croix ; c'eſt le tombeau du célèbre Abbé de Rancé, fondateur de la Trappe. Plus avant, du côté gauche, eſt une foſſe qui paraît nouvellement creuſée, ſur les bords de laquelle ſont une pioche, une pelle, &c Audevant de la ſcène, dans un des côtés à main droite eſt une autre foſſe. Sur les deux ailes de ce ſouterrain ſe diſtinguent de diſtance en diſtance, & à peu de hauteur de tèrre, une infinité de petites

croix, qui désignent les sépultures des religieux. On apperçoit au haut d'un des escaliers, du côté droit, les cordes d'une cloche. Au bas de la grande croix, sur les têtes de morts, se lit cette inscription latine : Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. *Au-dessus de la même croix est cette autre inscription :*

C'est ici que la Mort & que la Vérité
Elevent leur flambeau terrible:
C'est de cette Demeure, au Monde inaccessible,
Que l'on passe à l'Eternité.

⁂

On peut lire encore, des deux côtés du souterrain, ces quatre nouvelles inscriptions :

Mortel, entends cette voix qui te crie:
DANS L'EXISTENCE ENVAIN TON ORGUEIL SE CONFIE;
PEUT-ETRE, FREMIS DE TON SORT,
LA MOITIÉ DE CE JOUR NE SERA PAS REMPLIE,
QUE TA CENDRE INSENSIBLE, A CES CENDRES UNIE,
DORMIRA POUR JAMAIS DU SOMMEIL DE LA MORT.

⁂

Qu'après de vaines connaissances
Les Esclaves du Siécle empressés de courir,
Se livrent aux erreurs des Arts & des Sciences:
Ici l'on apprend à mourir.

⁂

Homme aveugle, dont l'ame, au mensonge asservie,
Des souvenirs du Monde est encor poursuivie;
Que l'aspect de ces Lieux dissipe ton sommeil;
C'est où finit le songe de la Vie,
Où de la Mort commence le Réveil.

⁂

Homme, qui crains de te connaître,
Qui repousses de toi les horreurs du Tombeau,
A la lueur de ce pâle flambeau,
Lis ton arrêt: MOURIR POUR NE JAMAIS RENAÎTRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE COMMINGE, *ſeul, ſous le nom du* FRÈRE ARSÈNE, *nom qu'il garde pendant toute la pièce, eſt proſterné aux pieds de la croix, & penché ſur le tombeau de Rancé. Il ſe releve, tourne ſes regards vers le ciel, & après les avoir jettés de côté & d'autre, il dit :*

DANS cet aſyle ſombre, à la mort conſacré,
Toujours plus criminel, toujours plus déchiré,
Juſqu'à tes pieds, grand Dieu, je traînerai ma chaîne!
Comminge exiſte encore, & brûle au cœur d'Arſène!
Rebelle ſous la haire, indocile apoſtat,
L'homme plus que jamais s'élève & me combat!
Maître des paſſions, toi, qui formas mon ame,
Ne peux-tu dans mon ſein étouffer cette flamme,
Me vaincre, anéantir ces traits perſécuteurs,
Qui, chaque jour, hélas! plus chers, plus enchanteurs
Reviennent de mes ſens égarer la faibleſſe?
De cercueils entouré, je parle de tendreſſe!
D'une ſainte frayeur mon ſang n'eſt point glacé,
A l'aſpect de la tombe où repoſe Rancé!
Rancé.. qui comme moi.. Que dis-tu téméraire?
Termine comme lui ta vie & ta miſère.

Laiſſe-là ſes erreurs ; oſe avoir ſa vertu ;
Oſe imiter Rancé, mais quand il a vaincu...
L'imiter... eh ! le puis-je ! un auſtère cilice,
Les larmes, la prière, un éternel ſupplice,
Rien ne ſçauroit détruire un ſouvenir vainqueur :
A Dieu même il diſpute, il enlève mon cœur..
Au milieu de ces morts, ſur ces monceaux de cendre,
Le dirai-je, ô mon Dieu ! pourras-tu bien m'entendre ?
Quel nom va prononcer une mourante voix ?
Adélaïde ſeule.. eſt tout ce que je vois !
Ah ! j'offenſe encor plus ta Majeſté ſuprême,
Dieu vengeur, tonne, frappe, elle eſt tout ce que j'aime,
Et je puis avouer mon infidélité,
Sans que le repentir briſe un cœur révolté !
Je révele à ces murs une ardeur ſi funeſte,
Sans exhaler ici le ſoûpir qui me reſte !
Ih ! comment le remord ſuivroit-il cet aveu ?
J'entretiens ma bleſſure, & je nourris mon feu.
Il vit de mes ſoûpirs, il brûle de mes larmes..
D'Adélaïde enfin j'idolâtre les charmes..
Et j'ai cauſé ſes maux ! J'ai fait couler ſes pleurs !
J'ai d'un époux contr'elle excité les fureurs !
Et je dois.. l'oublier ! repouſſer ſon image !
Je l'ai promis à Dieu, que mon parjure outrage ;

Et cet amour.. m'enflamme encor plus que jamais.
Ah ! malheureux Comminge ! après tant de forfaits,
Tu n'as plus., qu'à mourir. De tes pleurs arrosée,
Ouverte sous tes pas, & par tes mains creusée,
Ta fosse.. te demande.. Accoutume tes yeux,
Accoutume ton ame à ce spectacle affreux,
La voilà.. qui t'attend : hâte-toi d'y descendre,
Cours y cacher un cœur trop sensible.. trop tendre!
Tous les morts, rassemblés dans ces funèbres lieux,
Se lévent de la tèrre, & m'appellent près d'eux !
Je vous suis.. je l'éprouve ! un Dieu juste se venge:
J'ai mérité ses coups.

Il se jette aux pieds de la croix, & retombe dans l'accablement.

Par tes mains creusée. Rancé lui-même avoit creusé sa fosse.

SCÈNE II.

LE P. ABBÉ, COMMINGE.

LE P. ABBÉ *descendant avec un grand recueillement, les bras croisés sur la poitrine, & allant à Comminge toujours aux pieds de la croix, & dans la même situation.*

FRÈRE Arsène?

COMMINGE, *se relevant.*

Qu'entends-je?

Il apperçoit l'Abbé & va, selon la coutume, se prosterner avec précipitation devant lui.

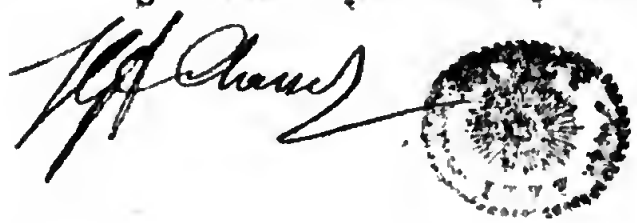
Mon père.

LE P. ABBÉ.

Levez-vous.

Il l'amène au devant du théâtre.

Je viens ouvrir mon cœur
A ces larmes qu'envain cache votre douleur.
De ces sombres ennuis qu'irrite le silence,
Peut-être avec raison notre règle s'offense;
Je pourrois réclamer vos devoirs & mes droits,
De mon autorité faire entendre la voix:
Mais je hais l'appareil d'une vertu sévère:
N'envisagez en moi que l'ami, que le père,



Que l'homme.. qui ſçaura ſur vos maux s'attendrir,
Et ſenſible avec vous pleurer, & vous ſervir.
Dieu moins compatiſſant ſeroit moins adorable.

Il fait encore quelques pas.

Non, la religion n'eſt point impitoyable;
Toujours l'oreille ouverte aux cris du malheureux,
Elle eſt prête à verſer ſes ſecours généreux;
Appui de tout mortel que l'infortune opprime,
Dans ce monde, ſéjour d'injuſtice & de crime,
Où ſans ceſſe combat un Génie inhumain,
C'eſt la religion, qui nous prête ſa main
Pour ſoutenir nos pas, pour eſſuyer nos larmes.
O mon fils! dans mon ſein dépoſez vos allarmes.
Cinq ans ſont écoulés, depuis que vos deſtins..
Ou plutôt Dieu lui-même.. (il traçoit les chemins),
Vous offrit comme un port cette enceinte ſacrée
Que du monde le ciel ſemble avoir ſéparée,
Où ſe trouvent ces biens, à la tèrre inconnus,
L'innocence de l'ame, & la paix des vèrtus;
Vous n'en jouiſſez point! vos chagrins vous trahiſſent;

Séparée. La ſituation ſeule de l'abbaye de la Trappe ſuffit pour inſpirer l'amour de la ſolitude, les bois, les étangs, les collines, dont elle eſt environnée, ſemblent la dérober au reſte du monde, &c.

Vous ſoûpirez ! vos yeux de larmes ſe rempliſſent !
Laiſſez-les s'épancher dans un cœur paternel ;
Ce fardeau partagé deviendra moins cruel.
Adouciſſant pour vous des réglements auſtères,
Mon choix vous a reçu parmi nos ſolitaires,
Lorſqu'à peine je ſçai votre rang, votre nom.
Eſt-il quelques ſecrets pour la religion ?
Je vous l'ai déjà dit : la piété ſincère
A tous les malheureux ouvre le ſanctuaire ;
L'humanité s'aſſied aux marches de l'autel.

COMMINGE.

Ah ! mon père.. j'y traîne un ſupplice éternel !

LE P. ABBÉ.

Quelque crime éclatant ſouilleroit votre vie ?
Aux yeux d'un Dieu ſauveur votre remord l'expie ;
Pour éteindre ſa foudre une larme ſuffit.
S'il eſt des attentats que la tèrre punit,
Et qu'au glaive des loix ſa juſtice abandonne :
Mon frère, il n'en eſt point que le Ciel ne pardonne.

COMMINGE.

Je n'ai point à rougir de ces forfaits honteux
Qui portent la baſſeſſe, ou l'horreur avec eux ;
De ſemblables excès mon ame eſt incapable ;
Je n'ai fait qu'une faute.. elle eſt irréparable.

A de chères erreurs je me ſuis trop livré ;
D'un perfide poiſon je me ſuis enyvré ;
Enfin, quel mot m'échappe? . & que vais-je vous dire?
Dans quel lieu? . De l'amour j'ai ſenti tout l'empire,
Et je le ſens encore.. il me brûle.. à l'inſtant
Où je veux l'étouffer dans ce cœur gémiſſant..
Oui, j'implore à genoux vos bontés paternelles ;
Oui, je vais vous montrer mes bleſſures cruelles ;
Vous lirez dans ce cœur.. puiſſiez-vous le guérir,
Ou du moins le calmer.. & m'aider à mourir!

LE P. ABBÉ, *l'embraſſant.*

Parlez, ô mon cher fils, votre ami vous embraſſe :
Attendez tout de lui, du pouvoir de la grace ;
Dieu ne laiſſera point ſon ouvrage imparfait :
Sa main de votre cœur arrachera ce trait ;
Vos larmes éteindront cette funeſte flâme.

COMMINGE, *avec attendriſſement.*

C'eſt donc à l'amitié que va s'ouvrir mon ame!
Dans ces murs où ſe plaît la ſimple vérité,
S'il eſt encor permis à mon humilité
De ſe repréſenter le monde & ſes chimères,
Son éclat fugitif, ſes grandeurs menſongères ;
D'en offrir à vos yeux le frivole tableau :
Sçachez que ſon preſtige entoura mon berceau.

On n'entend point les cris de ma mère éperdue;
De tout ce que j'aimois on m'interdit la vue.
Le hazard me remet des titres ignorés,
Qui nous donnant des biens & des droits aſſurés,
De mon père ſervoient la fortune & la haine,
De ſon fière entraînoient la ruine certaine;
Je ne balance point. La généroſité,
Que dis-je? l'amour parle: il eſt ſeul écouté.
Ces titres odieux, que ma tendreſſe abhorre,
Je les anéantis: la flamme les dévore.
Mon père en eſt inſtruit; le fils eſt oublié;
A ſes reſſentimens je ſuis ſacrifié.
Accablé des douleurs qu'éprouvoit une amante,
Malgré le déſeſpoir de ma mère expirante,
Je me vois, ſans pitié, conduit dans une tour,
Où s'irritent les feux d'un indomptable amour.
On veut qu'un autre objet diſpoſe de ma vie,
Qu'infidèle & parjure, un autre hymen me lie;
J'étois libre à ce prix. Mon choix étoit fixé.
Mon père inexorable en fut plus offenſé;
Il épuiſe ſur moi les flots de ſa colère,
Rend ma priſon plus dure, empêche qu'une mère,
La mère la plus tendre, & mon unique appui,
Vienne embraſſer ſon fils, & pleurer avec lui.

Dès demain, devient mon époux!
Ajoûterai-je, hélas! que dans les bras d'un autre..
Qu'enfin à mes devoirs je prétends obéir?
Ne me revoir jamais.. m'oublier.. eſt le vôtre;
Et le mien.. ſera de mourir.

LE P. ABBÉ.

Quelle chaîne de maux! que la vie a d'orages!
Que ce monde eſt ſemé d'écueils & de naufrages!
Suprême Providence! ô Dieu! par quel chemin
Amenez-vous au port les malheureux humains?
Vous marchiez, ô mon fils, à l'ombre de ſes aîles.

COMMINGE.

Ce Dieu me réſervoit des épreuves nouvelles.
A l'amour, à la rage, au déſeſpoir livré,
Du feu des paſſions embraſé, dévoré,
Plein du démon cruel qui me pouſſe & me guide,
J'accours, j'arrive aux lieux qu'habite Adélaïde;
Je la vois, à ſes pieds je me jette, & ſoudain
Préſentant mon épée: » Enfoncez dans mon ſein
» Ce fer.. oui, c'eſt à vous de m'arracher la vie. »
D'Ermanſay vient, ſur moi s'élance avec furie;
Un ſemblable tranſport tous deux nous animoit;
La ſoif de nous venger tous deux nous enflammoit;
Son épouſe s'écrie, & vole entre nos armes;
Notre courroux s'allume à l'aſpect de ſes charmes;

Nous nous portons des coups ; il fait couler mon ſang ;
Je m'irrite, le preſſe, & lui perce le flanc :
Il tombe.. Adélaïde.. » Eh ! c'eſt là ton ouvrage !
Me dit-elle ; » Vas, fuis » des ſens je perds l'uſage ;
On m'arrête ſanglant, mourant, inanimé ;
Dans un cachot obſcure je me trouve enfermé ;
J'attendois que la mort achevât mon ſupplice :
Je préſentois ma tête au fer de la Juſtice ;
La nuit avoit rempli la moitié de ſon cours ;
On ouvre la priſon : » Accepte mon ſecours,
» Le tems eſt cher me dit une voix inconnue,
» Sors, c'eſt par ton rival que ta chaîne eſt rompue. »
Un rival ! Il a fui déjà loin de mes yeux.
Il manquoit le ſoupçon à mes tourmens affreux !
J'emporte dans mon ſein cette noire furie,
Tout l'enfer à la fois, l'horrible jalouſie.

LE P. ABBÉ.

De combien de périls l'homme eſt environné !
C'eſt un roſeau fragile aux vents abandonné.
Vous l'éprouvez, mon fils ! eh quoi ! ſi jeune encore..

COMMINGE.

Le malheur me pourſuit dès ma première aurore.
C'eſt peu de ces aſſauts ! Un bruit inattendu
M'apprend qu'à la lumière un barbare eſt rendu,

Qu'à des pleurs éternelles ſa femme eſt condamnée ;
Aux marches du tombeau, c'eſt moi qui l'ai traînée !.
Privé d'un bien ſi cher, égaré, furieux,
Ne connaiſſant plus rien qui pût flatter mes vœux,
Que la triſte douceur, dans le ſilence & l'ombre,
De nourrir le poiſon du chagrin le plus ſombre,
Je renonce à l'eſpoir des richeſſes, des rangs;
Je quitte mes amis, je quitte mes parens;
J'abandonne.. une mère ; inconnu, loin du monde ;
Je cours enſevelir ma triſteſſe profonde.
Je cherchois un rocher, quelque déſert affreux ;
Il n'étoit point pour moi d'antre aſſez ténébreux,
Où je puſſe, à mon gré, farouche ſolitaire,
M'enfoncer, me remplir d'une image trop chère;
Je me rappelle enfin, par le ciel inſpiré,
Qu'il eſt dans l'univers un ſéjour révéré,
Qu'habitent la tèrreur, la ſombre pénitence,
Où dans l'auſtérité, le jeûne & le ſilence,
Chaque jour entouré des horreurs du tombeau,
Ramène de la mort le lugubre tableau ;
C'étoit-là mon azyle.. Auſſi-tôt je m'écrie :
Je fixe dans ce lieu le terme de ma vie ;
Oui, voilà le ſépulchre où doivent s'engloutir
Mes larmes, mes ennuis, un fatal ſouvenir ;

Ma chère Adélaïde y recevra ſans ceſſe
Mon hommage ſecret, le vœu de ma tendreſſe :
Elle y ſera le Dieu dans mon cœur adoré..
J'étois à cet excès par le crime égaré.
Je viens, vous m'écoutez ; cette ardeur, immortelle,
Se cache à vos regards ſous l'effet d'un ſaint zèle ;
Je m'enchaîne à vos loix ; j'appelle à mon ſecours
Cette fauſſe raiſon, phantôme de nos jours,
Cette philoſophie impuiſſante & ſtérile,
Qui n'apporte à nos maux qu'un remède inutile ;
J'éprouve ſa faibleſſe, & ſes ſophiſmes vains,
Bien loin de les calmer, irritent mes chagrins ;
Mes jours dans la douleur commencent & s'achèvent ;
Vers la religion mes triſtes yeux ſe lèvent :
Mon eſprit éclairé l'embraſſe avec tranſport ;
Elle a fait dans mon cœur deſcendre le remord,
L'amour d'un Dieu clément, la crainte ſalutaire :
Elle m'a pénétré du repentir ſincère..
Mais, mon père, ce cœur n'eſt point encor ſoumis ;
J'y ſens ſe relever de puiſſans ennemis ;
J'y ſens reſſuſciter une flamme coupable :
Cet objet ſéducteur, ce tyran indomptable,
Me combat, me pourſuit, s'attache à tous mes pas,
Juſques ſur cette foſſe, où j'attends le trépas ;

Ses traits, ſes traits toujours armés de nouveaux charmes
Arrachent mes ſoûpirs, triomphent de mes larmes..
Je penche vers la tèrre.. ô mon conſolateur!
Ne me refuſez point votre bras protecteur;
Daignez me ſecourir..

LE P. ABBÉ.

Ce n'eſt pas moi, mon frère,
C'eſt Dieu qui domptera ce jaloux adverſaire.
Il ne ſouffrira point que, par lui défendu,
Sous un joug criminel vous ſoyez abbattu:
Dans vos ſens déſolés il verſera le calme.
C'eſt après le combat que l'on cueille la palme:
Elle attend vos efforts, priez, preſſez, pleurez;
Obſtinez-vous à vaincre, & vous triompherez.
L'aveu de vos erreurs & de votre faibleſſe
Vous rend encor plus cher, mon frère, à ma tendreſſe.
Vous n'êtes pas le ſeul qui gémiſſez ici.
Dans l'ombre, dans la mort toujours enſeveli,
Le frère Euthime, hélas! reſſent le même trouble;
Cette nuit de triſteſſe, & s'accroît & redouble.
Aux pieds des ſaints autels, on l'entend ſoûpirer;
Le tems de ſon épreuve étoit près d'expirer;

Le tems de ſon épreuve. Le Noviciat.

Ma main lui préparoit notre chaîne ſacrée:
Il meurt, & de ſes maux la cauſe eſt ignorée..
Souvent il ſuit vos pas..

COMMINGE.

Dans ce ſéjour d'effroi,
Il nourrit ſa douleur.. il gémit.. près de moi;
Son ame eſt du chagrin profondément frappée;
Ma foſſe eſt quelquefois de ſes larmes trempée.
Un mouvement ſecret me preſſe de ſçavoir
D'où naiſſent ſes ennuis, ce ſombre déſeſpoir..
Que d'un vif intérêt je reſſens la puiſſance!
Mais.. ſoumis à la loi, je m'enchaîne au ſilence.

LE P. ABBÉ.

Le ſilence entretient l'eſprit religieux:
Rancé nous l'a preſcrit. Cependant en ces lieux
Conduit par Dieu peut-être, un étranger demande
Qu'un de nous en ſecret & le voye, & l'entende.
Au miniſtère ſaint dès l'enfance attaché,
Dans les routes du monde à peine j'ai marché:

Notre chaîne ſacrée. La Profeſſion où l'on fait des vœux qui engagent.

Je m'enchaîne au ſilence. Qu'on n'oublie pas que le ſilence eſt le premier des ſtatuts de la Trappe.

Du flambeau du malheur & de l'expérience
Plus éclairé que moi, dans ce dédale immenſe,
Vous devez poſſéder les moyens bienfaiſants,
De conſoler le cœur, de combattre les ſens :
Vous montrerez un Dieu, qui toujours nous contemple;
Vous convaincrez, mon fils, par votre propre exemple.
Expoſez les dangers, le trouble, le tourment
Qui ſuit les paſſions & leur égarement;
De ces tyrans de l'âme éternelle victime,
Vous pouvez mieux qu'un autre, écarter de l'abîme
Tous ces infortunés qui s'enivrent d'erreurs,
Et courent à la mort par des chemins de fleurs.
Obliger, être utile eſt notre loi première :
Je romps le frein ſacré qui nous force à nous taire :
Dans ſes épanchements prévenir l'affligé,
Vouloir que de ſes maux le poids ſoit partagé,
Qu'au fond de notre cœur ſon chagrin ſe dépoſe,
Sont les premiers devoirs que le ciel nous impoſe.
Parlez à l'inconnu, tandis qu'à nos autels
Je vais offrir l'encens & les pleurs des mortels.

Comminge ſe proſterne.

Je romps le frein ſacré Il n'y a que le Père Abbé qui puiſſe donner la permiſſion de parler.

SCÈNE III.

COMMINGE *ſeul.*

UN étranger.. le voir.. quelle vûe importune!
Hélas! ſi comme moi courbé ſous l'infortune,
Ce mortel.. En eſt-il, dans ce triſte univers,
Qui ne ſe plaigne point, & qui n'ait ſes revers?
Si, du ſort ennemi victime gémiſſante,
Il attend qu'une main tendre & compatiſſante
Répande dans ſon ſein ces touchantes douceurs
Dont la pitié ſoulage & charme les douleurs..
De ſemblables ſecours dépendent-ils d'Arſène?
Malheureux!. eſt-ce à moi d'adoucir votre peine?.

SCÈNE IV.

COMMINGE, LE CHEVALIER D'ORSIGNI.

Pendant que Comminge récite les derniers vers, il ſort de l'aîle droite du cloître un étranger conduit par un religieux qui, ſelon l'uſage de la Trappe, lui faie des ſignes pour lui montrer Comminge; ce religieux le laiſſe au haut de l'eſcalier, après s'être proſterné devant lui. Comminge ne voie pas d'Orſigni qui deſcend, porte ſes regards par-tout, s'arrête de tems en tems ſur les degrés, & paraît ſaiſi d'une eſpèce de terreur.

D'ORSIGNI, *toujours ſur les degrés, & s'arrêtant par intervale en conſidérant ce ſouterrain.*

JE demeure interdit, accablé, confondu..
Que la religion ſurpaſſe la vertu!
Pour les profanes yeux, ciel! quel tableau terrible!
L'homme ici ſe détruit, & tente l'impoſſible;
Quels objets!

Il lit eout haut les derniers mots d'une des inſcriptions.

QUE LA MORT ET QUE LA VÉRITÉ..

Effrayante leçon! dans ce lieu redouté,
Impérieux effets d'un prodige ſuprême,
La nature s'élève au-deſſus d'elle-même!

Il deſcend à ce dernier vers, s'avance ſur le théâtre; Comminge l'appercevant, cours pour ſe proſterner devant lui; d'Orſigni l'en empêche avec vivacité, & lui-même s'incline.

Que faites-vous, mon père? Arrêtez : c'eſt à nous
De nous humilier, de tomber devant vous!
O nouvel héroïſme! ô ſublime ſpectacle..
Non, l'humaine vertu ne fait point ce miracle.
La céleſte ſageſſe habite ces tombeaux;
Puiſſé-je lui devoir des ſentiments nouveaux!
Eſclave, vainement échappé de ſa chaîne,
Le beſoin d'un appui dans ce ſéjour m'amène;
Depuis près de deux ans, dans un château voiſin
Renfermant, loin du monde, un malheureux deſtin,
Là, j'eſpérois du tems & de la ſolitude,
Qu'ils pourroient adoucir ma triſte inquiétude,
Subjuguer un penchant de ma raiſon vainqueur,
Du trait qui m'a percé guérir enfin mon cœur;
Plus déchiré, je viens parmi des ames pures
Chercher quelque remède à mes vives bleſſures,
Contre les ſens trompeurs, & leur ſédition,
Implorer le ſecours de la religion.

Que faites-vous, mon père? Il n'y a que le P. Abbé que les religieux appellent père. Ils ſe nomment tous frères: mais la bienſéance peut exiger des gens du monde qu'ils leur donnent le nom de père.

COMMINGE, *à ce dernier vers, ayant observé d'Orsigni avec une attention qui croît toujours, dit à part :*

C'eſt lui.. c'eſt d'Orſigni.. De cet époux perfide
Le frère vertueux..

s'adreſſant à lui avec tranſport.

Que fait Adélaïde?.
Vit-elle?. Songe-t-elle?. *à part.* Où m'égaré-je?. cieux!.

D'ORSIGNI, *à ſon tour examinant Comminge, dit vivement :*

Vous connaiſſez.. Ses traits.. le Comte!.

COMMINGE *troublé.*

Cans ces lieux
On dépouille l'orgueil de la faibleſſe humaine,
Ces noms.. vous ne voyez que l'humble frère Arſène,
Le dernier des mortels.. & le plus malheureux.

D'ORSIGNI, *toujours le regardant.*

Je ne me trompe point.. j'en dois croire mes yeux..
J'ai peine à revenir de ma ſurpriſe extrême..
Ici.. ſous cet habit. lui.. Comminge!.

COMMINGE.

Lui-même;
Lui, qui pour triompher d'un invincible amour,
Venant vivre & mourir dans cet obſcur ſéjour,
Eût voulu ſe cacher à la nature entière;
Lui, qui dans les remords, les larmes, la prière,

Brûle, plus que jamais, de ce coupable feu;
Lui, qui, dans cet inſtant, parjure envers ſon Dieu..
Hâtez-vous, s'il ſe peut, d'ajouter à mes crimes;
Réveillez, attiſez des feux illégitimes;
Enfin,. d'Adélaïde oſez m'entretenir..
Ah! plutôt.. de mon cœur cherchez à la bannir.
Non.. ne m'en parlez point: je ne veux rien entendre;
Dites-moi..ſeulement.. ne pourriez-vous m'apprendre
Si ſes jours plus ſerreins coulent dans le bonheur?
Ses attraits.. *à part.* où m'engage une honteuſe ardeur?

D' ORSIGNI, *rapidement.*

Ses attraits ont hélas! conſervé leur empire;
Vous avez un rival.

COMMINGE.

Que venez-vous de dire?
Ah! c'eſt-là cette main dont le fatal ſecours
M'a laiſſé les tourmens attachés à mes jours;
Nommez-moi le cruel.

D' ORSIGNI.

Vous allez le connaître;
Vous lui rendrez juſtice, & le plaindrez peut-être.

L'eſpoir avec l'amour de concert m'aveugloit;
Je touchois à l'autel où l'himen m'appelloit;

Quand d'avares parents les mains me repouſſerent,
Que, prêts à ſe former, mes liens ſe briſerent;
En ces moments, mon frère au comble de ſes vœux,
Peu fait pour poſſéder un bien ſi précieux,
Venoit de recevoir la foi d'Adélaïde:
Je la vois; ſa beauté, ſon air noble & timide,
Sa triſteſſe touchante & ſa douce langueur,
Tout préſente à mes yeux un objet enchanteur.
Des ennuis de l'amour mon ame pénétrée,
A recevoir ſes traits étoit trop préparée.
Sans vouloir m'éclairer ſur des troubles nouveaux,
Je cédois au plaiſir de parler de mes maux;
Adélaïde apprend & plaint ma deſtinée;
Sur ce récit ſans ceſſe elle étoit ramenée.
Les auteurs inhumains de l'objet de mes feux,
L'avoient, ſourds à ſes cris, lié par d'autres nœuds:
» A d'autres nœuds ſoumiſe! elle eſt donc bien à plaindre
» S'écrie Adélaïde; eh! qu'il eſt dur de feindre,
» De cacher ſes combats, ſon infidélité!
» Quel horrible tourment que la néceſſité
» D'aller porter un cœur, dont un autre a l'hommage,
» Dans les bras d'un époux, que ſans doute on outrage!
A ces mots, quelques pleurs quelle cachoit envain,
Pour l'embellir encor s'échappoient dans ſon ſein;

Enfin, je m'apperçois qu'une flamme adultère
Me brûle.. que j'aimois la femme de mon frère.
A moi-même en horreur, mes remords m'étoient chers;
La fureur vous amène; on vous met dans les fers:
Adélaïde alors, les yeux noyés de larmes,
Et dans tout l'appareil du pouvoir de ſes charmes,
Embraſſe mes genoux: » A vous ſeul j'ai recours;
» Du malheureux Comminge allez ſauver les jours;
» Je vous eſtime aſſez, pour vous montrer mon âme,
» Sçachez quel ſentiment.. c'eſt l'amour qui l'enflâme;
» Je ne vous cache point mon crime, mes malheurs,
Pourſuit-elle, au milieu des ſanglots & des pleurs:
» Mais ma funeſte erreur ne m'a point aveuglée,
» Et.. c'eſt à la vertu que je l'ai révélée;
» Qu'il ſoit libre, m'oublie.. & me laiſſe gémir.
» Mon devoir vous répond que je ſçauri mourir. »
Auſſitôt j'interromps: » Vous ſerez obéie,
» Madame.. d'un rival je cours ſauver la vie. »
Je fais taire des ſens la lâche trahiſon;
J'écoute l'honneur ſeul; j'ouvre votre priſon:
Vous en ſortez, conduit par d'Orſigni lui-même.
Quel plaiſir je goûtois à cet effort ſuprême!
Que la vertu nous touche, & qu'elle a de douceurs!
Je reviens. » J'ai fermé la ſource de vos pleurs,

» Madame, il eſt ſauvé; pour toute récompenſe,
» C'eſt moi qui vous demande un éternel ſilence.
» J'ai pu vous offenſer : mais un pur ſentiment
» M'obtiendra le pardon de l'erreur d'un moment ».

De ce feu criminel mon ame étoit remplie;
Je retombois toujours; ma raiſon affaiblie
Me livroit à regret de pénibles combats
Qui laſſoient mon courage, & ne me domptoient pas;
Cependant j'ai ſçu fuir; hélas! fuite inutile!
Mon amour me ſuivoit dans mon nouvel aſyle.
Il faut en triompher, & c'eſt de mon rival
Que j'attends le ſuccès d'un combat inégal.
Que la religion, de mes ſens ſouveraine,
Me conſole par lui, m'éclaire & me ſoutienne.

COMMINGE.

Généreux d'Orſigni.. Que m'avez-vous appris?
Ah! de tant de vertus vous me voyez ſurpris.
C'eſt moi, dont vous devez appuyer la faibleſſe;
C'eſt à moi d'immoler.. ma coupable tendreſſe.
Oui, la religion nous prête des ſecours.
Mais à la voix du ciel je réſiſte toujours;
Mon bras paraît s'armer contre le bras ſuprême;
Je le ſçais, je l'offenſe, & trahis Dieu lui-même,

Lorſque dans ce moment, Adélaïde enfin..
Je n'en parlerai plus. Tout me perce le ſein;
Tout bleſſe un cœur ſenſible, & fait ſaigner ſa playe!
Il eſt dans ce ſéjour un mortel qui s'eſſaye
A porter le fardeau d'un joug trop rigoureux;
Peut-être, comme nous, c'eſt quelque malheureux
Qui, d'un fatal penchant victime infortunée,
Vient cacher en ces murs ſa triſte deſtinée!
Je ne ſçais.. ſes ſoûpirs.. ſes longs gémiſſemens
Excitent ma pitié, redoublent mes tourmens;
Il ſemble me chercher, & fuit pourtant ma vue!
Mon ame en ſa faveur n'eſt pas moins prévenue.
Je voudrois m'éclairer ſur ce ſombre chagrin:
Mais un deſir preſſant me ſollicite envain:
Un ſilence éternel doit nous fermer la bouche;
Et jamais..

Un mortel qui s'eſſaye. Le Noviciat.

SCÈNE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE FRÈRE EUTHIME.

Ce dernier, ſur la fin de la ſcène précédente, deſcend de l'eſcalier du côté gauche; il ſemble marcher avec peine; il apperçoit Comminge, leve ſes deux mains vers le ciel, les laiſſe retomber en les joignant, en met enſuite une contre ſon cœur, s'arrête comme accablé de douleur, continue à deſcendre & fait quelques pas ſur la ſcène. On ne peut voir le viſage de ce religieux, ſa tête étant enſevelie dans ſon habillement.

COMMINGE *l'appercevant.*

LE voici. Que ſon aſpect me touche!
Devois-je être, ô mon Dieu! percé de nouveaux coups?

Euthime traîne ſes pas vers la foſſe deſtinée à Comminge.

D'ORSIGNI, *jettant les yeux ſur lui.*

Où va-t'il?

COMMINGE.

Vers ma foſſe.

D'ORSIGNI.

O ciel! que dites-vous?
C'eſt..

COMMINGE, *en montrant ſa foſſe.*

Oui, voilà le terme où les malheurs finiſſent,
Où des ſonges trop vains hélas! s'évanouiſſent;

C'eſt là, qu'en peu de jours, peut-être en cet inſtant..
(La vie eſt pour Comminge un fardeau ſi peſant !)
Je vais enſevelir vingt-ſix ans de miſères..

Euthime conſidère la foſſe de Comminge avec une attention qui ſemble partir du cœur, leve les mains au ciel, les étend vers cette foſſe, & les rejoignant enſuite, tourne ſes regards vers Comminge.

Ainſi la loi l'ordonne à tous nos ſolitaires ;
D'une main courageuſe ils doivent ſe former
Cet aſyle.. *Avec attendriſſement.*
Où le cœur ne pourra plus aimer !
Je prépare le mien.. Voici celui d'Euthime.

Il montre la foſſe d'Euthime, qui eſt au côté droit ; au-devant du théâtre.

De cet infortuné..

Comminge l'obſerve toujours, il le voit prenant la pioche ſur les bords de la foſſe.

Quel ſentiment l'anime ?
Penſe-t'il m'épargner ces horribles travaux ?

D'ORSIGNI, *le regardant auſſi.*

Il reſſent votre peine ! il partage vos maux !

COMMINGE.

Cet inſtrument de mort..

Euthime a voulu pluſieurs fois ſe ſervir de cet inſtrument, autant de fois il lui eſt échappé des mains.

A ſes efforts échappe !

EUTHIME, *l'a laiſſé enfin tomber en pouſſant un profond gémiſſement.*

Ah !

COMMINGE.

Quel gémiſſement !

D'ORSIGNI, *avec tranſport.*

Que cet accent me frappe!.
Ne pourriez-vous ſçavoir?

COMMINGE.

Euthime fait quelques pas au-devant de Comminge.

Il vient!.

Comminge va au-devant de lui : mais Euthime après s'être tourné du côté de Comminge, jette un long ſoûpir, & ſe retire. Comminge lui dit avec douleur :

Vous me quittez!.
Ciel! je trahis mes vœux.. le ſilence..

A Orſigni, qui veut ſuivre Euthime :

Reſtez.

Euthime monte lentement par le même eſcalier ; lorſqu'il eſt près de l'allé en face de cet eſcalier, il ſe retourne encore pour regarder Comminge, leve les mains au ciel, & ſort.

SCÈNE VI.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

COMMINGE, *arrêtant toujours d'Orſigni qui veut ſuivre Euthime.*

NON..ne le ſuivez point; nos loix nous le défendent,
Et.. *Il revient au-devant du théâtre.*
Que mes derniers pleurs devant vous ſe répandent.
Toujours plus attendri pour cet infortuné,
A pénétrer ſon ſort, toujours plus entraîné,

D'ORSIGNI.

Eh ! le trahiriez-vous, lorſqu'auprès d'une mère..

COMMINGE, *revenant, & avec tranſport.*

Elle vous eſt connue ! elle voit la lumière !

D'ORSIGNI.

Elle n'a point encor dans la tombe ſuivi
Votre père..

COMMINGE.

Ta main, ô ciel ! me l'a ravi..

D'ORSIGNI.

Dépouillé de ſa haine & d'un courroux ſévère ;
Le repentir tardif a fermé ſa carrière :
Ce père, alors ſenſible, ignorant votre ſort,
En regrettant un fils, s'accuſoit de ſa mort ;
De votre mère enfin qui gémit dans les larmes,
La ſeule Adélaïde adoucit les allarmes.

COMMINGE.

Ma mère.. Adélaïde..

D'ORSIGNI.

Uniſſent leurs douleurs.
Qui peut vous retenir ? Allez ſécher leurs pleurs :
C'eſt à moi de chérir ce ſéjour de triſteſſe ;
Sans doute Adélaïde écoutant la tendreſſe..

COMMINGE.

Vous voulez m'égarer, appéſantir mes fers!

D'ORSIGNI.

Pourriez-vous ignorer que depuis quatre hivers,
Cet objet d'une flamme à tous les deux ſi chère,
A vu rompre ſes nœuds; que la mort de mon frère.,

COMMINGE, *avec tranſports*

Adélaïde.,

D'ORSIGNI.

Eſt libre.

COMMINGE, *avec déſeſpoir,*

Et je ſuis enchaîné!

Après une longue pauſe.

Grand Dieu! ſuis-je à tes yeux aſſez infortuné?
Je pourrois à ſes pieds lui dire que je l'aime;
Qu'elle eſt de mes deſtins la maîtreſſe ſuprême;
Qu'à l'adorer toujours je mettrois mon bonheur;
Que jamais mon amour ne ſortit de mon cœur!

A d'Orſigni avec fureur.

Retirez-vous, cruel; fuyez de ma préſence;
Que ne me laiſſiez-vous mon heureuſe ignorance?
Vous venez redoubler mon ſupplice infernal;
De ſemblables bienfaits ſont dignes d'un rival.

D'ORSIGNI.

Quoi! ces liens ſacrés.,

COMMINGE, *toujours avec fureur.*

Ma chaîne eſt éternelle !
Chaque inſtant la reſſerre & la rend plus cruelle ;
Contraint dans mon tourment, à cacher mes douleurs,
A repouſſer ma plainte, à dévorer mes pleurs,
Ne pouvant eſpérer que la fin d'une vie
De crimes, de remords trop longtems pourſuivie,
Et plus coupable encore à mon dernier ſoûpir :
Voilà tout ce que m'offre un horrible avenir !
Dans ce gouffre effrayant tout mon eſprit s'abîme !
Et.. je ne vois qu'un Dieu qui frappe ſa victime !

A d'Orſigni.

Barbare !. Quelle mort va déchirer mon ſein !
Depuis quatre ans entiers combattant mon deſtin,
J'ai reculé ce terme affreux, épouvantable,
Où devoit m'accabler un joug inſuportable,
Où l'amour.. où l'eſpoir.. où l'eſpoir pour jamais
Devoit fuir de ce cœur conſumé de regrets ;
Enfin, depuis un an, la colère céleſte
M'a fait ſerrer ces nœuds.. ces nœuds que je déteſte ;
Et quand je ſuccombois ſous ce péſant fardeau,
Mes pas ſont retenus aux portes du tombeau.,
Et j'y vais retomber plus malheureux encore !
Elle eſt libre, elle m'aime.. ô ciel !. & je l'adore.

Oui, tous mes ſens ſont pleins de ce fatal amour :
Je le dis à la nuit, je le redis au jour ;
Oui, ce feu me dévore, il embrâſe mon âme ;
Envain l'honneur, le ciel s'oppoſent à ma flâme :
Les loix, l'honneur, le ciel, rien ne peut m'arêter ;
Je me livre aux tranſports, qui viennent m'agiter ;
Je me livre à l'amour, qui m'a brûlé ſans ceſſe ;
Toutes les paſſions échauffent mon yvreſſe..
Ah ! que votre pitié pardonne au déſeſpoir ;
Ne m'abandonnez pas. Je veux encor vous voir..
Vous parler.. Dans ce lieu.. Que d'Orſigni décide
Si je dois.. Je n'entends, ne vois qu'Adélaïde.

D'ORSIGNI, *en ſe retirant.*

Que je le plains, hélas !

SCÈNE VII.

COMMINGE, *ſeul.*

L'Enfer eſt dans mon cœur.
Je ne me connais plus.. Arme-toi, Dieu vengeur,
Contre un cher ennemi.. que toujours j'idolâtre ;
Ce n'eſt pas trop de toi, grand Dieu, pour le combattre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMMINGE, *ſeul, deſcend dans une ſituation qui annonce ſa douleur; il s'avance ſur la ſcène, reſte quelque tems dans un profond accablement, & dit:*

QUEL nuage de mort s'étend autour de moi?
Sçais-je ce que je veux? Sçais-je ce que je doi?
En ces murs d'Orſigni revient & va m'entendre:
Eh! quel eſt mon eſpoir? Et que dois-je prétendre?
Rejetter mes liens! rompre des fers ſacrés!
Violer des ſerments à l'autel conſacrés!.
Et ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce ſerment ſolemnel d'une tendreſſe pure,
N'ont-ils pas précédés ces ſerments odieux?
L'homme eſt-il un eſclave enchaîné par les cieux?
Pour ſa faibleſſe eſt-il quelque joug volontaire?
Des humains malheureux le bienfaiteur, le père,

Ce Dieu qui nous créa, que nous devons chérir,
Comme un fourbe tyran verroit avec plaiſir
Le trait de la douleur déchirer ſon image,
Une éternelle mort détruire ſon ouvrage!
Mes larmes nourriroient ſa jalouſe fureur,
Et mes tourmens feroient ſa gloire & ſa grandeur!
Ce ſeroit le ſervir, lui rendre un digne hommage,
Que d'épuiſer mes jours dans un long eſclavage!
Non. Je reprens mes droits : l'aveugle humanité
Ne doit former de vœux que pour la liberté;
N'avons-nous pas aſſez d'entraves & de chaînes?
Eſt-ce à nous d'augmenter le fardeau de nos peines?
Lié par des ſerments.. ils ſont tous oubliés;
J'adore Adélaïde, & je vole à ſes piés;
Qu'un moment je la voye, & tous mes maux s'effacent,
Ses charmes, ſi puiſſans, dans mon cœur ſe retracent;
Si le ciel s'offenſoit du retour de mes feux,
Il ſçauroit les éteindre, & triompheroit d'eux...
Pourſuis, lâche Comminge: outrage un Dieu ſuprême;
A l'audace, au parjure ajoûte le blaſphême.
Apoſtat ſacrilège, où vient de t'emporter
Un amour inſenſé, que tu ne peux dompter?
Tu parles de briſer les nœuds qui t'aſſerviſſent!
Tes ſens à la baſſeſſe, au crime t'enhardiſſent!

Si ce phantôme vain, qui faſcine les yeux,
Qui n'a de la vertu que l'éclat ſpécieux,
Si l'honneur t'arrachoit ta promeſſe frivole,
Réponds, oſerois-tu manquer à ta parole?
Et la religon, tous les peuples des cieux,
Un Dieu même aux autels, un Dieu reçut tes vœux,
Et tu les trahirois! Ce Dieu prêt à t'abſoudre,
S'il ne peut te toucher, ne crains-tu pas ſa foudre?
Sur ta tête coupable entens-tu ces éclats?
Vois ſortir, vois monter des gouffres du trépas,
Ces ſpectres ténébreux.. Toutes ces pâles Ombres
Me lancent. Quels regards & menaçants & ſombres!
Du fond de ce ſépulchre, une lugubre voix..
Il s'ouvre.. Quel objet! C'eſt Rancé que je vois!
Lui.. qui vient me couvrir du feu de ſa colère!
Il s'élève.. arrêtez, arrêtez, ô mon père!
Il parle!. » Malheureux, où vas-tu t'égarer?
» D'entre les bras de Dieu tu veux te retirer?
» Tu veux rompre ces nœuds qu'il a ſerrés lui-même!
» Penſes-tu détourner le mortel anathême?
» A ton oreille envain ton arrêt retentit!
» Le ciel t'a rejetté; tremble; l'enfer rugit:
» Il demande ſa proye, & déjà la dévore.
Que faut-il?. Repouſſer l'image que j'adore!

Arracher de mon cœur un penchant immortel!
Oublier un objet.. qui vient avec le ciel
Partager mon hommage, & diſputer mon ame!
Que dis-je? Adélaïde.. elle ſeule m'enflâme;
Tu tonnes, Dieu jaloux! eh bien: j'obéirai..
A tes loix aſſervi, j'oublierai.. je mourrai..

SCÈNE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI.

Sur la fin de la dernière ſcène, on voit d'Orſigni deſcendre de l'eſcalier au côté droit avec une lettre à la main; il lève quelquefois les yeux au ciel, les laiſſe retomber ſur cet écrit, annonce la plus profonde douleur, & vient ſur la ſcène.

COMMINGE, *appercevant d'Orſigni, fait quelques pas au-devant de lui.*

D'Orſigni..Mais d'où vient ce trouble..ces allarmes..

D'Orſigni a toujours les yeux attachés ſur la lettre, & avance ſur le théâtre.

Ses yeux ſur un écrit.. qu'il trempe de ſes larmes!

Avec tranſport.

Ah! parlez, d'Orſigni.. Tous mes ſens déchirés..
Parlez.. Adélaïde.. à ce nom vous pleurez!

D'ORSIGNI, *le regardant avec attendriſſement.*

Comminge..Ah!malheureux!..le ciel..*à part.* fuionsſavue

COMMINGE, *avec tranſport.*

Achevez d'enfoncer le poignard qui me tue..

Vous ne répondez point!. je vous entends gémir!

D'ORSIGNI, *avec une profonde douleur.*

Nous n'avons plus tous deux, Comminge, qu'à mourir..

A part. Mais quel eſt mon deſſein? Mon amitié fidelle
Doit plutôt lui cacher cette affreuſe nouvelle.

Avec trouble.

Laiſſe-moi dans les pleurs; ces chagrins.. ſont pour moi.

COMMINGE.

Ces vains déguiſements redoublent mon effroi.
Tout ce que j'aime.. ô Dieu! donnez-moi cette lettre.

D'ORSIGNI.

La pitié dans tes mains ne doit point la remettre.
Je t'épargne des maux..

COMMINGE.

Je veux m'en pénétrer.

D'ORSIGNI.

C'eſt à moi de ſouffrir.

COMMINGE.

C'eſt à moi d'expirer.

D'ORSIGNI, *à part.*

Qu'ai-je fait? Et j'irois.. je ne puis m'y réſoudre;
Je ne puis le frapper du dernier coup de foudre!..

A Comminge.

N'abbaiſſe plus les yeux ſur ce triſte univers:
Tu n'y verrois, hélas! que d'effrayants revers..

Faiſant quelques pas pour ſe retirer.

Adieu, Comminge.. adieu.

COMMINGE,

Furieux de douleur, & s'oppoſant à la ſortie de d'Orſigni.

Non, cruel, non, barbare..
Je lirai cet écrit..

D'ORSIGNI, *s'arrêtant.*

Le déſeſpoir l'égare!
Si tu m'aimes, permets..

COMMINGE.

Je n'éoute plus rien.

D'ORSIGNI.

Tu me perces le cœur!

COMMINGE.

Tu déchires le mien.

D'Orſigni veut ſe retirer. Comminge embraſſe ſes genoux.

Donne-moi.. me quitter!. A tes pieds je me jette.

D'ORSIGNI,

le relevant avec vivacité, & l'embraſſant.

Tu vois trop ma douleur.. elle n'eſt point muette.

Avec une douleur animée.

Que me demandes-tu?

COMMINGE, *avec impétuoſité.*

La fin de mes malheurs,
Le trépas, cette lettre.

D'ORSIGNI

la lui donnnant avec la même vivacité.

Eh bien! prens, lis & meurs.

COMMINGE *lit.*

Grace à notre recherche, à la fin moins ſtérile,
Nous avons découvert votre nouvel aſyle.
Hélas! puiſſiez-vous y goûter,
Vainqueur des paſſions, un deſtin plus tranquille!
Quels coups nous allons vous porter!
Depuis un an, ſçachez que du ſort pourſuivie..
Après s'être arrachée aux lieux qu'elle habitoit..
De ſon amant l'ame toujours remplie..
Victime du chagrin qui la perſécutoit...
Adélaïde.. a terminé.. ſa vie..

Comminge tombe évanoüi ſur une des ſépultures des religieux : on ſe rappellera qu'elles ſont un peu élevées de tèrre.

D'ORSIGNI, *voulant le relever.*

Comminge!. ô mon ami!. comment le ſoulager?
Dans ce ſéjour..

SCÈNE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ,

Deſcendu de l'eſcalier au côté droit, & arrivé ſur la ſcène.

Sçachons pourquoi cet étranger..

D'ORSIGNI,

ſoutenant Comminge, & appercevant le P. Abbé.

Ah! mon père! accourez..daignez..Comminge expire..
Cette lettre..

Elle eſt à terre aux pieds de Comminge.

L'amour.. que puis-je, hélas! vous dire?

COMMINGE,

ſe relevant en quelque ſorte du ſein de la mort, voyant le P. Abbé, s'écrie:

Elle eſt morte, mon père! *& il retombe*

LE P. ABBÉ.

allant l'embraſſer, & le ſoutenir.

Écoutez un ami,
Qui de votre infortune avec vous a gémi;
La piété conſole, & n'eſt que la nature
Ardente à ſecourir, plus ſenſible, plus pure;
Contre l'adverſité je viens vous appuyer;
De vos pleurs attendri, je viens les eſſuyer.

D'ORSIGNI;

D'ORSIGNI, *au-devant du théâtre.*

Quoi ! la religion eſt ſi compatiſſante,
Elle, que tout m'offroit terrible & menaçante !
On la redoute ailleurs, prompte à nous allarmer..
Ah ! mortels, c'eſt ici qu'on apprend à l'aimer.

LE P. ABBÉ.

Des humaines erreurs que la ſuite eſt cruelle !
A Commingo qu'il tient embraſſé.
Ne vous refuſez pas à mes ſoins, à mon zèle ;
Revenez, à ma voix, de cet accablement.

COMMINGE *ſe relevant un peu.*

Je l'ai perdue ! Enfer, as-tu d'autre tourment ?
Et il retombe encore.

LE P. ABBÉ, *à d'Orſigni.*

Permettez qu'en ſecret un moment..
D'Orſigni veut ſe retirer.

COMMINGE, *ſe relevant avec fureur.*

Qu'il demeure ;
Mon Père, qu'à ſes yeux je gémiſſe, je meure ;
Tous mes crimes encor ne lui ſont pas connus :
Il m'avoit ſuppoſé quelque ombre de vertus ;
Il pourroit m'eſtimer : de ſon erreur extrême
Qu'il ſoit déſabuſé.. que d'Orſigni.. vous-même.

Que l'enfer, que le ciel, que l'univers entier
Apprennent des forfaits, qu'on ne peut expier;
Qu'une ame ſans remords devant vous ſe déploye:
Oui, dans ce même inſtant, où le ciel me foudroye,
Je formois le projet.. tous mes liens rompus..
J'allois porter mon cœur aux pieds.. elle n'eſt plus!
Et ce Dieu m'en punit.

D'Orſigni ſort.

Vous me quittez?.

Au P. Abbé.

Mon Père,
Vous n'empêcherez point qu'il ferme ma paupière?

SCÈNE IV.

COMMINGE, LE P. ABBÉ.

LE P. ABBÉ.

C'Eſt à mes ſeuls regards que vous devez offrir
Les bleſſures d'un cœur..

COMMINGE,

toujours ſur cette ſépulture, & avec une eſpèce de fureur.

Que rien ne peut guérir.
Mon Père, c'en eſt fait. Qu'il me réduiſe en poudre.
Ce Dieu, qui s'eſt vengé: j'attends ici ſa foudre.

Il embraſſe la tèrre avec tranſport.

LE P. ABBÉ.

Ah! malheureux Arſène! ah! mon fils, connaiſſez
Ce Dieu qui vous entend, & que vous offenſez :
Sans doute, contre vous s'armant de ſon tonnèrre,
Il peut de ſa juſtice épouvanter la tèrre,
Expoſer à nos yeux dans votre châtiment,
Du céleſte couroux l'éternel monument ;
Il peut vous accabler de ſa grandeur terrible :
Mais ce Dieu.. C'eſt un père indulgent & ſenſible ;
Et vous en abuſez, enfant dénaturé ?

COMMINGE, *dans la même ſituation.*

Mon Père!. Ah! loin de moi, ce Dieu s'eſt retiré ;
Il m'ôte Adélaïde.

Il dit ces mots en pleurant.

LE P. ABBÉ.

Et vous oſez, mon frère,
Élever juſqu'à lui votre voix téméraire!
Dans vos impiétés vous accuſez le Ciel!
Rendez grace plutôt à ſon bras paternel ;
Que dis-je? Vous pleurez l'objet qu'il vous enlève?
Il frappe Adélaïde. Et qui conduit le glaive?
Qui l'immole? homme aveugle, ouvre les yeux: c'eſt toi,
C'eſt toi, qui trahiſſant ta promeſſe, ta foi,

Transfuge des autels, pour marcher vers l'abîme,
Courois te rendre au monde, à la fange du crime;
Ce Dieu, qui d'un regard perce l'immenſité,
Les profondeurs du tems & de l'éternité,
Il a lu dans ton cœur, dans ſes plis infidelles,
En a développé les trames criminelles;
Il t'a vû prêt enfin à rompre tes ſermens:
Il te ravit l'auteur de tes égaremens;
Sa clémence laſſée à l'homme t'abandonne.
S'il t'échappe des pleurs, que le ciel te pardonne,
Qu'ils implorent ta grace, & celle de l'objet..
Par la voix du devoir je vous parle à regret;
Donnez-moi votre bras..

Il relève Comminge qui fait des efforts, & s'appuie ſur le bras du P. Abbé.

COMMINGE.

Qu'exigez-vous, mon Père?
J'allois ſur cette tombe achever ma miſère;
Pourquoi me rappeller à ce jour que je fuis?
Nommez-moi criminel: je ſçais que je le ſuis;
Mais cet objet, mon Père.. il n'étoit point coupable;
J'ai fait tous ſes malheurs: le ciel inexorable
Auroit dû ſur moi ſeul appéſantir ſes coups,
Et ſur Adélaïde il les réunit tous!

LE P. ABBÉ.

Reſpectez ſes décrets; adorez ſes vengeances,
Et ſouffrez.

COMMINGE.

Il a mis le comble à mes ſouffrances.
Je ne le cache point: irois-je vous tromper?
Son bras du coup mortel eſt venu me frapper.
Je crains peu le trépas: je le vois d'un œil ferme,
Comme de mes malheurs le remède & le terme.
Mais ce que je redoute, eſt un Dieu courroucé.
Retirez donc le trait, dans mon cœur enfoncé;
Je frémis de le dire, Adélaïde eſt morte,
Et ſur Dieu cependant, plus que jamais l'emporte:
Voilà le ſeul objet qui me ſuit au tombeau.
A la pâle clarté de ce triſte flambeau;
C'eſt elle que je vois, plus ſéduiſante encore;
Aux autels proſterné, c'eſt elle que j'adore:
D'autant plus accablé de ma funeſte erreur,
Que même le remord n'entre plus dans mon cœur.

LE P. ABBÉ.

Qu'un eſpoir courageux vous flatte & vous anime;
Criez à votre Dieu du profond de l'abîme:
D'un honteux eſclavage il briſera les fers.
Le créateur des cieux, le ſouverain des mers,

Qui fait taire d'un mot les bruyantes tempêtes,
Enchaîne avec les vents la foudre ſur nos têtes,
Sçaura rendre le calme à vos ſens agités :
Mais le zèle conſtant obtient ſeul ſes bontés.
Voulez-vous réveiller dans votre ame impuiſſante
Ces ſublimes élans, cette flamme agiſſante,
Qui nous porte à l'amour de la Divinité ?
Qu'en toute ſon horreur à vos yeux préſenté
Le trépas vous inſpire un effroi ſalutaire ;
Eclairez-vous toujours du flambeau funéraire :
Plus docile à nos loix, achevez de creuſer
Cette foſſe, où l'argile ira ſe dépoſer.
Tremblez que cet eſprit, qui ſurvit à nous-même,
Dans ſes deſtins nouveaux n'emporte l'anathême ;
Frémiſſez : contemplez l'Arbitre ſouverain,
Sur cette foſſe aſſis, la balance à la main ;
Le père a diſparu : vous voyez votre juge ;
Il prononce. . Où ſera, mortel, votre refuge ?
En lui montrant ſa foſſe.
C'eſt donc là que penché ſous le glaive d'un Dieu,
C'eſt là que vous devez enſevelir ce feu,

Qui fait taire d'un mot, Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.

Qu'il faut que votre cœur ſe ſoumette, ſe briſe,
Sur vos devoirs cruels, que la mort vous inſtruiſe..
Avec ce maître affreux je vous laiſſe..

Il fait quelques pas pour ſe retirer.

COMMINGE *l'arrêtant, & vivement.*

Un moment,
Mon Père.. cet Euthime irrite mon tourment;
Tantôt je l'ai revu.. je réſiſte avec peine
Au deſir de ſçavoir quel ſujet le ramène,
Ici.. ſur mes pas même.. il ſemble partager
Mes chagrins, mes travaux.. il veut les ſoulager;
Sur ma foſſe il levoit une main défaillante,
Et ſa main retomboit toujours plus languiſſante;
Lui ſerois-je connu?. pourquoi ces pleurs?. ſçachez
Dans qu'elle ſombre nuit ſes deſtins ſont cachés.
De moi-même étonné.. quel ſentiment me guide?
Qui peut m'intéreſſer après Adélaïde?

LE P. ABBÉ.

Eh quoi! toujours ce nom? je remplirai vos vœux?
Je vais enfin lever ce voîle ténébreux;
Euthime m'apprendra quelle raiſon puiſſante
Rappelle à vos côtés ſa douleur gémiſſante;
Je vous en inſtruirai. Son état eſt touchant!
Au matin de ſes jours, il penche à ſon couchant!

On craint que le poiſon de la mélancolie
N'ait bientôt conſumé le reſte de ſa vie.

COMMINGE *avec emportement.*

Ah! ce revers manquoit à mon malheureux ſort!

LE P. ABBÉ.

Dans ces tombeaux, mon frère, étudiez la mort;
Je vous l'ai dit: chercez ſon horreur ténébreuſe..
C'eſt l'école de l'homme.

Il fait encore quelques pas pour ſortir.

COMMINGE *allant à lui.*

Ame ſi généreuſe,
Où règne la nature avec la piété,
Où Dieu ſe fait ſentir dans toute ſa bonté,
Puiſqu'il n'eſt point permis d'entretenir l'idée..
D'un ſi cher ſouvenir mon ame eſt poſſédée!
Que du moins (je n'implore, hélas! que la pitié)
Mes pleurs puiſſent couler au ſein de l'amitié!
Faut-il que tout entier le ſentiment s'immole?
Et le ciel défend-t-il qu'un ami me conſole?
Mon Père.. d'Orſigni ſoulageoit ma douleur..
Qu'il revienne..

LE P. ABBÉ *le ſerrant contre ſon ſein.*

Eſt-ce à vous à douter de mon cœur?
Me ſuis-je à votre égard montré dur, inflexible?

Et pour être chrétien, doit-on être inſenſible?
Ne connaîtrez-vous point, exemt de paſſion,
Le véritable eſprit de la religion?
Le tendre ſentiment compoſe ſon eſſence;
Le tendre ſentiment établit ſa puiſſance;
Si Dieu n'eût point aimé, ſuivrions-nous ſa loi?
C'eſt l'amour qui ſoumet la raiſon à la foi..
Vous verrez votre ami.

Comminge ſe proſterne devant le P. Abbé.

SCÈNE V.

COMMINGE.

ſeul, & revenant au-devant du théatre.

QUE mes maux ſont horribles?
Eh! qu'il eſt de tourments pour les ames ſenſibles!
Combien de fois on meurt avant que d'expirer!
Tout m'attendrit, m'afflige, & vient me déchirer!
Cet Euthime.. Ah! Comminge, écarte les allarmes;
Dans tes yeux preſque éteints eſt-il encor des larmes?
Sous le froid de la mort prêt à s'anéantir,
Ton cœur au ſentiment pourroit-il ſe r'ouvrir?
J'ai tout perdu!. C'eſt moi que le tombeau dévore!
C'eſt moi.. qui ne ſuis plus! ô mon Dieu que j'implore,

Tu veux.. que je l'oublie ! ô comble de douleurs !
Tu prétends lui ravir juſqu'à mes derniers pleurs !
Et ce ſuprême effort.. n'eſt point en ma puiſſance.
Pardonne, Dieu vengeur, je ſçais que je t'offenſe ;
Je voudrois.. t'obéir..

Il court au tombeau de Rancé, l'embraſſe avec vivacité, & y répand des larmes.

Ah ! donne-moi ton cœur,
Toi, qui des paſſions pus te rendre vainqueur,
Rancé.. tu ſçus aimer ; tu connus la tendreſſe :
Tu ſçauras.. comme il faut ſurmonter ſa faibleſſe.
Ta vertu, que le ciel prit ſoin de ſoutenir,
De l'objet le plus cher dompta le ſouvenir ;
Du pied de ſon cercueil, ſur ſa cendre fumante :
Tu t'élevas à Dieu, qui frappoit ton amante :
Je n'ai point ton courage.. Ah ! viens à mon ſecours ;
Viens, ſubjugue un tyran,. qui l'emporte toujours.
Contre un cœur révolté, Rancé, tourne tes armes ;
D'Adélaïde en moi combats, détruits les charmes ;
L'ai-je pu dire, hélas ! . je retombe à ce nom ;
Prête-moi.. tout l'appui de la religion.
Mes larmes vainement inonderoient ta tombe !
Aimas-tu comme moi ? . Sous mes maux je ſuccombe.

Il eſt penché ſur le tombeau, aux pieds de la croix & dans un profond accablement.

SCÈNE VI.

COMMINGE, EUTHIME.

Euthime deſcend de l'eſcalier au eôté droit ; c'eſt de ce même eôté que Comminge a les deux mains & la tête appuyées ſur le tombeau ; il eſt donc aſſez naturel qu'il ne voye pas Euthime, qui n'apperçoit point auſſi Comminge. Euthime ſe traîne juſqu'à ſa foſſe ; on ſe ſouviendra qu'elle eſt ſur le devant du théâtre à droite ; ce religieux qui a toujours la tête enfoncée dans ſon habillement, examine long-tems ſon dernier aſyle ; il gémit, il y tend les deux mains qu'il lève enſuite au ciel ; il quitte ce lieu de la ſcène, fait quelques pas pour ſe retirer, apperçoit Comminge, paraît troublé, va à lui, s'en écarte, revient enfin ; Comminge qui ne l'a pas vû, ſe lève, & paſſe au eôté gauche du théâtre, près de ſa foſſe ; Euthime court prendre ſa place. Il a remarqué que Comminge avoit laiſſé échapper des pleurs ſur le tombeau : il y demeure dans la même ſituation où l'on a vu Comminge.

COMMINGE.

ſe relevant, comme on vient de le dire, & allant vers ſa foſſe.

ALlons nous acquitter d'un barbare devoir.
Qu'ai-je dit ? Le trépas n'eſt-il point mon eſpoir ?

Il prend la pioche.

Tèrre, mon ſeul aſyle, à ton ſein qui m'appelle,
Puis-je rendre aſſez-tôt ma ſubſtance mortelle ?
Ce cœur, par vingt tyrans, déchiré, dévoré,
Pourroit-il aſſez-tôt être au néant livré ?

Il enfonce la pioche, creuſe la tèrre, & trouve de la réſiſtance. Pendant ce tems Euthime donne des baiſers au tombeau ; on diroit qu'il veut recueillir dans ſon cœur les larmes de Comminge.

Tu m'oppoſes, ô tèrre, un rocher inflexible!
Ouvre-toi ſous mes coups.. à mes pleurs ſois ſenſible..

En pleurant.

De tes flancs amollis.. je ne veux qu'un tombeau.

Il arrache des pièrres, qu'il jette ſur le bord de la foſſe; il s'arrête appuyé ſur la pioche, & continue.

Eprouvé, chaque jour, par un tourment nouveau,
Aurois-je à regretrer une vie importune?
Hélas! dès le berceau j'ai connu l'infortune,
Les maux les plus cruels, les ſupplices du cœur:
L'exiſtence pour moi ne fut que la douleur.

Il creuſe encore la tèrre, laiſſe la pioche, prend entre ſes mains un crâne, le conſidère avec une attention ténébreuſe.

De cet être animé par un rayon céleſte,
De l'homme malheureux voilà donc ce qui reſte!
Ils ont aimé ſans doute... & leur cœur ne ſent plus!

Il laiſſe, avec un ſigne d'effroi & de douleur, tomber ce crâne, qui va rouler du côté d'Euthime. Comminge a ſon front appuyé ſur les deux mains: il reſte quelque tems dans ce ſombre accablement. Euthime fait un mouvement de terreur à l'aſpect de cette tête, & il reprend la même attitude. Comminge revenu à lui, pourſuit:

Ciel! ſoutiens mes eſprits de douleur abbattus.

Euthime ſe relève, tourne les yeux vers le ciel, met la main ſur ſon cœur, & retombe dans la même ſituation. Comminge prend la pelle, jette la tèrre de côté & d'autre, met les pieds dans ſa foſſe, la conſidère avec cette mélancolie profonde, le caractère de l'ame pénétrée.

Que j'oſe de ma cendre enviſager la place..
Là.. je ne ſerai plus.. C'eſt dans ce court eſpace

Que tout s'anéantit.. tout.. juſques à l'eſpoir ;
C'eſt ici.. que l'amour n'aura plus de pouvoir,
Qu'Adélaïde enfin.. je vis.. je brûle encore ;
Je ſens.. qu'Adélaïde eſt tout ce que j'adore.

Il laiſſe touber la pelle ; tombe lui-même dans une attitude d'abbattement ſur le coin de la foſſe qui regarde le tombeau: par-là il peut être vû du ſpectateur ; Euthime qui continue à n'être pas apperçu de Comminge, fait quelques pas vers lui, revient, donne des marques de douleur, retourne & demeure une main appuyée ſur le tombeau.

Pardonne-moi, grand Dieu, c'eſt mon dernier ſoûpir;
Pour la dernière fois laiſſe-moi me remplir
De cet objet.. qu'il faut que je te ſacrifie!
Pardonne, ſi malgré le ſerment qui me lie,
J'ai gardé, dans un ſein qui nourrit ſon ardeur,

Il tire de ſon ſein le portrait d'Adélaïde. Euthime eſt parvenu juſqu'auprès de Comminge, & met ſon mouchoir à ſes yeux ; il écoute Comminge avec intérêt.

Cette image ſi chère.. attachée à mon cœur :
Eut-on pu l'en ôter, ſans m'arracher la vie?

Il attache les yeux ſur le portrait.

Voilà.. voilà les traits.. que l'on veut que j'oublie!
Effacés par mes pleurs.. à mes yeux ſi préſents..
Sur la religion.. ſur le ciel ſi puiſſants!
A Dieu même.. à Dieu même, oui je t'ai préférée,
Tu m'enflammes encore, ô femme idolâtrée.

Du cœur le plus épris, & le plus malheureux..

Il couvre le portrait de baiſers & de larmes.

Ma chère Adélaïde.. emporte tous mes vœux.

Euthime les deux mains étendues vers Comminge, qui toujours ne le voit pas, & comme prêt à s'écrier.

Le dernier ſentiment de l'eſprit qui m'anime.

EUTHIME, *avec un cri.*

Ah! Comte de Comminge!

Il ſe retire avec une eſpée de précipitation.

COMMINGE,

remettant avec vivacité le portrait dans ſon ſein, & frappé d'étonnement.

A ces accens! *il ſe retourne.*

Euthime!.

Il m'a nommé!.

Euthime ſe retire vers l'eſcalier de l'aile droite.

Sa voix.. cruel. vous me fuyez!.

Il va à lui.

Rien ne peut m'arrêter.. que j'expire à vos piés.

Euthime avance le bras pour empêcher Comminge d'approcher.

Quoi! vous me repouſſez!

Il demeure interdit.

Son empire m'étonne!

Euthime a monté déjà quelques marches, il tombe les deux mains appuyées ſur les genoux, dans l'attitude d'une perſonne qui pleure.

Il pleure!.

Comminge avec impétuoſité allant à Euthime, & déjà ſur une des marches

Je ſçaurai..

EUTHIME *ſe relevant, & lui faiſant ſigne toujours de la main pour qu'il n'avance pas.*

Reſtez.. Le ciel l'ordonne.

Euthime acheve de monter avec peine, tournant ſouvent la tête.

COMMINGE,

demeurant interdit ſur le degré.

Dieu lui-même commande! il enchaîne mes pas!

Quel ſilence obſtiné, que je ne comprens pas!

Il ſe retourne vers Euthime qui eſt au haut de l'eſcalier; ce dernier joint les mains, ſemble s'adreſſer au ciel, regarde encore Comminge, pouſſe un profond gémiſſement, eſt prêt de quitter la ſcène.

Euthime.. cher Euthime.. il gémit! & m'évite..

Comminge monte encore quelques degrés pour aller vers Euthime, & dit avec des larmes.

Euthime.. écoutez-moi.. qu'un ſeul mot...

Il ſuit longtems des yeux Euthime, qui diſparaît enfin, après s'être encore retourné & avoir regardé Comminge en levant les mains au ciel, & mettant les mains ſur ſon cœur.

Il me quitte!

SCÈNE VII.

COMMINGE *ſeul, deſcendant.*

CEs ſons.. ces ſons touchans.. dans mon ame ont porté..
Trop chère illuſion!: frappé de tout côté..
Ma douleur, mon tourment, mon déſeſpoir redouble!
Tout ce qui m'environne augmente encor ce trouble..

Il va vers le tombeau.

O Dieu qui me punis, que j'offenſe toujours,
Précipite la fin de mes malheureux jours;
O Dieu.. ſoulage-moi du fardeau de mon être.

Il a une main appuyée ſur le tombeau.

SCÈNE VIII.

COMMINGE, D'ORSIGNI *avec précipitation, deſcendant par l'eſcalier du côté gauche, & accourant à Comminge.*

COMMINGE *allant au-devant de d'Orſigni, avec tranſport.*

IL me connaît!

D'ORSIGNI, *avec la même vivacité.*

Euthime, en ce moment peut-être,
A ſon terme arrivé..

COM-

COMMINGE, *effrayé.*

Vous dites?

D'ORSIGNI.

A l'inſtant;
J'ai vu ce malheureux que l'on traînoit mourant
Aux lieux, où la pitié d'une main bienfaiſante
S'empreſſe à ſoulager la nature ſouffrante.

COMMINGE,

avec douleur, & faiſant quelques pas.

Je te perdrois! Euthime!

D'ORSIGNI.

A travers ſa pâleur;
J'ai ſaiſi quelques traits.. ils ont troublé mon cœur;
Comminge.. il faut le voir.

COMMINGE.

Je le verrai ſans doute.
Courons.. ce cœur, hélas! n'a plus rien qu'il redoute.

Il ſort.

D'ORSIGNI.

Je ſuis vos pas.

Aux lieux où la pitié. L'infirmerie.

SCÈNE IX.

D'ORSIGNI, *ſeul.*

O Ciel! prens pitié de ſes maux!
S'il n'eſt point en ces lieux, où donc eſt le repos?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMMINGE *descendant avec précipitation, &* D'ORSIGNI *le suivant avec le même empressement.*

COMMINGE *encore sur les degrés.*

NON, ne me suivez point.

Il est descendu sur la scène.

D'ORSIGNI.

Sous ces voûtes funèbres,
Que venez-vous chercher?

COMMINGE.

Les plus noires ténèbres,
S'il étoit sur la tèrre un séjour plus affreux,
J'y précipiterois les pas d'un malheureux.
Dans la nuit de la mort que ma douleur se cache;
A me persécuter tout conspire & s'attache;
Tout se plaît à blesser ma sensibilité.
Je ne puis m'arracher à la fatalité!

Que je reconnais bien cet infernal Génie,
Appliqué ſans relâche à tourmenter ma vie,
Et qui, dès mon berceau s'abbreuvant de mes pleurs,
Emporte mes deſtins de malheurs en malheurs!
Acharné ſur ſa proye avec perſévérance..
Jouis cruel: ta rage a comblé ma ſouffrance!

D'ORSIGNI.

Quoi! toujours entouré de l'ombre des tombeaux,
Loin de les adoucir, vous irritez vos maux!
Aimant à vous nourrir de fiel & d'amertume,
Vous-même entretenez l'ennui qui vous conſume!

COMMINGE.

Euthime.. vous ſçavez quel trouble en ſa faveur,
Quel pouvoir inconnu ſemble entraîner mon cœur,
Qu'après Adélaïde, il eſt le ſeul, peut-être,
Pour qui le ſentiment dans mon ame ait pu naître;
Cet Euthime.. que j'aime, & je ne ſçais pourquoi..
Refuſe de me voir.. Il s'éloigne de moi!
Malgré mon déſeſpoir, ma prière, mes larmes,
Il veut à mes regards dérober ſes allarmes!
On dit même, & je tremble à ce nouveau chagrin,
Que ſes jours languiſſants approchent de leur fin:
S'il m'étoit enlevé.. que m'importe ſa vie?
Que dis-je? ô ciel! la mienne à ſon ſort eſt unie

Mais, d'Orſigni, d'où vient cet intérêt puiſſant?
Seroit-ce du malheur le ſuprême aſcendant,
Et des infortunés le cœur facile & tendre,
Plus que les autres cœurs, cherche-t-il à s'étendre?
Goûterions-nous enfin de ſecrettes douceurs
A confier nos maux, à dépoſer nos pleurs?
La peine partagée eſt-elle plus légère?
Ou ce ciel, de qui l'homme éprouve la colère,
Que les plus malheureux ſouvent touchent le moins,
Met-il le ſentiment au rang de nos beſoins?
Euthime.. à mes côtés je le revois ſans ceſſe;
Il me cherche, me fuit.. dans quel trouble il me laiſſe!

D'ORSIGNI.

Comme vous j'ai ſenti la même émotion.

COMMINGE.

Et tout vient ajouter à cette impreſſion.
Qu'eſt-ce que le ſecours de la raiſon humaine!
Qu'on doit peu nous vanter ſa lueur incertaine!
Ce débile flambeau, qu'allume un ſouffle ſaint,
Le moindre événement l'obſcurcit, ou l'éteint;
Avec nos ſens flétris nos eſprits s'affaibliſſent.
A mes propres regards mes frayeurs m'aviliſſent:
J'euſſe autrefois d'un ſonge écarté les erreurs,
J'ouvre aujourd'hui mon ame à ces vaines terreurs;

Tant l'infortune change & peut dégrader l'être,
Que l'orgueil a nommé l'image de ſon maître!
Lorſque l'aſtre du jour brille au plus haut des cieux,
La règle nous permet d'appeller ſur nos yeux
D'un ſommeil paſſager les douceurs conſolantes;
La mort même abbaiſſoit mes paupières peſantes;
Dans le ſein du repos j'eſſayois d'aſſoupir
Les tortures d'un cœur fatigué de gémir:
Quel ſonge m'a frappé de triſteſſe & de crainte!
J'errois dans les détours d'une lugubre enceinte,
Qu'à ſillons redoublés le tonnèrre éclairoit;
Sous mes pas chancelants la tèrre s'entr'ouvroit;
Je m'avance, égaré, dans des plaines déſertes:
De la deſtruction elles étoient couvertes;
Du fond de noirs tombeaux, antiques monuments,
J'entendois s'échapper de longs gémiſſements;
Dans les débris éparts de ces vieux mauſolées,
Je voyois ſe traîner des Ombres déſolées;
D'un lamentable écho ces champs retentiſſoient;
Des monceaux de cercueils juſqu'aux cieux s'entaſſoient:
On eut dit que ces bords, haïs de la nature,
Étoient du monde entier la vaſte ſépulture.

La règle nous permet. On ſe rappellera que les Religieux de la Trappe ont permiſſion de ſe repoſer quelques momens l'après-dîner.

Tout à l'oreille, aux yeux, au cœur, à tous les ſens
Portoit l'affreuſe mort, & ſes traits déchirants.
A la ſombre lueur d'une torche ſanglante,
J'apperçois une femme éperdue & tremblante,
En vêtemens de deüil, les bras levés au ciel,
Dans les pleurs, ſuccombant ſous un trouble mortel.
Auſſi-tôt la pitié m'attendrit & me guide:
J'accours, je vois.. je vole aux pieds d'Adélaïde.
Et n'embraſſe, effrayé, qu'un tombeau gémiſſant.
Sous les habits d'Euthime, un ſpectre menaçant
S'éleve, ſe découvre, à mes regards préſente..
Quel image! la mort cauſe moins d'épouvante:
D'un tourbillon de feu il étoit entouré;
On pouvoit voir ſon cœur de flammes dévoré.
» Arrête, m'a-t-il dit d'une voix douloureuſe;
» Cruel! ma deſtinée eſt aſſez malheureuſe.
» Puiſſé-je dans ces feux, qui s'éteindront un jour,
» Expier les erreurs d'un criminel amour,
» Et bientôt appaiſer les céleſtes vengeances!
» Pleure, il eſt encor tems, répare tes offenſes..
» Tu vois Adélaïde. » A ces mots expirans,
Il lance dans mon ſein un de ces traits brûlants;
» Je t'attends, pourſuit-il. » Je m'écrie: il retombe;
Et rentre, en murmurant, dans la nuit de la tombe,
La foudre y ſuit le ſpectre, & l'enfer a mugi.

SCÈNE II.

COMMINGE, D'ORSIGNI, QUATRE RELIGIEUX.

Ces quatre Religieux paraiſſent au ſortir de l'aile droite du cloître, au côté de l'eſcalier; ils prennent ſucceſſivement une des cordes de la cloche, en ſe proſternant l'un devant l'autre, & en diſant :

PREMIER RELIGIEUX, *d'une voix ſourde & lugubre.*

Mourir.

D'ORSIGNI, *entendant les ſons funèbres de cette cloche, qui ſonne depuis ce moment juſqu'à la fin de la pièce.*

Quels ſons! qu'entends-je?

COMMINGE, *effrayé & regardant ces Religieux.*

Il ſe meurt! d'Orſigni.

SECOND RELIGIEUX, *en obſervant ce que nous venons de dire.*

Mourir.

TROISIÈME RELIGIEUX.

Mourir.

QUATRIÈME RELIGIEUX.

Mourir.

Ces quatre Religieux ſe retirent; la cloche eſt cenſée avoir d'autres cordes que tirent dans le cloître d'autres Religieux qu'on ne voit pas.

D'ORSIGNI.

Quels accents! quelle image!

COMMINGE.

Je n'en puis plus douter. Vous voyez notre uſage,
Lorſqu'un de nous expire.

SCÈNE III.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ *ſuivi de deux Religieux dont l'un a ſon mouchoir ſur les yeux, l'autre paraît pénétré de triſteſſe.*

LE P. ABBÉ.

ÉPargnez ces regrets ;
Allez du lit funèbre ordonner les apprêts.

Les deux Religieux ſortent, & remontent triſtement.

COMMINGE *l'appercevant, court à lui, emporté par la douleur, & oubliant de ſe proſterner ſuivant l'uſage.*

Euthime..

LE P. ABBÉ *d'un ton attendri.*

Va mourir.

COMMINGE.

Va mourir.. Ah ! mon Père!

LE P. ABBÉ.

Tout le pleure, & moi-même.. ô triſte miniſtère!

COMMINGE,

du ton de la plus vive douleur.

O mon Père ! avec lui que ne puis-je expirer !
Eh ! je croyois n'avoir qu'une mort à pleurer !

Du lit funèbre. Qu'on n'oublie point que ces Religieux, lorſqu'ils ſont près d'expirer, ſont étendus ſur la cendre & la paille.

A part.

Pardonne, Adélaïde.. Oui, j'ignore moi-même
Quel mouvement.. je cède à ma douleur extrême.

Au P. Abbé.

Pour jamais enlevé.. je ne le verrai plus!

D'ORSIGNI,

Qu'il a ſçu me toucher! que mes ſens ſont émus!

LE P. ABBÉ.

Dans cette enceinte ſombre il doit bientôt deſcendre.
Rempli de notre eſprit, pour mourir ſur la cendre.

COMMINGE, *au P. Abbé.*

Vous ſçavez..

LE P. ABBÉ.

Ses chagrins doivent ſe dévoîler.

COMMINGE, *avec précipitation.*

Nous apprendrons, mon Père..

LE P. ABBÉ.

Euthime va parler:
Je le ſçai de lui-même, & pour grace dernière,
Il demande, affranchi de notre loi ſévère,
Qu'un grand ſecret, dit-il, dans ſon cœur retenu,
Echappe à ſa douleur, & ſoit enfin connu.

COMMINGE, *à part.*

Un grand ſecret! mon trouble à chaque inſtant augmente.

D'ORSIGNI, *à part.*

Quels rapports.. quels ſoupçons que ma faibleſſe enfante!

SCÈNE IV.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ. DES RELIGIEUX.

Deux rangs de religieux deſcendent les bras croiſés ſur la poitrine, & dans un grand accablement, par les deux eſcaliers. Chacun fait une genuflexion devant la croix, & une autre devant l'Abbé; enſuite ils vont ſe remettre à leur place des deux côtés de la ſcène; les deux colonnes ſont en face l'une de l'autre, le P. Abbé eſt au milieu; ſur un des côtés du théâtre ſont Comminge & d'Orſigny, tous deux accablés de la plus vive douleur, & paraiſſant inquiets ſur ce que doit réveler Euthime. La cloche ſonne toujours, de façon pourtant qu'elle ne couvre pas la voix.

LE P. ABBÉ, *aux religieux.*

QUe chacun prenne place & m'écoute.

Les religieux ſe rangent, comme on l'a dit, à côté l'un de l'autre, & dans une triſteſſe recueillie. On frappe la tablette des mourans ſelon l'uſage de la Trappe.

La mort
Sur un de nous s'arrête, & va finir ſon ſort;
Le frère Euthime touche à ce moment terrible
Où nous attend l'arrêt d'un juge incorruptible;
Et l'homme, quel qu'il ſoit, eſt coujours criminel:
Réuniſſons nos voix; juſqu'au thrône éternel,
Portons avec ardeur la fervente prière:
Du ſéjour bienheureux elle ouvre la barrière,

Des pièges infernaux peut ſeule garantir,
Prête un pouvoir touchant aux pleurs du repentir,
De Dieu qui va frapper ſuſpend, éteint la foudre,
Et déſarmant ſon bras, le force à nous abſoudre.
Pour Euthime implorons tous les ſecours du ciel;
Que cet infortuné, vainqueur d'un corps mortel,
Plein de ce feu ſacré que l'eſpérance allume,
Au calice de mort boive ſans amertume,
Et que ſon ame en paix, rejettant ſes liens,
S'élance au ſein d'un Dieu, la ſource des vrais biens.

Il ſe tourne de côté ainſi que tous les religieux, en face de la croix, & adreſſe cette prière que lui ſeul prononce, les religieux ne diſant tout haut que le dernier mot.

PRIÈRE.

Dieu ſuprême, daigne m'entendre:
Que l'eſprit immortel s'enflamme de ton feu;
Rends à la terre une mortelle cendre.
Mon ame reconnaît, aime, & bénit un Dieu.

TOUS LES RELIGIEUX

répétent à la fois ce dernier mot.

Un Dieu!

LE P. ABBÉ, *continuant.*

Mon ame en toi ſeul ſe confie:
Ecarte les dangers qui m'attendent au port;
A l'homme qu'a trompé le ſonge de la vie,
Grand Dieu, fais ſupporter la mort.

TOUS LES RELIGIEUX *répètent.*

La mort !

LE P. ABBÉ *poursuit.*

Ouvre, ô mon Dieu, les portes éternelles;
Que je me plonge au sein des miracles divers,
Crées par tes mains immortelles !
L'espérance, la foi m'emportent sur leurs ailes;
Dieu puissant, sous mes pas viens fermer les enfers.

TOUS LES RELIGIEUX.

Les enfers !

LE P. ABBÉ *continue.*

Brise un joug que la matière impose;
Romps les fers de l'humanité;
Tout est marqué du sceau de la mortalité;
Tout fuit, comme un torrent dans son cours emporté:
C'est en toi seul, ô mon Dieu, que repose
L'éternité.

TOUS LES RELIGIEUX.

L'éternité !

SCÈNE V.

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, LES RELIGIEUX.

Quatre nouveaux religieux, dont deux portent une eſpece d'urne de terre groſſière & remplie de cendre, l'autre a ſous ſon bras de la paille.

LE QUATRIÈME RELIGIEUX,

au P. Abbé, & d'une voix baſſe & pénétrée.

LE frère Euthime approche.

LE P. ABBÉ.

Empreſſons-nous, mes frères,
A préparer ce lit, terme de nos miſères:
Euthime a demandé que ſon œil expirant
Pût contempler ſa foſſe à ſon dernier inſtant.

Il eſt accompagné de ces quatre nouveaux religieux, il prend dans une coquille qu'on lui preſente avec cette urne, de la cendre, la laiſſe tomber en levant les yeux au ciel, & en diſant:

Eſprits conſolateurs, entourez cette cendre.

Les quatre religieux forment une croix de cendre qu'ils couvrent de paille: elle eſt ſur le devant du théâtre à gauche, diſtante de la foſſe d'Euthime; les deux colonnes de religieux dépaſſent cette cendre, de façon que Comminge ſera vis-à-vis d'Euthime, lorſqu'il ſera placé.

Et ſur ce lit de mort mes mains doivent l'étendre!

COMMINGE.

O ſpectacle touchant! je ne pourrai jamais..

LE P. ABBÉ, *à Comminge.*

A votre rang placé, modérez ces regrets,
Frère Arsène, & songez que le ciel s'en offense.

Comminge dans l'accablement, va prendre sa place parmi les religieux: il est le second de la colonne droite; d'Orsigni est quelques pas plus haut que les religieux, & un peu plus de côté, de façon qu'il ne cache ni les religieux, ni Comminge.

A d'Orsigni.

Et vous, sur qui veilloit l'œil de la Providence,
Qu'elle-même a sans doute en ces murs amené,
Vous, d'un monde trompeur, toujours environné,
Vous avez vu mourir ces héros de la guèrre,
Dont le faste imposant peut éblouir la tèrre,
Ces sages, dont l'orgueil est le faible soutien..

D'ORSIGNI.

appercevant Euthime qui descend.

O ciel!

LE P. ABBÉ.

Vous allez voir comme meurt un chrétien.

SCÈNE VI, *& dernière.*

COMMINGE, D'ORSIGNI, LE P. ABBÉ, LES RELIGIEUX, EUTHIME,

ſoutenu par deux religieux, un troiſième le ſuit avec un crucifix à la main.

LE P. ABBÉ, *voyant Euthime.*

Il s'offre à nos yeux.

A d'Orſigni.

A Euthime, au-devant duquel il va.

Venez, venez, mon frère,
Mériter de la grace une mort ſalutaire.

EUTHIME *avançant ſur le théâtre; toujours ſoutenu par les deux religieux, & ſe traînant au lit de cendre.*

C'eſt-là que j'attendrai l'arrêt de mon trépas.

Au P. Abbé.

O mon Père! daignez me prêter votre bras.

Le P. Abbé l'aide, & l'étend ſur la cendre: l'un des deux religieux qui le ſoutiennent ſe retire. Derrière lui reſte toujours le religieux qui porte le crucifix; Euthime demande au P. Abbé qui eſt à ſes côtés:

Suis-je près de ma foſſe?

COMMINGE *le regardant avec attention, & à part:*

A ſa voix.. à ſa vue..

LE P. ABBÉ, *à Euthime.*

La voici

Il la lui montre.

D'OR-

D'ORSIGNI, *à part.*

Quelle erreur ſéduit mon ame émue!

EUTHIME, *regardant ſa foſſe.*

Mon courage incertain demande à s'affermir;
Soutenons ce ſpectacle.. il apprend à mourir.

On ſe ſouviendra qu'Euthime doit avoir une voix languiſſante & affaiblie.

Vous me l'avez permis. *Au P. Abbé.* Le malheureux Euthime
Peut, rempli des tranſports du zèle qui l'anime,
Révéler des ſecrets, qui du jour éclairés,
Rendront Dieu plus viſible à ces lieux révérés,
A ces ames, du monde & des ſens détachées..
Oui, vous verrez ſon bras, par des routes cachées,
Me tirer des enfers, pour me conduire au port.
Que ma bouche, ô mon Dieu, par un ſuprême effort
Puiſſe offrir de ta gloire une preuve éclatante!
Ranime en ſa faveur cette voix expirante!
Que mon dernier ſoûpir s'arrête, pour montrer
Ce que peut faire un Dieu, qui veut nous inſpirer!

LE P. ABBÉ.

Ah! ſa grace eſt ſur nous toujours prête à deſcendre;
Sur nous toujours ſes dons ſont prêts à ſe répandre.

C'eſt nous, c'eſt nous, ingrats, qui repouſſant ſa main,
Contre le ciel armés, lui fermons notre ſein.

EUTHIME, *au religieux qui le ſoutient. Il eſt un peu élevé, & ſouvent appuyé ſur ſon bras droit.*

Daignez me ſoutenir. *Aux religieux.*
Vertueux ſolitaires,
Vous avez cru ma foi, ma piété ſincères,
Que digne enfin du nom que vous m'avez donné,
J'étois par un ſaint zèle aux autels entraîné:
Il faut vous détromper. Contemplez dans Euthime
Des déſordres du cœur la honteuſe victime;
Vous voyez.. une femme

Comminge à ce mot laiſſe échapper toute l'expreſſion de l'étonnement & de la curioſité, mouvements qui toujours augmentent.

LE P. ABBÉ.

Une femme en ce lieu!

EUTHIME.

Qui vêcut pour le monde, & veut mourir pour Dieu.
Oui, je ſuis, je l'avoue, une femme coupable,
Et la plus criminelle, & la plus miſérable..
Dont la religion conſolera la fin.
Comminge, entends, régarde, & reconnais enfin

Celle qui prit, hélas ! un fol amour pour guide..
Celle qui t'égara.. qui vient..

A ce dernier mot, elle ſe lève encore un peu plus ; & ſa tête moins enfoncée dans ſon habillement laiſſe diſtinguer ſes traits.

COMMINGE

avec un cri, allant ſe précipiter à genoux auprès d'Euthime, & paraiſſant vouloir lui prendre la main.

Adélaïde !

D'ORSIGNI.

Ciel !

EUTHIME

à Comminge & le repouſſant de la main.

Elle-même. Arrête.

COMMINGE, *à ſes pieds.*

Adélaïde.. non..

Aux religieux qui veulent le relever.

A ſes pieds je mourrai..

LE P. ABBÉ, *à Comminge.*

Que la religion..

COMMINGE.

dans la même ſituation, avec la fureur de la douleur, & en pleurant.

Je n'en ai plus.

EUTHIME.

Comminge, ah ! ſi je te ſuis chère,
N'offenſe point le ciel..

COMMINGE.

Il comble ma miſère.

EUTHIME.

Il nous aime, il nous frappe.. Écoute, & lève-toi.

Comminge ſe lève, va tomber dans les bras de deux religieux, & eſt plongé dans le plus grand accablement. Les mouvements de d'Orſigni ſont moins marqués que ceux de Comminge; ce dernier n'eſt point caché par les religieux : il eſt entr'eux & Euthime. Le P. Abbé eſt plus ſur le devant du théâtre.

Je dois un grand exemple, & tout l'attend moi.
Que dumoins mon trépas puiſſe expier ma vie !

A d'Orſigni avec ſurpriſe & attendriſſement.

Vous auſſi, dans ces murs !

Aux religieux, en leur montrant Comminge, & après une longue pauſe.

Voilà d'un culte impie
Le trop fatal objet.. & que j'ai trop chéri;
Pour qui Dieu tant de fois fut oublié.. trahi !
Dès mon premier ſoûpir, Comminge eut ma tendreſſe;
Nous rempliſſions nos cœurs d'une profane ïvreſſe;
Tout, la tèrre, le ciel loin de nous avoient fui;

En montrant Comminge.

Il n'adoroit que moi, je n'adorois que lui;
Notre ame aux paſſions étoit ábandonnée;
Enfin, à mon amant j'allois être enchaînée:
L'intérêt diviſa nos parents furieux;
Les flambeaux de l'hymen, qui brilloient à nos yeux,
Tout prêts de s'allumer, à leur voix s'éteignirent;
Malheureux pour jamais, leurs mains nous déſunirent.

J'aurois dû réprimer à force de vertu
Un penchant par le ciel ſans doute combattu:
J'entretins ma faibleſſe. A tous les maux en bute;
De ce pas imprudent je courus à ma chûte;
Au bonheur de Comminge, il falloit m'immoler,
Que d'un hymen forcé le joug vint m'accabler:
Je cherchai pour l'objet de ce nœud reſpectable
Un mortel.. qui jamais ne me parut aimable,
Dont le choix odieux raſſurât mon amant,
Et fût pour ma tendreſſe un éternel tourment;
Je trouvai ce mari.. qui devoit me déplaire.
Un tel lien, mon Dieu! méritoit ta colère,
Et j'en ai reſſenti les terribles effets!
Malheureuſe! l'amour m'enivroit à longs traits.
Cette ardeur inſenſée avoit peine à ſe taire;
Je laiſſois s'élever une flamme adultère;
Je trahiſſois l'hymen: je portois dans ſes bras
Un cœur, qui chériſſoit ſes ſecrets attentats.
Eh! voilà ce qu'étoit une femme infidelle
Qui s'armoit des dehors d'une vertu rebelle!
Ils n'en impoſoient point aux regards d'un époux;
Il n'écouta bientôt que ſes tranſports jaloux;
A venger ſes affronts ſa fureur animée
Dans un cachot me traîne, & m'y tient enfermée;

Le cruel.. d'un Dieu juſte il étoit l'inſtrument !
Mais, loin d'ouvrir les yeux ſur mon égarement,
Loin qu'un remords heureux excitât mes allarmes,
C'étoit à mon amant.. que je donnois mes larmes.

COMMINGE, *quittant avec vivacité les bras des deux religieux, & allant ſerrer dans les ſiens le P. Abbé, avec un ſombre déſeſpoir qui ne lui permet de s'écrier qu'après quelques inſtans.*

Ah ! mon Père ! *Le P. Abbé le tient ſerré contre ſon ſein.*

EUTHIME.

La mort m'affranchit de mes nœuds,
Enleve mon époux : Comminge a tous mes vœux ;
Je cours le demander aux lieux de ſa naiſſance ;
Depuis longtems ſa mère accuſoit ſon abſence :
Nous mêlons nos regrets. Par la voix des douleurs,
Dieu quelquefois appelle & vient s'ouvrir les cœurs ;
Le mien le repouſſoit. D'un trait profond bleſſée,
Comminge revenoit ſans ceſſe à ma penſée..
Que la raiſon, l'honneur, de mon ame étoient loin ;
Sa mère.. je la quitte, & n'ayant de témoin
Qu'une femme au ſecret par l'intérêt liée,
De ma mort la nouvelle eſt partout publiée ;
Je prens des vêtements à mon ſexe interdits ;
Je cherche mon amant ſous ces nouveaux habits ;

D'un ami, qui toujours lui demeura fidelle,
Le nom, à mon eſprit tout-à-coup ſe rappelle;
Le ſéjour qu'il habite eſt non loin de ces lieux:
J'y vole.. A ce tranſport reconnaiſſez les cieux:
D'un ſentiment qu'envain combattoit ma faibleſſe,
L'attrait impérieux me domine, me preſſe,
Subjugue l'amour même, & me force d'entrer
Dans votre temple, où Dieu paraiſſoit m'attirer;
Parmi toutes ces voix qui chantent ſes louanges,
Qui s'élevent à lui ſur les aîles des anges,
Je diſtingue une voix.. un ſon accoutumé
A pénétrer un cœur toujours plus enflammé:
Par un ſonge impoſteur je crois être trompée;
J'approche.. de quels traits je demeure frappée!
Je découvre à travers les outrages du tems,
Et de l'auſtérité les ſillons pénitens..
Je revois.. cet objet. d'une immortelle flamme,
Ce ſéducteur ſi cher.. le maître de mon ame;
Je pouſſe un cri d'effroi, de ſurpriſe, d'amour;
Toutes les paſſions m'agitent tour à tour;
Auſſitôt, (contemplez juſqu'où l'homme s'égare,
Quand d'un cœur corrompu le déſordre s'empare.)
Je conçois le projet.. je veux ravir à Dieu
Une ame qu'il ſembloit échauffer de ſon feu.

Faible mortelle ! oſer me croire ſon égale !
Oſer être d'un Dieu l'orgueilleuſe rivale !
Je m'informe, j'apprens.. Comminge à vos autels
Venoit d'être enchaîné par des nœuds éternels,
Le jour même.. où le ciel dans ce ſéjour amène.

COMMINGE

s'arrachant des bras du P. Abbé, & avec une ſombre fureur.

Ai-je aſſez, Dieu vengeur, raſſaſié ta haine ?

Il fait quelques pas ſur la ſcène, égaré de douleur.

LE P. ABBÉ.

Rendez grace à ce Dieu qui ne vous punit pas.

Il va à lui, & avec tendreſſe :

Eſt-ce à toi d'augmenter le nombre des ingrats,
Toi qu'il a par bonté tiré du précipice,
Que ſon bras paternel diſpute à ſa juſtice ?
A de pareils tranſports tu peux t'abandonner !
Viens, mon fils..

Il lui tend les bras, & le ſerre contre ſon cœur.

Dieu toujours eſt prêt à pardonner.

Comminge en pleurant retombe dans le ſein du P. Abbé.

EUTHIME.

Après tant de tourments, de recherches, d'allarmes,
Je retrouvois enfin cet objet de mes larmes ;
A des yeux inquiets Comminge étoit rendu :
Mais.. pour un cœur épris l'amant étoit perdu.

O vous, à qui mes cris alloient porter la guèrre,
Vous n'avez point ſur moi lancé votre tonnèrre!
Vous vouliez employer ce déteſtable amour,
Pour retenir mes vœux dans ce divin ſéjour:
Tant vos deſſeins profonds aux yeux humains ſe cachent!
Pour m'arrêter ici que de liens m'attachent!
Vingt fois ces murs par moi furent abandonnés:
Autant de fois mes pas y furent ramenés;
Quitter des lieux ſi chers! c'eſt pour moi le ciel même,
Où reſpire, où demeure.. où mourra ce que j'aime.
Puis-je m'en arracher? près de lui je vivrai;
L'air qui vient l'animer, je le reſpirerai;
S'il faut, s'il faut lui taire à quel point je l'adore,
Renfermer mes ſoûpirs, l'ardeur qui me dévore,
Du moins.. je l'entendrai.. je le verrai toujours.
J'exhalois dans mon ſein ces coupables diſcours;
L'amour.. a décidé. J'accours à vous, mon Père;
Vous ne m'effrayez point par votre règle auſtère:
Comminge la ſuivoit. Cette brûlante ardeur
Paraît l'emportement d'une ſainte ferveur:
Dieu ſeul, Dieu ſeul connaît la perfidie humaine!
Enfin vous m'admettez à l'aiſſai d'une chaîne..
Je lui tends les deux mains, Comminge la portoit.
Eh, mon Père, quel cœur parmi vous habitoit!

Il faut qu'à vos regards tout entier ce cœur s'ouvre,
Que de tous mes forfaits le tiſſu ſe découvre:
Miſérable! on croyoit que c'étoit l'Éternel
Qui me tenoit ſans ceſſe attaché à l'autel:
Un homme.. y recevoit mon ſacrilège hommage!
C'étoit d'un homme, ô Dieu, que j'encenſois l'image!
C'étoit là ton rival! c'étoit là ton vainqueur!
Que dis-je? Il n'étoit point d'autre Dieu pour mon cœur!

LE P. ABBÉ.

Ainſi dans nos liens, captifs opiniâtres!
Les paſſions encor nous rendent idolâtres!
Inſenſés! hors Dieu ſeul, qui mérite nos vœux?

EUTHIME *montrant Comminge.*

Compagne de ſes pas, ſûre que dans ces lieux
L'un & l'autre verroient finir leur triſte vie,
Qu'auprès de lui ma cendre y ſeroit recueillie,
Pouvant à ſes côtés & pleurer & gémir,
Du bonheur de l'aimer pouvant enfin jouir,
Sans retour, ſans eſpoir, je me croyois heureuſe..
Qu'eut inſpiré de plus une ardeur vertueuſe?
Je me diſſimulois qu'une ſombre langueur
Sur mes jours répandue, en deſſechoit la fleur..
Je mourois.. pour Comminge. A ma foſſe entraînée,
Je n'y déplorois point ma triſte deſtinée;

Peu ſenſible à ma fin, je diſois ſeulement :
Là, je ne pourrai plus adorer mon Amant !
C'eſt ſur ſa foſſe, hélas ! que je portois mes larmes ;
C'eſt-là que s'attachoient mes mortelles allarmes ;
Ardente à partager ſes pénibles travaux,
Pour l'aider, j'oubliois ma langueur & mes maux ;
Encor même aujourd'hui, d'une main frémiſſante,
J'eſſayois d'entr'ouvrir cette foſſe effrayante,
Où Comminge.. mon cœur a trahi mon deſſein,
Et l'inſtrument funèbre eſt tombé de ma main.
Vous ſerez étonnés qu'avec tant de faibleſſe,
Avec tous les tranſports de l'amoureuſe ivreſſe,
Une femme ait dompté ce mouvement puiſſant,
Qu'elle ait pu réprimer le deſir ſi preſſant
De ſe faire connaître au tyran de ſon ame ;
Ce n'eſt point la vertu qui repouſſoit ma flamme :
C'étoit, c'étoit l'amour, la crainte de troubler
Des jours qui m'ont paru dans la paix s'écouler ;
Je penſois que ce Dieu, qu'aujourd'hui je révère,
Attachoit mon amant par un culte ſincère,
Que les pleurs de Comminge, & ſes profonds ennuis,
De la religion étoient les heureux fruits.
Bornée au ſeul plaiſir de le voir, de l'entendre,
Combien de fois mes pas, ma voix, ce cœur trop tendre

Ont-ils été, grand Dieu, tout prêts de me trahir?
Mais.. j'aimois trop Comminge.. & je pouvois mourir.

COMMINGE.

Et je n'expire pas dans des torrens de larmes!
Au P. Abbé en pleurant.
Mon Père.. mon ami..

LE P. ABBÉ,
d'un ton touchant, & retenant Comminge dans ſes bras.

Modérez ces allarmes..
Soyez chrétien.

EUTHIME.

Enfin le bras même d'un Dieu
Guidoit mes pas tremblans, me pouſſoit vers ce lieu;
Comminge de ſes pleurs arroſoit cette tombe;
Il la quitte : ſoudain je me traîne, & j'y tombe;
Et dans mon ſein mourant ces pleurs ſont recueillies..
Je ne peux réſiſter à mes ſens attendris;
En vain l'amour m'arrête, à lui-même s'oppoſe:
De ces vives douleurs je veux ſçavoir la cauſe.
J'entens.. je vois Comminge.. en ſes mains un portrait..
Je ſçais.. tous ſes tourmens.. & que j'en ſuis l'objet;
Mon ame, un cri m'échappe.. & je ſuis expirante.

D'ORSIGNI
à part, ſur le devant du théâtre.

Frappé d'étonnement, de douleur, d'épouvante..

Je ſuccombe..

Comminge ſe retire avec emportement des bras du P. Abbé, & fait quelques pas ſur la ſcène.

EUTHIME

à Comminge, & d'un ton pénétré.

Où vas-tu ?

COMMINGE,

livré à l'extrême déſeſpoir, & au milieu des religieux qui l'entourent.

Chercher quelques ſecours
Qui me délivre enfin de mes maux, de mes jours,
D'une exiſtence, ô Dieu! de rage conſumée;
De cent coups de poignard percer..

Il met avec fureur la main ſur ſon cœur.

EUTHIME,

avec un profond attendriſſement.

Tu m'as aimée ?

COMMINGE,

revenant près d'Euthime

Si je t'aimes!

EUTHIME.

Demeure, & connais le remord.

Comminge obéit, reſte immobile, les mains contre le front, & accablé.

Ma vie a fait tes maux: profite de ma mort.

Aux religieux.

Vous ſçavez mes forfaits : apprenez-en la peine.
Succombant tout à coup ſous la main ſouveraine,
Mes yeux ſe ſont ouverts : j'ai vu mes attentats ;
J'ai vu Dieu ſur Comminge appéſantir ſon bras,
Punir ce malheureux, dont je ſuis la complice ;
Qu'ai-je dit ? J'ai tout fait, éternelle juſtice :
Daigne lui pardonner.. c'eſt moi qui dois ſouffrir.

A Comminge.

J'ai demandé que Dieu pour toi me fît mourir :
Il exauce mes vœux. Ma tendreſſe plus pure
D'expier nos fortfaits te preſſe, te conjure :
Comminge.. cher amant.. quel mot m'eſt échappé !
J'irrite encor ce Dieu, qui par moi ta frappé ;
Ne pleure point ma fin ; ne pleure que ma vie ;
Ah ! plutôt que ton cœur.. il le faut.. qu'il m'oublie ;
Remplis-toi de Dieu ſeul : à ſa voix obéis..
Et que ton repentir de ma mort ſoit le prix ;
Dis, me le promets-tu ?

COMMINGE,

tombe proſterné à côté d'Adélaïde ; il pleure ſur ſa main qu'elle lui préſente.

Ma chère Adélaïde !

EUTHIME.

Ne te refuſe pas à la main qui te guide ;

Que la religion t'enflamme déſormais ;
Promets-moi ce retour..

COMMINGE *troublé.*

Le ciel.. oui.. je promets..

Avec des ſanglots.

De t'aimer.. de mourir.

EUTHIME

retirant ſa main & avec trouble.

Laiſſe-moi.. je dois craindre..

Comminge ſe releve, & va tomber dans les bras des religieux qui le ſoutiennent. Euhime mettant la main ſur ſon cœur.

Il n'eſt donc que la mort qui puiſſe, ô ciel, l'éteindre!

Au P. Abbé.

Mon Père, contre moi j'implore votre appui ;
Si j'oubliai mon Dieu, que j'expire pour lui!
Dans un cœur déchiré n'eſt-il pas tems qu'il règne?
Je veux n'aimer.. que lui. *A d'Orſigni.*

Que l'amitié me plaigne,
D'Orſigni ; vous voyez l'effet des paſſions,
Le jour affreux qui naît de leurs illuſions.

Aux religieux.

Vous, que je n'oſerois nommer encor mes frères,
Pour Euthime uniſſez vos regrets, vos prières ;
Je n'eus point vos vertus : je ſçus les reſpecter.

Au P. Abbé.

Me ſeroit-il permis, hélas! de ſouhaiter

En montrant Comminge.

Qu'un jour l'humanité réunit notre cendre?
Quel vœux j'oſe former! en mon ſein viens deſcendre,
O mon Dieu; ſois vainqueur à ce dernier moment,
A briſer mes liens borne mon châtiment.
Étendrois-tu plus loin ta ſuprême vengeance?
Anéantis ce cœur.. cet amour.. qui t'offenſe;
Viens.. effacer des traits.

Au religieux qui porte le crucifix.

Donnez.. & que mes pleurs..

Elle baiſe le crucifix avec tranſport.

Au P. Abbé.

Mon père..aprochez-vous..Dieu!Comminge..je meurs.

COMMINGE

allant ſe jetter ſur le corps d'Adélaïde.

Elle expire! *La cloche ceſſe de ſonner.*

D'ORSIGNI *allant à lui.*

Comminge!.

LE P. ABBÉ *allant auſſi à lui.*

O malheureux Arſène!

D'ORSIGNI

voulant l'arracher de deſſus le corps d'Adélaïde.

Cher Comminge!

LE P. ABBÉ.

O mon fils! que je reſſens ſa peine!

Aux religieux

Aux religieux.

Le premier ſentiment de la religion
Eſt d'écouter la voix de la compaſſion ;
De ſecourir le faible, & même le coupable.
Montrant Comminge.
Adouciſſons l'horreur du deſtin qui l'accable ;
Et du ſein de la mort cherchons à le tirer.

Quelques religieux s'avancent pour l'arracher à cette ſituation.

COMMINGE *ſe relevant, & en pleurant.*

Adélaïde.. *Les religieux font des efforts pour le relever.*
Rien ne peut m'en ſéparer.

Il retombe, on parvient cependant à le relever.

Cruels ! vous empêchez que mon tourment finiſſe..
Il va ſe précipiter dans la foſſe préparée pour Adélaïde.
Que cet aſyle affreux du moins nous réuniſſe..

Il tombe les deux bras étendus ſur un des bords de la foſſe.

Enſeveli près d'elle..

D'ORSIGNI.

Il cède à ſes douleurs !

LE P. ABBÉ.

Que la pitié l'arrache à ce lieu de terreur ;
Les religieux environnent Comminge.
Redoublez votre zèle, & vos ſoins ſecourables.
De l'humaine faibleſſe exemples déplorables !

Jouët de vains deſirs, par ſon cœur égaré,
Grand Dieu, qu'eſt-ce que l'homme aux paſſions livré?

La toile tombe.

FIN.

Fautes à corriger dans les Diſcours & le Drame de Comminge.

Page lxxxj, Troiſième Diſ. prélimin. ligne 7, *& qu'ils ſont*, liſez *& qu'elles ſont affaiſſées.*

Pag. 23, avant-dernière ligne, *empêch*, liſez *empêche.*

Pag. 29, vers 8, Qui laiſſoient, *liſez* Qui laſſoient.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

MÉMOIRES

DU COMTE

DE COMMINGE.

JE n'ai d'autre deſſein, en écrivant les Mémoires de ma vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible, plus profondément dans mon ſouvenir.

La Maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du royaume. Mon biſaïeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des terres conſiderables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luſſan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfans fuſſent élevés enſemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit, au contraire, ennemis preſque en naiſſant.

Mon pere, qui étoit toujours ſurpaſſé dans ſes exercices par le marquis de Luſſan, en conçut une jalouſie qui devint bientôt de la haine; ils avoient ſouvent des diſputes; & comme mon pere étoit toujours l'aggreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maiſon: Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaiſſer l'orgueil de M. de Luſſan; tous les biens qu'il poſſéde, vous appartiennent par une ſubſtitution, & votre grand-pere n'a pu en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajouta-t-il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon pere pour ſon couſin; leurs diſputes devenoient ſi vives qu'on fut obligé de les ſéparer; ils paſſerent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis de Luſſan n'eut qu'une fille de ſon mariage, & mon pere n'eut auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon, par la mort de mon grand-pere, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés; il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement; il intenta un procès, qui n'alloit pas moins qu'à dépouiller le Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon pere, toujours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le réduire: le Marquis, quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre; ils mirent l'épée à la main. La fortune ſe déclara pour M. de Luſſan; il déſarma mon pere, & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me ſeroit odieuſe, ſi je te la devois, lui dit mon pere. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Luſſan, en lui jettant ſon épée, & en s'éloignant.

Cette action de généroſité ne toucha point mon pere; il ſembla au contraire que ſa haine étoit augmentée par la double victoire que ſon ennemi avoit remportée ſur lui; auſſi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les pourſuites qu'il avoit commencées.

Les choſes étoient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avoit fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'Abbé de R... parent de ma mere, donna avis à mon pere que les titres, d'où dépendoit le gain de ſon procès, étoient dans les archives de l'Abbaye de R... où une partie des papiers de notre maiſon avoit été tranſportée pendant les guerres civiles.

Mon pere étoit prié de garder un grand ſecret, de venir lui-même chercher ſes papiers, ou d'envoyer une perſonne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa ſanté, qui étoit alors mauvaiſe, l'obligea à me charger de cette commiſſion; après m'en avoir exageré l'importance: Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi; ces biens vous appartiendront: mais quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois aſſez bien né pour partager mon reſſentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois nulle raiſon de m'oppoſer à ce que mon pere deſiroit de moi: auſſi l'aſſurai-je de mon obéiſſance.

Après m'avoir donné toutes les inſtructions qu'il crut néceſ-

faires, nous convinmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun ſoupçon dans l'Abbaye, où Madame de Luſſan avoit pluſieurs parens; je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R... Mon voyage fut heureux: je trouvai, dans les archives, les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans notre maiſon; je l'écrivis à mon pere, & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer le tems des eaux. L'heureux ſuccès de mon voyage lui donna tant de joie qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois pour ſoutenir la vanité de celui de Comminge; je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il regne dans ces lieux une gayeté & une liberté qui diſpenſent de tout cérémonial; dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaiſir; on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette qui donnoit une fête aux Dames; il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la fontaine, & à qui j'avois débité quelques galanteries que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, ſuivie d'une fille, qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits, l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon extrême modeſtie; je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu juſques-là diſparut; je ne pus plus faire autre choſe que la ſuivre & la regarder; elle s'en apperçut, & en rougit. On propoſa la promenade; j'eus le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la compagnie, pour que j'euſſe pu lui parler: mais moi qui, quelques momens auparavant, avois toujours eu les yeux attachés ſur elle, à peine oſai-je les lever quand je fus ſans témoin. J'avois dit juſques-là à toutes les femmes même plus que je ne ſentois: je ne ſçus plus que me taire, auſſitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignimes la compagnie, ſans que nous euſſions prononcé un ſeul mot ni l'un ni l'autre. On ramena les Dames chez-elles, & je revins m'enfermer chez-moi. J'avois beſoin d'être ſeul pour jouir de mon trouble & d'une certaine joie, qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'a-

mour. Le mien m'avoit rendu si timide, que je n'avois osé demander le nom de celle que j'aimois; il me sembloit que ma curiosité alloit trahir le secret de mon cœur. Mais que devins-je, quand on me nomma la fille du Comte de Lussan? Tout ce que j'avois à redouter de la haine de nos peres se présenta à mon esprit: mais de toutes les réflexions la plus accablante fut la crainte que l'on n'eut inspiré à Adélaïde, (c'étoit le nom de cette belle fille,) de l'aversion pour tout ce qui portoit le mien. Je me sçus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérois qu'elle connaîtroit mon amour, sans être prévenue contre moi, & que, quand je lui serois connu moi-même, je lui inspirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de p aire: mais j'étois trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer; je suivois Adélaïde par-tout; je souhaitois, avec ardeur, une occasion de lui parler en particulier; & quand cette occasion tant desirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouissois, me retenoit, & ce que je craignois encore plus, c'etoit de déplaire.

Je vivois de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber, en marchant, un brasselet où tenoit son portrait; le Chevalier de Saint-Odon, qui lui donnoit la main, s'empressa de le ramasser, & après l'avoir regardé assez longtems, le mit dans sa poche: elle le lui demanda d'abord avec douceur: mais comme il s'obstinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté; c'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réussi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le deconcerta point: pourquoi, lui dit-il, Mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose esperer, ajouta-t-il, en s'approchant de son oreille, que quand mes sentimens vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire. Et sans attendre la réponse que cette déclaration lui auroit sans doute attirée, il se retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle; je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquise de la Vallette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût pollible, je ne manquois à aucune des attentions, qu'exigeoit le respect infini que j'avois

pour elle: mais comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire je m'approchai; elle contoit à sa mere, avec beaucoup d'émotion, ce qui venoit d'arriver. Mada. de Luſſan en fut auſſi offenſée que ſa fille; je ne dis mot, je continuai même la promenade avec les Dames; & auſſi-tôt que je les eu remiſes chez elles, je fis chercher le Chevalier; on le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendois dans un endroit qui lui fut indiqué: il y vint. Je ſuis perſuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de ſe paſſer à la promenade, eſt une pleiſanterie; vous êtes trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne ſçais, me répliqua-t-il, quel interêt vous pouvez y prendre: mais je ſçais bien que je ne ſouffre pas volontiers des conſeils. J'eſpere, lui dis-je, en mettant l'epée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le Chevalier étoit brave; nous nous battimes quelque tems avec aſſez d'égalité: mais il n'étoit pas animé comme moi par le deſir de rendre ſervice à ce qu'il aimoit. Je m'abandonnai ſans ménagement; il me bleſſa légerement en deux endroits; il eut à ſon tour deux grandes bleſſures; je l'obligeai de demander la vie, & de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à ſe relever, & l'avoir conduit dans une maiſon, qui étoit à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panſer, je me mis à conſidérer le portrait, à le baiſer mille & mille fois. Je ſçavois peindre aſſez joliment; il s'en falloit cependant beaucoup que je fuſſe habile: mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y paſſai toute la nuit, & j'y réuſſis ſi bien, que j'avois peine moi-même à diſtinguer la copie de l'original. Cela me fit naître là penſée de ſubſtituer l'un à l'autre; j'y trouvois l'avantage d'avoir celui qui avoit appartenu à Adélaïde, & de l'obliger, ſans qu'elle le ſçût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choſes ſont conſidérables quand on aime, & mon cœur en ſçavoit bien le prix..

Après avoir ajuſté le braſſelet de façon que mon vol ne put être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Luſſan me dit ſur cela mille choſes obligeantes. Adélaïde parla peu; elle étoit embarraſſée: mais je voyois, à travers cet embarras, la joie de m'être obligée, & cette joie m'en donnoit à moi-même une bien ſenſible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces momens délicieux, & ſi mes malheurs n'avoient été que des malheurs ordinaires, je ne croirois pas les avoir trop achétés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de Madame de Luſſan ; j'étois toujours chez elle ; je voyois Adélaïde à toutes les heures, & quoique je ne lui parlaſſe pas de mon amour, j'étois ſûr qu'elle le connaiſſoit, & j'avois lieu de croire que je n'étois pas haï. Les cœurs auſſi ſenſibles que les nôtres s'entendent bien vite : tout eſt expreſſif pour eux.

Il y avoit deux mois que je vivois de cette ſorte, quand je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de partir. Cet ordre fut un coup de foudre ; j'avois été occupé tout entier du plaiſir de voir & d'aimer Adelaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle ; la douleur de m'en ſéparer, les ſuites du procès qui étoit entre nos familles, ſe préſenterent à mon eſprit avec tout ce qu'elles avoient d'odieux. Je paſſai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets, qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avois entre les mains, & qui établiſſoient nos droits ſur les biens de la maiſon de Luſſan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas venue plutôt ; je prévenois par-là les procès que je craignois tant ; mon pere qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour les terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaïde : mais quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi longtems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faiſois à mon pere ne m'arrêta pas ; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un frere de ma mere que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus conſidérable que ce que je lui faiſois perdre.

En falloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux ? je crus avoir droit de diſpoſer de ces papiers ; j'allai chercher la caſſette qui les renfermoit ; je n'ai jamais paſſé de moment plus doux, que celui où je les jettai au feu. Le plaiſir de faire quelque choſe pour ce que j'aimois, me raviſſoit. Si elle m'aime, diſois-je, elle ſçaura quelque jour le ſacrifice que je lui ai fait : mais je le lui laiſſerai toujours ignorer, ſi je ne puis toucher ſon cœur. Que ferois-je d'une reconnaiſſance qu'on ſeroit fâché de me devoir ? Je veux qu'Adélaïde m'aime, & je ne veux pas qu'elle me ſoit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardieſſe pour lui parler ; la liberté que j'avois chez elle m'en fit naître l'occaſion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je; vous ſouviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la deſtinée; je n'eus pas la force de continuer; elle me parut interdite? je crus même voir de la douleur dans ſes yeux. Vous m'avez entendu, repris-je: de grace répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous diſe, me répondit-elle? Je ne devrois pas vous entendre, & je ne dois pas vous répondre. A peine ſe donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta auſſitôt, & quoique je puſſe faire dans le reſte de la journée, il me fut impoſſible de lui parler; elle me fuyoit, elle avoit l'air embaraſſé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le reſpectai; je ne la regardois qu'avec crainte; il me ſembloit que ma hardieſſe l'auroit fait repentir de ſes bontés.

J'aurois gardé cette conduite ſi conforme à mon reſpect & à la délicateſſe de mes ſentimens, ſi la néceſſité où j'étois de partir ne m'avoit preſſé de parler; je voulois, avant que de me ſéparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me couta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je: eh! que ferez-vous quand vous ſçaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous ai abuſée par un nom ſuppoſé; je ne ſuis point ce que vous me croyez: je ſuis le fils du Comte de Comminge. Quoi! s'écria Adélaïde, vous êtes notre ennemi! c'eſt vous, c'eſt votre pere, qui pourſuivez la ruine du mien? ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom ſi odieux. Je ſuis un amant prêt à tout ſacrifier pour vous; mon pere ne vous fera jamais de mal; mon amour vous aſſure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée? Que ne vous montriez-vous ſous votre véritable nom? il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je en lui prenant la main que je baiſai malgré elle. Laiſſez-moi, me dit-elle, plus je vous vois, & plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des eſpérances. Je me flattai que je rendrois mon pere favorable à ma paſſion; j'étois ſi plein de mon ſentiment qu'il me ſembloit que tout devoit ſentir & penſer comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme ſûr de réuſſir.

Je ne ſçais pourquoi, me dit-elle, mon cœur ſe refuſe aux eſpérances que vous voulez me donner; je n'enviſage que des malheurs, & cependant je trouve du plaiſir à ſentir ce que je ſens pour vous; je vous ai laiſſé voir mes ſentimens; je veux bien que vous les connaiſſiez: mais ſouvenez-vous que je ſçaurai, quand il le faudra, les ſacrifier à mon devoir.

J'eus encore pluſieurs converſations avec Adélaïde avant mon départ; j'y trouvois toujours de nouvelles raiſons de m'applaudir de mon bonheur; le plaiſir d'aimer & de connaître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur; aucun ſoupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens. Nous étions ſûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eſtimions, & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutoit encore les charmes de la confiance. La ſeule choſe, qui inquiétoit Adélaïde, étoit la crainte de mon pere. Je mourrois de douleur, me diſoit-elle, ſi je vous attirois la diſgrace de votre famille; je veux que vous m'aimiez: mais je veux ſurtout que vous ſoyez heureux. Je partis enfin, plein de la plus tendre & de la plus vive paſſion qu'un cœur puiſſe reſſentir, & tout occupé du deſſein de rendre mon pere favorable à mon amour.

Cependant il étoit informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Bagnieres. Le domeſtique qu'il avoit mis près de moi avoit des ordres ſecrets de veiller ſur ma conduite; il n'avoit laiſſé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le Chevalier de Saint-Odon. Malheureuſement le Chevalier étoit fils d'un ami de mon pere: cette circonſtance, & le danger où il étoit de ſa bleſſure, tournoient encore contre moi. Le domeſtique, qui avoit rendu un compte ſi exact, m'avoit dit beaucoup plus heureux que je n'étois; il avoit peint Madame & Mademoiſelle de Luſſan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu deſſein de me ſéduire.

Plein de ces idées, mon pere naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il! & ſans reſpect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que ſçai-je même, ſi vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore.

Oui, mon pere, lui dis-je en me jettant à ſes pieds, je ſuis

coupable : mais je le ſuis malgré moi. Dans ce même moment, où je vous demande pardon, je ſens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite ; ayez pitié de moi, j'oſe vous le dire, ayez pitié de vous, finiſſez une querelle qui trouble le repos de votre vie ; l'inclination que la fille de M. de Luſſan & moi avons pris l'un pour l'autre, auſſitôt que nous nous ſommes vûs, eſt peut-être un avertiſſement que le ciel vous donne. Mon pere, vous n'avez que moi d'enfant : voulez-vous me rendre malheureux ? Et combien mes malheurs me ſeront-ils plus ſenſibles encore, quand ils ſeront votre ouvrage ! Laiſſez-vous attendrir pour un fils, qui ne vous offenſe que par une fatalité dont il n'eſt pas le maître.

Mon pere qui m'avoit laiſſé à ſes pieds, tant que j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je ſuis moi-même étonné, & dont je ne me ſerois pas cru capable : auſſi c'eſt la ſeule grace que vous devez attendre de moi ; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils ; prenez votre parti ſur cela, & commencez par me rendre les papiers dont vous êtes chargé ; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon pere s'étoit laiſſé fléchir, la demande qu'il me faiſoit, m'auroit embaraſſé : mais ſa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne ſont plus en ma puiſſance ; je les ai brûlés ; prenez pour vous dédommager les biens qui me ſont déja acquis. A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles : mon pere furieux vint ſur moi l'épée à la main, il m'en auroit percé ſans doute, car je ne faiſois pas le plus petit effort pour l'éviter, ſi ma mere ne fut entrée dans le moment. Elle ſe jetta entre nous : que faites-vous, lui dit-elle ? Songez-vous que c'eſt votre fils ? Et me pouſſant hors la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis longtems ; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs que j'eus à combattre : ce fut une mere tendre, qui entroit dans mes peines, qui me prioit avec des larmes, d'avoir pitié de l'état où je la réduiſois. Quoi ! mon fils, me diſoit-elle, une maitreſſe, & une maitreſſe que vous ne connaiſſez que depuis quelques jours, peut l'emporter ſur une mere ! Hélas ! Si votre bonheur ne dépendoit que de moi, je ſacrifierois tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un pere qui veut être obéi ; il eſt prêt à prendre les réſolutions les plus violentes contre vous. Voulez-vous m'accabler

de douleur? Etouffez une paſſion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avois pas la force de lui répondre; je l'aimois tendrement: mais l'amour etoit plus fort dans mon cœur. Je voudrois mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire, & je mourrai, ſi vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je faſſe? Il m'eſt plus aiſé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde; pourquoi trahirois-je les ſermens que je lui ai faits? Quoi? Je l'aurois engagée à me témoigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois? Non, ma mere, vous ne voulez pas que je ſois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous: elle vous aimeroit, ajoutai-je, & vous l'aimeriez auſſi; elle a votre douceur; elle a votre franchiſe; pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre pere veut vous marier, & veut, en attendant, que vous alliez à la campagne; il faut abſolument que vous paraiſſiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance, l'abſence fera peut-être plus ſur vous que vous ne croyez: en tout cas n'irritez pas M. de Comminge par votre réſiſtance; demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre ſatisfaction. La haine de votre pere dure trop longtems; quand ſa vengeance auroit été légitime, il la pouſſeroit trop loin: mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers; il eſt perſuadé que c'eſt un ſacrifice que Madame de Luſſan a ordonné à ſa fille d'exiger de vous. Ah! m'écriai-je, eſt-il poſſible qu'on puiſſe faire cette injuſtice à Madame de Luſſan? Bien loin d'avoir exigé quelque choſe, Adélaïde ignore ce que j'ai fait, & je ſuis bien sûr qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous primes enſuite des meſures ma mere & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bordeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre, en exigeant que ſi Adélaïde ne penſoit pas pour moi, comme je le croyois, je me ſoumettrois à ce que mon pere ſouhaiteroit. Nous paſſames une partie de la nuit dans cette converſation, & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il falloit monter à cheval.

La terre, où je devois paſſer le tems de mon exil, étoit dans

les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres, de ſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure le ſecond jour de notre marche, dans un village où nous devions paſſer la nuit. En attendant l'heure du ſouper, je me promenois dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage, qui alloit à toute bride, & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident; je volai à ce caroſſe; deux hommes qui étoient deſcendus de cheval, ſe joignirent à moi pour ſecourir ceux qui étoient dedans; on s'attend bien que c'étoit Adélaïde & ſa mere; c'étoit effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort bleſſée au pied; il me ſembla cependant que le plaiſir de me revoir ne lui laiſſoit pas ſentir ſon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il eſt préſent à mon ſouvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras, elle avoit les ſiens paſſés au tour de mon col, & une de ſes mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un raviſſement qui m'ôtoit preſque la reſpiration. Adélaïde s'en apperçut; ſa pudeur en fut allarmée; elle fit un mouvement pour ſe dégager de mes bras. Hélas! Qu'elle le connaiſſait peu l'excès de mon amour! J'étois trop plein de mon bonheur, pour penſer qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix baſſe & timide: je crois que je pourrai marcher. Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le ſeul bien que je goûterai peut-être jamais. Je ſerrois tendrement Adelaïde en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis, l'obligea de reprendre ſa premiere attitude.

Le cabaret étoit ſi près, que j'y fus bientôt; je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa mere, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon pere & moi; je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connaiſſance: je ne ſçai même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſçu. C'étoit, en quelque façon, lui impoſer la néceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon pere tel qu'il étoit; Adélaïde étoit vertueuſe: je ſentois que pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſpé-

rer que nous ſerions unis un jour ; j'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma mere pour moi, & ſur ſes favorables diſpoſitions. Je priai Adelaïde de la voir. Parlez à ma mere, me dit-elle ; elle connaît vos ſentimens ; je lui ait fait l'aveu des miens ; j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit néceſſaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer ſans ſcrupule ; elle cherchera tous les moyens pour amener mon père à propoſer encore un accomodement ; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie que ces eſpérances donnoient à Adelaïde, me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je en lui prenant la main, que ſi nos pères ſont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour règler mes ſentimens ſur mon devoir : mais je ſens que je ſerai très-malheureuſe, ſi ce devoir eſt contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à ſecourir Madame de Luſſan, s'approchèrent alors de ſa fille, & interrompirent notre converſation. Je fus au lit de la mère, qui me reçut avec bonté ; elle me promit de faire tous ſes efforts pour réconcilier nos familles ; je ſortis enſuite pour les laiſſer en liberté ; mon conducteur, qui m'attendoit dans ma chambre, n'avoit pas daigné s'informer de ceux qui venoient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adelaïde avant que de partir. J'entrai dans ſa chambre dans un état plus aiſé à imaginer qu'à repréſenter ; je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère ; ma douleur lui parla pour moi, bien mieux que je n'euſſe pu faire ; auſſi en reçus je encore plus de marques de bonté que le ſoir précédent. Adelaïde étoit à un autre bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant : je vous quitte, ma chère Adelaïde ; je repétai la même choſe deux ou trois fois ; mes larmes que je ne pouvois retenir, lui dirent le reſte ; elle en répandit auſſi. Je vous montre toute ma ſenſibilité, me dit-elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je ſens dans mon cœur autoriſe ma franchiſe, & vous méritez bien que j'en aye pour vous ; je ne ſçai quelle ſera votre déſtinée ; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous aſſujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères ? Laiſſons-les ſe haïr, puiſqu'ils le veulent, & allons dans un coin du monde, jouïr de notre tendreſſe, & nous en faire un devoir. Que m'oſez-vous propoſer, me repondit-elle ? Voulez-

vous

vous me faire repentir des ſentimens que j'ai pour vous? Ma tendreſſe peut me rendre malheureuſe, je vous l'ai dit : mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajoûta-t-elle, en me tendant la main, c'eſt par notre conſtance & par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure : mais, quoiqu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puiſſe nous faire rougir l'un de l'autre. Je baiſois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue; je la mouillois de mes larmes; je ne ſuis caupable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, & de mourir de douleur.

J'avois le cœur ſi ſerré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je ſortis de cette chambre; je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions dîner, ſans avoir fait autre choſe que de pleurer; mes larmes couloient, & j'y trouvois une eſpèce de douceur : quand le cœur eſt veritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propie ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivames le troiſième jour dans un château bâti auprès des Pyrenées; on voit à l'entour, des pins, des cyprès, des rochers eſcarpes & arrides, & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaſoit, par cela même qu'elle ajoûtoit encore à ma melancolie; je paſſois les journees entières dans les bois; j'ecrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentimens : cette occupation étoit mon unique plaiſir. Je les lui donnerai un jour, diſois-je : elle verra par là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence; j'en recevois quelquefois de ma mère; elle m'en ecrivit une qui me donnoit quelqu'eſpérance; hélas! c'eſt le dernier moment de joie que j'aye reſſenti : elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réuſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir; je n'en revenois que le plus tard qu'il m'etoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'etois en partant; enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon côté; je ne doutai point qu'il ne vint pour moi, & au lieu de cette impatience que j'avois quelques momens auparavant, je ne ſentis plus que de

la crainte; je n'oſois avancer; quelque choſe me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle, me paraiſſoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas: les lettres, que je reçus par cet homme qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon père n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la Maiſon de Foix, que la nôce devoit ſe faire dans le lieu où j'étois, que mon père viendroit lui-même, dans peu de jours, pour me préparer à ce qu'il deſiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment ſur le parti que je devois prendre. J'attendis mon père avec aſſez de tranquillité; c'étoit même un adouciſſement à ma malheureuſe ſituation, d'avoir un ſacrifice à faire à Adélaïde; j'étois ſûr qu'elle m'étoit fidelle; je l'aimois trop pour en douter: le véritable amour eſt plein de confiance.

D'ailleurs ma mère, qui avoit tant de raiſons de me détacher d'elle, ne m'avoit jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre ſoupçon. Que cette conſtance d'Adélaïde ajoûtoit de vivacité à ma paſſion! Je me trouvois heureux quelquefois que la dureté de mon père me donnât lieu de lui marquer combien elle étoit aimée. Je paſſai les trois jours, qui s'écoulèrent juſqu'à l'arrivée de mon père, à m'occuper du nouveau ſujet que j'allois donner à Adélaïde, d'être contente de moi; cette idée, malgré ma triſte ſituation, rempliſſoit mon cœur d'un ſentiment qui approchoit preſque de la joie.

L'entrevue de mon père & de moi, fut de ma part pleine de reſpect, mais de beaucoup de froideur, & de la ſienne, de beaucoup de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir de vos folies, & je viens vous doner le moyen de me les faire oublier. Répondez, par votre obéiſſance, à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir, comme vous devez, Monſieur le Comte de Foix, & Mademoiſ. de Foix ſa fille, que je vous ai deſtinée; le mariage ſe fera ici; ils arriveront demain avec votre mere, & je ne les ai dévancés que pour donner les ordres néceſſaires. Je ſuis bien fâché, Monſieur, dis-je à mon pere, de ne pouvoir faire ce que vous ſouhaitez: mais je ſuis trop honnête homme pour épouſer une perſonne que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout à l'heure; Made. de Foix, quelque aimable qu'elle puiſſe être, ne me feroit pas

changer de réſolution, & l'affront que je lui fais en deviendroit plus ſenſible pour elle ſi je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur: tu ne verras pas même le jour; je vais t'enfermer dans un cachot, deſtiné pour ceux qui te reſſemblent. Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir; je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir; je te priverai de mon bien: je l'aſſurerai à Mademoiſelle de Foix pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour; le lieu où l'on me mit, ne recevoit qu'une faible lumière d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du château. Mon pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laiſsât parler à perſonne. Je paſſai dans cet état les premiers jours avec aſſez de tranquillité, & même avec une ſorte de plaiſir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſentir les incommodités de ma priſon: mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être éternelle; mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine; je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement. Je la voyois entourée de rivaux empreſſés à lui plaire; je n'avois pour moi que mes malheurs; il eſt vrai qu'auprès d'Adélaïde c'étoit tout avoir: auſſi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me ſoumettre à mon pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente; elle ajoutoit qu'elle en ſouffroit beaucoup elle-même, que les ſoins qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait ſoupçonner d'être d'intelligence avec moi.

Je fus très touché des chagrins que je cauſois à ma mere: mais il me ſembloit que ce que je ſouffrois moi-même m'excuſoit envers elle. Un jour que je révois, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui ſe fit à ma fenêtre; je vis tout de ſuite tomber un papier dans ma chambre; c'étoit une lettre; je la décachetai avec un ſaiſiſſement qui me laiſſoit à peine la liberté de reſpirer; mais que devins-je après l'avoir lue! voici ce qu'elle contenoit:

„ Les fureurs de M. de Comminge m'ont inſtruite de tout ce „ que je vous dois. Je ſçais ce que votre généroſité m'avoit laiſ-

„ ſé ignorer ; je ſçais l'affreuſe ſituation où vous êtes, & je n'ai, „ pour vous en tirer, qu'un moyen qui vous rendra peut-être „ plus malheureux: mais je le ſerai auſſi bien que vous, & c'eſt- „ là ce qui me donne la force de faire ce qu'on exige de moi. „ On veut, par mon engagement avec un autre, s'aſſurer que „ je ne pourrai être à vous ; c'eſt à ce prix que M. de Com- „ minge met votre liberté. Il m'en coûtera peut-être la vie, & „ ſûrement tout mon repos: n'importe, j'y ſuis reſolue. Vos „ malheurs, votre priſon, ſont aujourd'hui tout ce qué je vois. „ Je ſerai mariée dans peu de jours au Marquis de Bénavidès. „ Ce que je connais de ſon caractére m'annonce tout ce que „ j'aurai à ſouffrir : mais je vous dois du moins cette eſpece de „ fidélité de ne trouver que des peines dans l'engagement que „ je vais prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être heureux ; „ votre bonheur feroit ma conſolation. Je ſens que je ne de- „ vrois point vous dire tout ce que je vous dis ; ſi j'étois véritа- „ blement généreuſe, je vous laiſſerois ignorer la part que vous „ avez à mon mariage ; je me laiſſerois ſoupçonner d'inconſ- „ tance ; j'en avois formé le deſſein : je n'ai pu l'exécuter ; j'ai „ beſoin, dans la triſte ſituation où je ſuis, de penſer que du- „ moins mon ſouvenir ne vous ſera pas odieux. Hélas ! Il ne „ me ſera pas bien-tôt permis de conſerver le vôtre ; il faudra „ vous oublier, il faudra du moins y faire mes efforts. Voilà de „ toutes mes peines celle que je ſens le plus ; vous les aug- „ menterez encore, ſi vous n'évitez avec ſoin les occaſions de „ me voir & de me parler. Songez que vous me devez cette „ marque d'eſtime ; & ſongez combien cette eſtime m'eſt che- „ re, puiſque de tous les ſentimens que vous aviez pour moi, „ c'eſt le ſeul qu'il me ſoit permis de vous demander. "

Je ne lus cette fatale lettre que juſqu'à ces mots : „ On veut, „ par mon engagement avec un autre, s'aſſurer que je ne pour- „ rai être à vous. " La douleur dont ces paroles me pénétrè- rent, ne me permit pas d'aller plus loin. Je me laiſſai tomber ſur un matelas qui compoſoit tout mon lit ; j'y demeurai plu- ſieurs heures ſans aucun ſentiment, & j'y ſerois peut-être mort, ſans le ſecours de celui qui avoit ſoin de m'apporter à manger. S'il avoit été effrayé de l'etat où il me trouvoit, il le fut bien davantage de l'excès de mon déſeſpoir, dès que j'eus repris la connoiſſance. Cette lettre que j'avois toujours tenue pendant ma faibleſſe & que j'avois enfin achevé de lire, étoit baignée de mes larmes, & je diſois des choſes qui faiſoient craindre pour ma raiſon.

Cet homme, qui juſques-là avoit été inacceſſible à la pitié, ne put alors ſe défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon pere; il ſe reprocha d'avoir exécuté ſes ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la penſée de lui propoſer de me laiſſer ſortir ſeulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce tems-là, je viendrois me remettre entre ſes mains; j'ajoûtai tout ce que je crus capable de le déterminer: attendri par mon état, excité par ſon intérêt & par la crainte que je ne me vengeaſſe un jour des mavais traitemens que j'avois reçu de lui, il conſentit à ce que je voulois, avec la condition qu'il m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin dans le moment: mais il fallut aller chercher des chevaux, & l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon deſſein étoit d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon déſeſpoir, & de mourir à ſes pieds, ſi elle perſiſtoit dans ſes réſolutions; il falloit, pour executer mon projet, arriver avant ſon funeſte mariage, & tous les momens que je différois, me paraiſſoient des ſiécles. Cette lettre que j'avois lue & relue, je la liſois encore; il ſembloit qu'à force de la lire, j'y trouverois quelque choſe de plus. J'examinois la date; je me flattois que le temps pouvoit avoir été prolongé: elle ſe fait un effort, diſois-je, elle ſaiſira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une ſi vaine eſpérance, reprenois-je? Adélaïde ſe ſacrifie pour ma liberté; elle voudra en hâter le moment. Hélas! Comment a-t-elle pu croire que la liberté ſans elle, fût un bien pour moi? Je retrouverai par-tout cette priſon dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur; elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je ſuis encore plus malheureux que je ne croyois, puiſque je n'ai pas même la conſolation de penſer que du moins mon amour étoit connu.

Je paſſai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur; nous avions marché une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma mere, dans le chemin qui venoit de notre côté; elle me reconnut, & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver là, elle me fit monter dans ſon caroſſe. Je n'oſois lui demander le ſujet de ſon voyage; je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je

venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison: votre pere y a consenti. Ah! m'écriai-je, Adelaïde est mariée: ma mere ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui étoit alors sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur; je tombai dans une espece de stupidité, & à force de douleur, il me sembloit que je n'en sentois aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse; ma mere me fit mettre au lit, je fus deux jours sans parler, & sans vouloir prendre aucune nourriture; la fièvre augmenta, & on commença le troisiéme à desespérer de ma vie. Ma mere qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable, ses larmes, ses priéres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La première chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre; je la mis dans une bourse qui étoit sur mon cœur, où j'avois déjà mis son portrait; je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'etois seul.

Ma mere, dont le caractère étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il falloit céder à ma tristesse, & laisser au tems le soin de me guérir.

Elle souffroit que je lui parlasse d'Adélaïde; elle m'en parloit quelquefois: & comme elle s'étoit apperçue que la seule chose qui me donnoit de la consolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fussiez si sensible; votre prison me faisoit tout craindre pour votre santé, & même pour votre vie. Je connaissois d'ailleurs l'humeur inflexible de votre pere, qui ne vous rendroit jamais la liberté, tant qu'il craindroit que vous puissiez epouser Mademoiselle de Lussan: je me résolus de parler à cette généreuse fille; je lui fis part de mes craintes; elle les partagea; elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi; je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage. Il y avoit longtems que son pere offensé des procédés de M. de Comminge, la pressoit de se marier: rien n'avoit pu l'y déterminer jusques-là. Sur qui tombera votre choix,

lui demandai-je? il ne m'importe, me répondit-elle; tout m'eſt égal, puiſque je ne puis être à qui mon cœur s'étoit deſtiné.

Deux jours après cette converſation, j'appris que le Marquis de Bénavidès avoit été preferé à ſes concurrens; tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Bénavidès a une figure deſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarrerie de ſon humeur: j'en craignis les ſuites pour la pauvre Adélaïde; je la vis, pour lui en parler, dans la maiſon de la Comteſſe de Gerlande, où je l'avois vûe. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuſe: mais il faut me marier; & depuis que je ſçais que c'eſt le moyen de délivrer Monſieur votre fils, je me reproche tous les momens que je différe. Ce, en tant ce mariage que je ne fais que pour lui, ſera peut-être la plus ſenſible de ſes peines; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi; je ſuis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime, par la façon dont je vais me conduire avec M. de Bénavidès. Ma mere m'apprit encore qu'Adelaïde avoit ſçu, par mon pere même, que j'avois brûlé nos titres; il le lui avoit reproché publiquement le jour qu'il avoit perdu ſon procès; elle m'a avoué, me diſoit ma mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la généroſité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations, & quoique ma mélancolie fut extrême, elle avoit cependant je ne ſçai quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le lieu où nous étions, ma mere reçut ordre de mon pere de retourner auprès de lui; il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma mere me preſſa de partir avec elle: mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne, & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois; il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude, & je l'aurois fait, ſi je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma mère; il me venoit toujours en penſée de tâcher de voir Adélaïde: mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irréſolutions, j'imaginai que je pourrois du-moins tenter de la voir, ſans en être vu.

Ce deſſein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour ſçavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'etoit venu retrouver pendant ma maladie; il avoit été à Bagnieres avec moi; il connoiſſoit Adélaïde; il me dit même qu'il avoit des liaiſons dans la maiſon de Bénavidès.

Après lui avoir donné toutes les inſtructions dont je pus m'aviſer, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir; il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Bénavidès n'y étoit plus, qu'il avoit emmené ſa femme, peu de tems après ſon mariage, dans des terres qu'il avoit en Biſcaye. Mon homme qui ſe nommoit Saint-Laurent, me l'écrivit, & me demanda mes ordres; je lui mandai d'aller en Biſcaye, ſans perdre un moment. Le deſir de voir Adelaïde s'étoit tellement augmenté, par l'eſpérance que j'en avois conçue, qu'il ne m'étoit plus poſſible d'y réſiſter.

Saint-Laurent demeura près de ſix ſemaines à ſon voyage; il revint au bout de ce temps-là; il me conta qu'après beaucoup de peines & de tentatives inutiles, il avoit appris que Bénavidès avoit beſoin d'un architecte, qu'il s'étoit fait préſenter ſous ce titre, & qu'à la faveur de quelques connoiſſances, qu'un de ſes oncles qui exerçoit cette profeſſion lui avoit autrefois données, il s'etoit introduit dans la maiſon. Je crois, ajoûta-t-il, que Madame de Bénavidès m'a reconnu: du moins me ſuis-je apperçu qu'elle a rougi la premiere fois qu'elle m'a vû. Il me dit enſuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée, que ſon mari ne la quittoit preſque jamais, qu'on diſoit dans la maiſon qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie, qu'il la pourtoit ſi loin, que ſon frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidès, que quand il étoit préſent.

Je lui demandai qui étoit ce frere; il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on diſoit autant de bien que l'on diſoit de mal de Bénavidès, qu'il paraiſſoit fort attaché à ſa belle ſœur. Ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi; la triſte ſituation de Madame de Bénavidès, & le deſir de la voir m'occupoit tout entier. Saint-Laurent m'aſſura qu'il avoit pris toutes les meſures pour m'introduire chez Bénavidès; il a beſoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un; il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler notre départ. J'écrivis à ma mere que j'allois paſſer quelque tems chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye. Mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Bénavidès; j'euſſe voulu ſçavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire: il ne l'avoit vûe que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup; cet article m'intéreſſa particuliérement; ce chien venoit de moi; je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé. Quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes qui échapent dans le bonheur; le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Bénavidès pour ſa belle ſœur; il ajoûta qu'il calmoit ſouvent les emportemens de ſon frere, & qu'on étoit perſuadé que, ſans lui, Adélaïde ſeroit encore plus malheureuſe; il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t'il, que vous expoſeriez votre vie, ſi vous étiez découvert; ce ſeroit un faible motif pour vous retenir: mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour moi de voir du moins Adelaïde, que j'étois perſuadé de bonne foi que ce bien me ſuffiroit: auſſi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent encore plus de circonſpection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivames après pluſieurs jours de marches qui m'avoient paru pluſieurs années; je fus préſenté à Bénavidès qui me mit auſſi-tôt à l'ouvrage; on me logea avec le prétendu architecte, qui de ſon côté devoit conduire des ouvriers. Il y avoit pluſieurs jours que mon travail étoit commencé, ſans que j'euſſe encore vû Madame de Bénavidès: je la vis enfin un ſoir paſſer ſous les fenêtres de l'appartement où j'étois, pour aller à la promenade; elle n'avoit que ſon chien avec elle; elle étoit négligée; il y avoit dans ſa démarche un air de langueur; il me ſembloit que ſes beaux yeux ſe promenoient ſur tous les objets, ſans en regarder aucun. Mon Dieu que cette vue me cauſa de trouble! Je reſtai appuyé ſur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit. Je ne pouvois plus la diſtinguer, quand elle repaſſa ſous ma fenêtre: mais mon cœur ſavoit que c'étoit elle.

Je la vis la ſeconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon, que je la puſſe regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, ſans être remarqué. Elle ne ietta point les yeux ſur moi ; j'en devois être bien aiſe, puiſque j'étois ſûr que ſi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir: cependant je m'en affligeai ; je ſortis de cette chapelle avec plus de trouble & d'agitation que je n'y étois entré. Je ne formois pas encore le deſſein de me faire connaître: mais je ſentois que je n'aurois pas la force de reſiſter à une occaſion, ſi elle ſe preſentoit.

La vue du jeune Bénavidès me donnoit auſſi une eſpece d'inquiétude ; il me traitoit, malgre la diſtance qui paraiſſoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché : je ne l'étois cependant point: ſes agrémens & ſon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoiſſance : je craignois en lui un rival ; j'appercevois dans toute ſa perſonne, une certaine triſteſſe paſſionnée qui reſſembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cauſe, & ce qui acheva de me convaincre, c'eſt qu'après m'avoir fait pluſieurs queſtions ſur ma fortune : vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur ; dites-le-moi : ſi je puis quelque choſe pour vous, je m'y employerai avec plaiſir ; tous les malheureux en général ont droit à ma compaſſion : mais il y en a d'une ſorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaiſe grace Dom Gabriel, (c'étoit ſon nom) des offres qu'il me faiſoit. Je n'eus cependant pas la force de nier que je fuſſe amoureux : mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le temps qui pût lui apporter quelque changement. Puiſque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus ſeul, je fis mille reflexions ſur la converſation que je venois d'avoir ; je conclus que Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de ſa belle-ſœur ; toutes ſes démarches, que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette oppinion : je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même Je n'étois cependant pas jaloux: mon eſtime pour Adélaïde éloignoit ce ſentiment de mon cœur. Mais pouvois-

je m'empêcher de craindre que la vûe d'un homme aimable, qui lui rendoit des ſoins, même des ſervices, ne lui fît ſentir d'une maniere plus fâcheuſe encore pour moi, que mon amour ne lui avoit cauſé que des peines?

J'étois dans cette diſpoſition, lorſque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. Je ne ſçais, lui diſoit-elle, pourquoi vous voulez que je voye les ajuſtemens qu'on fait à cet appartement: vous ſçavez que je ne ſuis pas ſenſible à ces choſes là. J'oſe eſpérer, lui dis-je, Madame, en la regardant, que ſi vous daignez jetter les yeux ſur ce qui eſt ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaiſance. Adélaïde frappée de mon ſon de voix, me reconnut auſſi-tôt; elle baiſſa les yeux quelques inſtans, & ſortit de la chambre ſans me regarder, en diſant que l'odeur de la peinture lui faiſoit mal.

Je reſtai confus, accablé de la plus vive douleur: Adélaïde n'avoit pas daigné même jetter un regard ſur moi; elle m'avoit refuſé juſqu'aux marques de ſa colere. Que lui ai-je fait, diſois-je? Il eſt vrai que je ſuis venu ici contre ſes ordres: mais ſi elle m'aimoit encore, elle me pardonneroit un crime qui lui prouve l'excès de ma paſſion. Je concluois enſuite que puiſqu'Adélaïde ne m'aimoit plus, il falloit qu'elle aimât ailleurs; cette penſée me donna une douleur ſi vive & ſi nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venoit de temps en temps me voir, entra & me trouva dans une agitation qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il? Que vous eſt-il arrivé? Je ſuis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus, répétai-je, eſt-il bien poſſible? Hélas! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par combien de peines, par combien de tourmens ne racheterois-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférois à tout, ce bien, qui au milieu des plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une ſi douce joie!

Je fus encore long-tems à me plaindre, ſans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cauſe de mes plaintes: il ſçut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le déſeſpoir où vous êtes. Madame de Bénavidès eſt ſans doute offenſée de la démarche que vous avez faite de venir ici: elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence. Que ſçavez-

vous-même, ſi elle n'a point craint de ſe trahir, ſi elle vous eût regardé! Non, non, lui dis-je, on n'eſt point ſi maître de ſoi, quand on aime; le cœur agit ſeul dans un premier mouvement. Il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui reproche ſon changement. Helas! Après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere ſi cruelle? Que ne me laiſſoit-elle dans ma priſon? J'y etois heureux, puiſque je croyois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je paſſai la nuit entiere à me tourmenter; je n'avois pas un ſentiment qui ne fût auſſi-tôt détruit par un autre; je condamnois mesſoupçons; je les reprenois; je me trouvois injuſte de vouloir qu'Adélaïde conſervât une tendreſſe qui la rendoit malheureuſe; je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle. Si je n'en ſuis plus aimé, diſois-je à Saint-Laurent, ſi elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler: mais ce ſera ſeulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucuns reproches de ma part: ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette réſolution; il fut conclu que je partirois auſſi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchames les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il falloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chaſſe, où il alloit aſſez ſouvent. & celui où Bénavidès ſeroit occupé à ſes affaires domeſtiques, auxquelles il travailloit certains jours de la ſemaine.

Il me fit promettre, que pour ne faire naître aucun ſoupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage. J'avois, preſque ſans m'en appercevoir, quelque eſpérance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendois, me donnoient une émotion que je pouvois à peine ſoutenir; je fus dans cette ſituation pluſieurs jours de ſuite; il fallut enfin perdre l'eſpérance de voir Adélaïde de cette façon, & chercher un moment où je puſſe la trouver ſeule.

Il vint enfin ce moment; je montois comme à mon ordinaire pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entroit dans ſon appartement: je ne doutai pas qu'elle ne fût ſeule. Je ſçavois que Dom Gabriel étoit ſorti dès le matin, & j'avois en-

tendu Bénavidès, dans une ſalle baſſe, parler avec un de ſes fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adélaïde ne me vit, que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échapper auſſi-tôt qu'elle m'apperçut : mais la retenant par ſa robe, ne me fuyez pas, lui dis-je, Madame, laiſſez-moi jouir pour la derniere fois du bonheur de vous voir ; cet inſtant paſſé, je ne vous importunerai plus ; j'irai loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la perte de votre cœur ; je ſouhaite que Dom Gabriel, plus fortune que moi . . . Adélaïde, que la ſurpriſe & le trouble avoient juſques-là empêchee de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi : quoi ! me dit-elle, vous oſez me faire des reproches ! vous oſez me ſoupçonner, vous ! . .

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds. Non, ma chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe ; pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvû que vous partiez tout à l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde : voulez-vous faire croire que je ſuis la plus criminelle ? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez : mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit pluſieurs fois de me lever, j'étois reſté à ſes genoux ; ceux qui aiment, ſavent combien cette attitude a de charmes ; j'y étois encore quand Bénavidès ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre ; il ne me vit pas plutôt aux genoux de ſa femme, que venant à elle l'épée à la main : tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, ſi je ne me fuſſe jetté au-devant d'elle ; je tirai en même tems mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidès en me donnant un coup qui me bleſſa à l'epaule. Je n'aimois pas aſſez la vie pour la défendre : mais je haiſſois trop Bénavidès pour la lui abandonner. D'ailleurs ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de ſa femme, ne me laiſſoit plus l'uſage de la raiſon ; j'allai ſur lui ; je lui portai un coup qui le fit tomber ſans ſentiment.

Les domeſtiques, que les cris de Madame de Bénavidès avoient attirés, entrerent dans ce moment, ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître ; pluſieurs ſe jetterent ſur moi ; ils me déſarmerent ſans que je fiſſe aucun effort pour

me défendre. La vue de Madame de Bénavidès qui étoit à terre fondant en larmes auprès de ſon mari, ne me laiſſoit de ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus trainé dans une chambre, où je fus renfermé.

C'eſt-là que, livré à moi-même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidès. La mort de ſon mari, que je croyois alors tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quels reproches ne me fis-je point? J'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me repréſentois l'état où je l'avois laiſſée, tout le reſſentiment dont elle devoit être animée contre moi : elle me devoit haïr : je l'avois mérité ; la ſeule eſpérance qui me reſta, fut de n'être pas connu ; l'idée d'être pris pour un ſcélerat, qui, dans toute autre occaſion, m'auroit fait frémir, ne m'étonna point. Adélaïde me rendroit juſtice, & Adélaïde étoit pour moi tout l'univers.

Cette penſée me donna quelque tranquillité, qui étoit cependant troublée par l'impatience que j'avois d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit ; je fus ſurpris en voyant entrer Dom Gabriel. Raſſurez-vous, me dit-il en s'approchant ; je viens par ordre de Madame de Bénavidès : elle a eu aſſez d'eſtime pour moi, pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un ſoupir qu'il ne put retenir, auroit-elle penſé différemment, ſi elle m'avoit bien connu. N'importe, je répondrai à ſa confiance ; je vous ſauverai, & je la ſauverai ſi je puis. Vous ne me ſauverez point, lui dis-je à mon tour : je dois juſtifier Madame de Bénavidès, & je le ferois aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de ſuite mon projet de ne point me faire connaître. Ce projet pourroit avoir lieu, me répondit Dom Gabriel, ſi mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez : mais ſa bleſſure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier ſigne de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Bénavidès dans ſon appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a ſoupçonnée, & que vous vous perdriez ſans la ſauver. Sortons, ajouta-t-il ; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Bénavidès, m'écriai-je? Non, je ne puis me réſoudre à me tirer d'un péril où je l'ai miſe, & à l'y laiſſer. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre préſence ne peut que rendre ſa condition plus fâcheuſe. Eh bien!

lui dis-je, je fuirai puiſqu'elle le veut, & que ſon intérêt le demande; j'eſperois, en ſacrifiant ma vie, lui inſpirer du moins quelque pitié : je ne méritois pas cette conſolation ; je ſuis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-là, dis-je à Dom Gabriel; vous êtes généreux ; ſon innocence, ſon malheur doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me répliqua t-il, par ce qui m'eſt échapé, que les intérêts de Madame de Bénavidès me ſont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos ; je ferai tout pour elle. Hélas ! ajouta-t-il, je me croirois payé, ſi je pouvois encore penſer qu'elle n'a rien aimé. Comment ſe peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le ſien ne vous ait pas ſuffi ? Mais ſortons, pourſuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit la main, tourna une lanterne ſourde, & me fit traverſer les cours du château. J'étois ſi plein de rage contre moi-même, que par un ſentiment de déſeſpéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conſeillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du château. Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maiſon pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je ferai moi-même obligé de faire : voilà une lettre pour un religieux de la maiſon, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-tems autour du château ; je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner : mais le deſir de ſavoir des nouvelles d'Adelaïde, me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour ; le religieux après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abbatement & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé : il me le demandoit, quand il me vit tomber en faibleſſe ; un domeſtique qu'il appella, & lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maiſon pour viſiter ma playe ; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſoufferts.

Quand je fus ſeul avec le pere à qui j'étois adreſſé, je le priai d'envoyer à une maiſon du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent ; j'avois jugé qu'il s'y ſeroit réfugié : je ne m'étois pas trompé ; il vint avec l'homme que j'avois envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême quand il ſçut que j'étois bleſſé ; s'approcha de mon lit, pour

s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me ſauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état eſt Madame de Bénavidès; ſçachez ce qui ſe paſſe; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, & ſongez que ce que je ſouffre eſt mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je ſouhaitois; il ſortit dans l'inſtant, pour prendre les meſures néceſſaires.

Cependant la fiévre me prit avec beaucoup de violence; ma plaie parut dangereuſe; on fut obligé de me faire de grandes inciſions: mais les maux de l'eſprit me l'aiſſoient à peine ſentir ceux du corps. Madame de Benavidès, comme je l'avois vûe en ſortant de ſa chambre, fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit; je repaſſois les malheurs de ſa vie; je me trouvois partout; ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoient faits pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée; quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adelaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés; elle devoit me haïr. Cette idée ſi douloureuſe, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidès étoit très-mal de ſa bleſſure, que ſa femme paraiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec ſoin. Ces nouvelles n'etoient pas propres à me calmer; je ne ſçavois ce que je devois deſirer; tous les evenemens etoient contre moi; je ne pouvois même ſouhaiter la mort: il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Bénavidès.

Le religieux qui me ſervoit, prit pitié de moi; il m'entendoit ſoupirer continuellement: il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été long-tems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours: il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines. Ce moyen lui réuſſit: il gagna peu à peu ma confiance; peut-être auſſi ne la dût-il qu'au beſoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui, à meſure

meſure que je lui contois mes malheurs ; il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vû dans perſonne plus de vraie bonté; je lui répétois mille fois les mêmes choſes : il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſçavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidès. Sa bleſſure le mit long-temps dans un très-grand danger ; il guerit enfin : j'en appris la nouvelle par Dom Jerôme, c'étoit le nom de ce religieux ; il me dit enſuite que tout paroiſſoit tranquille dans le château, que Madame de Bénavidès vivoit encore plus retirée qu'auparavant, que ſa ſanté étoit très-languiſſante ; il ajouta qu'il falloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois, que mon ſéjour pourroit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Bénavidès.

Il s'en falloit bien que je fuſſe en état de partir ; j'avais toujours la fievre ; ma playe ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'apperçus un jour que Dom Jerôme étoit triſte & réveur ; il détournoit les yeux ; il n'oſoit me regarder ; il repondoit avec peine à mes queſtions. J'avois pris beaucoup d'amitié pour lui ; d'ailleurs les malheureux ſont plus ſenſibles que les autres. J'allois lui demander le ſujet de ſa mélancolie, lorſque Saint-Laurent, en entrant dans ma chambre, me dit que Dom Gabriel étoit dans la maiſon, qu'il venoit de le rencontrer.

Dom Gabriel eſt ici, dis-je en regardant Dom Jerôme, & vous ne m'en dites rien ! Pourquoi ce myſtere ? Vous me faites trembler ! Que fait Madame de Bénavidès ? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je ſuis. Je voudrois pouvoir vous y laiſſer toujours, me dit enfin Dom Jerôme en m'embraſſant. Ah ! m'écriai-je, elle eſt morte ; Bénavidès l'a ſacrifiée à ſa fureur : vous ne me répondez point. Hélas ! Je n'ai donc plus d'eſpérance. Non, ce n'eſt point Bénavidès, reprenois-je, c'eſt moi qui lui ai plongé le poignard dans le ſein ; ſans mon amour, elle vivroit encore. Adélaïde eſt morte ; je ne la verrai plus ; je l'ai perdue pour jamais. Elle eſt morte ! Et je vis encore ! Que tardai-je à la ſuivre ! que tardai-je à la venger ! Mais non, ce ſeroit me faire grace que de me donner la mort ; ce ſeroit me ſéparer de moi-même, qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit r'ouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée; je perdis tant de ſang, que je tombai en faibleſſe; elle fut ſi longue, que l'on me crut mort; je revins enfin après pluſieurs heures. Dom Jerôme craignit que je n'entrepriſſe quelque choſe contre ma vie; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon déſeſpoir prit alors une autre forme. Je reſtai dans un morne ſilence; je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems que je fis deſſein d'aller dans quelque lieu, où je puſſe être en proye à toute ma douleur. J'imaginois preſque un plaiſir à me rendre encore plus mépriſable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir Dom Gabriel, parce que ſa vûe devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jerôme de l'amener; ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit; nous reſtames tous deux aſſez long-temps ſans nous parler; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes: je rompis enfin le ſilence: vous êtes bien généreux, Monſieur, de voir un miſérable pour qui vous devez avoir tant de haine! Vous êtes trop malheureux, répondit-il pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur; l'éclairciſſement que je vous demande préviendra peut-être des évenemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous ſatisfaire; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre: mais je ſuis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſçavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avais jamais vû Madame de Bénavidès, quand elle devint ma belle-ſœur. Mon frere, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bordeaux, en devint amoureux, & quoique ſes rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſais par quelle raiſon le choix de Madame de Bénavidès fut pour lui. Peu de tems après ſon mariage, il la mena dans ſes terres. C'eſt-là où je la vis pour la première fois; ſi ſa beauté me donna de l'admiration; je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit & de ſon extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable perſonne dont j'étois tendrement aimé, me

faiſoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes. J'avois même deſſein d'engager ma belle-ſœur à me ſervir auprès de ſon mari, pour le faire conſentir à mon mariage. Le pere de ma maîtreſſe, offenſé des refus de mon frere, ne m'avoit donné qu'un temps très-court pour les faire ceſſer, & m'avoit déclaré, & à ſa fille, que ce temps expiré, il la marieroit à un autre.

L'amitié que Madame de Bénavidès me témoignoit, me mit bientôt en état de lui demander ſon ſecours; j'allois ſouvent dans ſa chambre, dans le deſſein de lui en parler, & j'étois arrêté par le plus léger obſtacle. Cependant le tems, qui m'avoit été preſcrit, s'écouloit; j'avois reçu pluſieurs lettres de ma maîtreſſe, qui me preſſoit d'agir; les réponſes que je lui faiſois, ne la ſatisfirent pas; il s'y gliſſoit, ſans que je m'en apperçuſſe, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injuſtes; je lui en écrivis ſur ce ton là. Elle ſe crut abandonnée, & le dépit, joint aux inſtances de ſon pere, la déterminerent à ſe marier. Elle m'inſtruiſit elle-même de ſon ſort; ſa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finiſſoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée; je croyois l'aimer encore: je ne pus apprendre, ſans une véritable douleur, que je la perdois; je craignois qu'elle ne fût malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient; j'y rêvois triſtement, en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaiſſez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidès; elle s'apperçut de ma triſteſſe; elle m'en demanda la cauſe avec amitié; une ſecrette répugnance me retenoit. Je ne pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux: mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore oſé approfondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur; je lui contai mon aventure; je lui montrai la lettre de Mademoiſelle de N... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurois-je obtenu de Monſieur votre frère le conſentement qu'il vous refuſoit. Mon Dieu! Que je vous plains, & que je la plains! Elle ſera aſſurément malheureuſe. La pitié de Madame de Bénavidès pour Mademoiſelle de N... me fit

craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses; & pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de Mademoiselle de N... avoit du mérite, de la naissance, qu'il tenoit un rang considérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que sa fortune deviendroit encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendront heureuse: rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation; je m'apperçus même qu'elle avoit peine a retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer; je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir jusques-là, que j'étois amoureux de ma belle-sœur, & je crus voir qu'elle avoit une passion dans le cœur. Je me rappellai mille circonstances auxquelles je n'avois pas fait attention. Son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusemens dans un âge comme le sien, son extrême mélancolie, que j'avois attribuée aux mauvais traitemens de mon frère, me parurent alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentérent en même-tems à mon esprit! Je me trouvois amoureux d'une personne que je ne devois point aimer, & cette personne en aimoit un autre. Si elle n'aimoit rien, disois-je, mon amour, quoique sans espérance, ne seroit pas sans douceur; je pourrois prétendre à son amitié; elle m'auroit tenu lieu de tout: mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentimens plus vifs pour un autre. Je sentois que je devois faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, & que l'honneur ne me permettois pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, & je rentrai au château, pour dire à mon frère que j'étois obligé de partir: mais la vue de Madame de Bénavidès arrêta mes résolutions; cependant pour me donner à moi-même un prétexte pour rester près d'elle, je me persuadai que je lui étois utile, pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivates dans ce tems-là; je trouvai en vous un air & des manières qui démentoient la condition sous laquelle vous paraissiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer

dans votre confidence. Mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Bénavidès : car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toujours dans la réſolution de m'éloigner, & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toujours, avoir du moins ſon portrait. La manière dont vous répondites à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous, & j'étois allé pour faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frère. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit paſſé. Mon frère, qui étoit très-mal, gardoit un morne ſilence, & jettoit de tems en tems des regards terribles ſur Madame de Bénavidès. Il m'appella auſſitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi ; faites-la conduire dans ſon appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puiſſe ſortir. Je voulus dire quelque choſe : mais Monſieur de Bénavidès m'interrompit au premier mot ; faites ce que je ſouhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-ſœur ; je la priai que je puiſſe lui parler dans ſa chambre ; elle avoit entendu les ordres que ſon mari m'avoit donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproches, me pénétrerent de douleur ; je n'oſai y répondre dans le lieu où nous étions : mais elle ne fut pas plutôt dans ſa chambre, que la regardant avec beaucoup de triſteſſe : quoi ! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre perſécuteur, moi qui ſens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous ? Je frémis de le dire : mais je crains pour la vôtre. Retirez vous pour quelque tems dans un lieu ſûr ; je vous offre de vous y conduire. Je ne ſçais ſi M. de Bénavidès en veut à mes jours, me répondit-elle : je ſçais ſeulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, & je le remplirai quoiqu'il m'en puiſſe coûter. Elle ſe tut quelques momens, & reprenant la parole : Je vais, continua-t-elle, vous donner par une entière confiance, la plus grande marque d'eſtime que je puiſſe vous donner ; auſſi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'eſt-il néceſſaire pour conſerver la vôtre. Allez retrouver votre frère ; une plus longue converſation pourroit lui être ſuſpecte ; revenez enſuite le plutôt que vous pourrez.

Je ſortis, comme Madame de Bénavidès le ſouhaitoit. Le

chirurgien avoit ordonné qu'on ne laiſsât entrer perſonne dans la chambre de M. de Benavidès ; je courus retrouver ſa femme, agite de mille penſées differentes ; je deſirois de ſçavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue : elle ne me diſſimula point l'inclination que vous lui aviez inſpirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de Dom Gabriel, j'avois touché l'inclination de la plus parfaite perſonne du du monde, & je l'ai perdue ! cette idée pénétra mon cœur d'un ſentiment ſi tendre, que mes larmes, qui avoient été retenues juſques-là par l'excès de mon déſeſpoir, commencèrent à couler.

Oui, continua Dom Gabriel, vous en étiez aimé ; quel fond de tendreſſe je découvris pour vous dans ſon cœur, malgre ſes malheurs, malgré ſa ſituation preſente ! Je ſentois qu'elle appuyoit avec plaiſir ſur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avoit reconnu, quand je la conduiſis dans la chambre où vous peigniez, qu'elle vous avoit écrit pour vous ordonner de partir, & qu'elle n'avoit pu trouver une occaſion de vous donner ſa lettre. Elle me conta enſuite comment ſon mari vous avoit ſurpris, dans le moment même où vous lui diſiez un éternel adieu, qu'il avoit voulu la tuer, & que c'étoit en la défendant que vous aviez bleſſé M. de Bénavidès. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle ; vous ſeul pouvez le dérober au ſort qui l'attend : car je le connois, dans la crainte de m'expoſer, il ſouffriroit les derniers ſupplices plutôt que de declarer ce qu'il eſt. Il eſt bien payé de ce qu'il ſouffre, lui dis-je Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faibleſſe, repliqua-t-elle : mais vous avez dû voir que ſi je n'ai pas été maîtreſſe de mes ſentimens, je l'ai du moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puiſſe condamner. Hélas ! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas beſoin de vous juſtifier ; je ſçais trop par moi-même qu'on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on le voudroit. Je vais mettre tout en uſage, ajoutai-je, pour vous obeir, & pour délivrer le Comte de Cemminge : mais j'oſe vous dire qu'il n'eſt peut-être pas le plus malheureux,

Je ſortis en prononçant ces paroles, ſans oſer jetter les yeux ſur Madame de Bénavidès ; je fus m'enfermer dans ma chambre pour réſoudre ce que j'avois à faire ; mon parti étoit pris de vous délivrer : mais je ne ſçavois pas ſi je ne devois pas fuïr moi-même. Ce que j'avois ſouffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faiſoit connaître à quel point j'étois amoureux. Il falloit m'affranchir d'une paſſion ſi dangereuſe pour ma vertu : mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidès ſeule entre les mains d'un mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irréſolutions, je me déterminai à ſecourir Madame de Bénavidès, & à l'éviter avec ſoin. Je ne pus lui rendre compte de votre évaſion que le lendemain ; elle me parut un peu plus tranquille ; je crus cependant m'appercevoir que ſon affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connaiſſance que je lui avois donnée de mes ſentimens ; je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma préſence lui cauſoit.

Je fus pluſieurs jours ſans la voir. Le mal de mon frère qui augmentoit & qui faiſoit tout craindre pour ſa vie, m'obligea de lui faire une viſite pour l'en avertir. Si j'avois perdu M. de Bénavidès, me dit-elle, par un événement ordinaire, ſa perte m'auroit été moins ſenſible : mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuſe. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire : je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué. S'il vit, j'eſpere qu'il connaîtra mon innocence, & qu'il me rendra ſon eſtime. Il faut auſſi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre ; je vous demande pardon des ſentimens que je vous ai laiſſé voir ; je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher ; je ne ſçai même ſi je pourrai en triompher ; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais. J'aurois même pris déjà le parti de m'éloigner de vous, ſi votre intérêt ne me retenoit ici. Je vous avoue me dit-elle, que vous m'avez ſenſiblement affligée. La fortune a voulu m'ôter juſqu'à la conſolation que j'aurois trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandoit en me parlant, firent plus d'effet ſur moi que toute ma raiſon. Je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une perſonne déjà ſi malheureuſe. Non, Madame, lui dis-je, vous ne ſerez point privée de cette amitié dont vous

avez la bonté de faire cas, & je me rendrai digne de la vôtre par le ſoin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement en la quittant, plus tranquille que je n'avois été depuis que je la connaiſſois. Bien loin de la fuïr, je voulus par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raiſons de faire mon devoir. Ce moyen me réuſſit; je m'accoutumois peu à peu à réduire mes ſentimens à l'amitié; je lui diſois naturellement le progrès que je faiſois; elle m'en remercioit comme d'un ſervice que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenſer, elle me donnoit de nouvelles marques de ſa confiance. Mon cœur ſe révoltoit encore quelquefois: mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frère, après avoir été aſſez long-tems dans un très-grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à ſa femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidès tomba malade à ſon tour, ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſpérer que ſa maladie avoit attendri ſon mari pour elle, quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir, quelque inſtance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de ſon mal; il demandoit de ſes nouvelles avec quelque ſorte d'empreſſement.

Elle commençoit à ſe mieux porter, quand M. de Bénavidès me fit appeller. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma préſence à Sarragoſſe; ma ſanté ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fuſſent prêts, & vous m'obligerez de partir tout à l'heure. Il eſt mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le reſpect que j'aurois eu pour mon père, & il m'en a tenu lieu. Je n'avois d'ailleurs aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaitoit de moi; il fallut donc me réſoudre à partir: mais je crus que cette marque de ma complaiſance me mettoit en droit de lui parler ſur Madame de Benavidès. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! Il me parut que je l'avois ébranlé; je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidès, me dit-il, de la paſſion du monde la plus forte; elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur: mais il faut que le tems & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai

vû. Je n'oſai conteſter ſes ſujets de plainte; c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs : je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſpérances qu'il me donnoit; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une ſorte de joie : je ſçais, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec M. de Bénavidès ; mais j'aurai du moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai après l'avoir encore aſſurée des bonnes diſpoſitions de mon frère. Un des principaux domeſtiques de la maiſon à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourroit la regarder, & de m'en inſtruire. Après ces précautions que je crus ſuffiſantes, je pris la route de Sarragoſſe. Il y avoit près de quinze jours que j'y étois arrivé, que je n'avois eu aucune nouvelle; ce long ſilence commençoit à m'inquieter, quand je reçus une lettre de ce domeſtique, qui m'apprenoit que trois jours après mon depart, M. de Bénavidès l'avois mis dehors, & tous ſes camarades, & qu'il n'avoit gardé qu'un homme qu'il me nomma, & la femme de cet homme.

Je frémis en liſant ſa lettre, & ſans m'embarraſſer des affaires dont j'étois chargé, je pris ſur le champ la poſte.

J'étois à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de Madame de Bénavidès; mon frère qui me l'écrivit lui-même, m'en parut ſi affligé, que je ne ſçaurois croire qu'il y ait eu part; il me mandoit que l'amour qu'il avoit pour ſa femme, l'avoit emporté ſur ſa colère, qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie, qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fièvre violente l'avoit emportée le cinquième jour. J'ai ſçu depuis que je ſuis ici, où je ſuis venu chercher quelque conſolation auprès de Dom Jerôme, qu'il eſt plongé dans la plus affreuſe mélancolie: il ne veut voir perſonne; il m'a même fait prier de ne pas aller ſitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel : les lieux où j'ai vû la malheureuſe Mad. de Benavidès, & où je ne la verrois plus, ajouteroient encore à ma douleur; il ſemble que ſa mort ait réveillé mes premiers ſentimens, & je ne ſçais ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai réſolu de paſſer en Hongrie, où j'eſpère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes; il en répandoit auſſi-bien que moi; il me quitta enfin ſans que j'euſſe pu lui dire une parole. Dom Jerôme l'accompagna, & je reſtai ſeul. Ce que je venois d'entendre augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur; le deſir d'exécuter ce projet hâta ma guériſon. Après avoir langui ſi long tems, mes forces commencèrent à revenir; ma bleſſure ſe ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jerôme & de moi furent de ſa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurois voulu y répondre: mais j'avois perdu ma chère Adélaïde, & je n'avois de ſentimens que pour la pleurer. Je cachai mon deſſein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obſtacle; j'écrivis à ma mère par Saint Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendois la réponſe dans le lieu où j'étois. Cette lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé; je finiſſois en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle: j'ajoutois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin je la priois de ne faire aucune perquiſition pour découvrir ma retraite; & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit néceſſaire pour faire mon voyage. La lettre de Madame de Bénavidès, & ſon portrait que j'avois toujours ſur mon cœur, étoient le ſeul bien que je m'étois réſervé. Je partis le lendemain du départ de St.-Laurent; je vins ſans preſque m'arrêter à l'Abbaye de la T... je demandai l'habit en arrivant; le Père Abbé m'obligea de paſſer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, ſi la mauvaiſe nourriture & les auſtérités ne me paraiſſoient pas au-deſſus de mes forces; ma douleur m'occupoit ſi entièrement, que je ne m'étois pas même apperçu du changement de nourriture, & de ces auſtérités dont on me parloit.

Mon inſenſibilité à cet égard fut priſe pour une marque de zèle, & je fus reçu. L'aſſurance que j'avois par-là que mes larmes ne ſeroient point troublées, & que je paſſerois ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque eſpèce de conſolation. L'affreuſe ſolitude, le ſilence qui régnoit toujours dans cette maiſon, la triſteſſe de tous ceux qui m'environnoient, me

laiſſoient tout entier à cette douleur qui m'étoit devenue ſi chère, qui me tenoit preſque lieu de ce que j'avois perdu. Je rempliſſois les exercices du cloitre, parce que tout m'étoit également indifférent; j'allois tous les jours dans quelque endroit écarté du bois: là je reliſois cette lettre; je regardois le portrait de ma chère Adelaïde; je baignois de mes larmes l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus triſte.

Il y avoit trois annees que je menois cette vie, ſans que mes peines euſſent reçu le moindre adouciſſement, quand je fus appellé par le ſon de la cloche, pour aſſiſter à la mort d'un religieux; il étoit déjà couché ſur la cendre, & on alloit lui adminiſtrer le dernier ſacrement, lorſqu'il demanda au Père Abbé la permiſſion de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Père, ajoûta-t-il, animera ceux qui m'écoutent d'une nouvelle ferveur, pour celui qui, par des voies ſi extraordinaires, m'a tiré du profond abime où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du ſalut.

Il continua ainſi:

Je ſuis indigne de ce nom de Frère dont ces ſaints religieux m'ont honoré; vous voyez en moi une malheureuſe péchereſſe, qu'un amour prophane a conduite dans ces ſaints lieux. J'aimois & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos pères mit obſtacle à notre mariage; je fus même obligée pour l'intérêt de mon amant, d'en épouſer un autre. Je cherchai juſques dans le choix de mon mari, à lui donner des preuves de mon fol amour; celui qui ne pouvoit que m'inſpirer de la haine, fut préferé, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalouſie; Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues ſi criminelles, ait été pour moi une ſource de malheurs. Mon mari & mon amant ſe bleſſèrent à mes yeux; le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'etois pas encore rétablie, quand mon mari m'enferma dans une tour de ſa maiſon, & me fit paſſer pour morte; je fus deux ans en ce lieu, ſans aucune conſolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faiſoit ſouffrir, avoit encore la cruauté d'inſulter à ma miſère: mais que dis-je, ô mon Dieu! j'oſe appeller cruauté, l'inſtrument dont vous vous ſerviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égaremens; bien loin de

pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domeſtique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ouvrir ma priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des diſcours que mon aventure feroit tenir de moi, me fit penſer à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne ſçavoit aucune nouvelle de la ſeule perſonne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour ſortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avois choiſi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici; j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette égliſe. A peine y étois-je que je diſtinguai parmi ceux qui chantoient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller juſqu'à mon cœur: je crus être ſéduite par la force de mon imagination; je m'approchai, & malgré le changement que le tems & les auſterités avoient apporté ſur ſon viſage; je reconnus ce ſéducteur ſi cher à mon ſouvenir. Grand Dieu! Que devins-je à cette vue? De quel trouble ne fus-je point agitée? Loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie ſainte je blaſphemai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punites pas mes murmures impies, ô mon Dieu! & vous vous ſervites de ma propre miſère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermoit ce que j'aimois; & pour ne m'en plus ſéparer, après avoir congédié mon conducteur, je me préſentai à vous, mon Père; vous futes trompé par l'empreſſement que je montrois pour être admis dans votre maiſon: vous m'y reçutes. Quelle étoit la diſpoſition que j'apportois à vos ſaints exercices? Un cœur plein de paſſion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raiſons de m'humilier un jour devant lui, permettoit ſans doute ces douceurs empoiſonnées que je goûtois à reſpirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ſes pas; je l'aidois dans ſon travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je ſouffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas juſqu'à me faire connaître: mais quel fut le motif qui m'arrêta? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien; ſans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois toute à lui.

Il y a deux mois que pour obéir à la règle du saint fondateur, qui a voulu, par l'idé continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois comme à l'ordinaire celui à qui j'étois liée par des chaines si honteuses; la vûe de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir; il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre; cette idée ne m'abandonnoit plus; mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le suivois par-tout, & si j'étois quelques heures sans le voir je croyois que je ne le verrois plus.

Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois, pour l'usage de la maison, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avoit tiré de son sein. Sa réverie étoit si profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de considérer ce qu'il tenoit sans qu'il m'apperçut; quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait! je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avois tant craint de troubler, il étoit comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute puissante sur lui; je crus que cet amour, que je portois jusqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance celeste sur celui qui en étoit l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner aux pieds de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! C'étoit pour lui que je vous priois; c'étoit pour lui que je versois des larmes; c'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous. Vous eutes pitié de ma foiblesse; ma prière toute insuffisante, toute prophane qu'elle étoit encore, ne fut pas rejettée: votre grace se fit sentir à mon cœur. Je goûtai dès ce moment la paix d'une ame qui est avec vous, & qui ne cherche que vous. Vous voulutes encore me purifier par des souffrances; je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il pense à ce moment redoutable où je

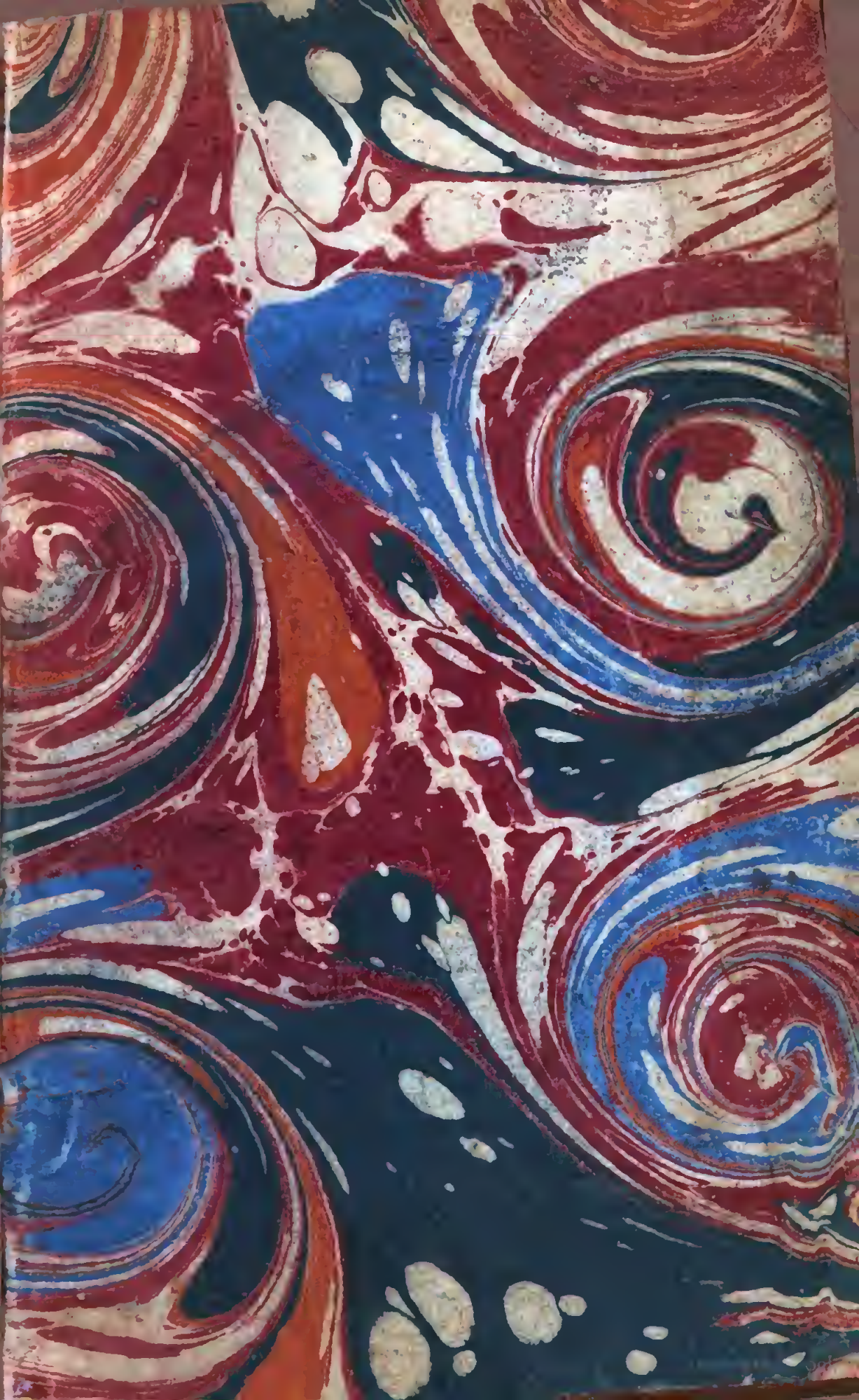
touche, & où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire ſa miſéricorde pour n'écouter que ſa juſtice. Mais je ſens que le tems de mon dernier ſacrifice s'approche; j'implore le ſecours des prières de ces ſaints religieux; je leur demande pardon du ſcandale que je leur ai donné, & je me reconnais indigne de partager leur ſépulture.

Le ſon de voix d'Adelaïde, ſi préſent à mon ſouvenir, me l'avoit fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expreſſion pourroit repreſenter ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le déſeſpoir peuvent faire ſentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois proſterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ſes paroles avoit retenu mes cris: mais quand je compris qu'elle étoit expirée, j'en fis de ſi douloureux, que les religieux vinrent à moi & me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras; je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adelaïde; je lui prenois les mains que j'arroſois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une ſeconde fois, ma chère Adelaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi! Vous avez été ſi long-tems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous ſéparerons du moins pour jamais; la mort, moins barbare que mon père, ajoutai-je, en la ſerrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'eſt point cruelle: le Père Abbé attendri de ce ſpectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps que je tenois étroitement embraſſé. Il fut enfin obligé d'y employer la force; on m'entraîna dans ma cellule, où le Père Abbé me ſuivit; il paſſa la nuit avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon déſeſpoir ſembloit s'accroître par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi Adélaïde, lui dis-je; pourquoi m'en avez-vous ſéparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon où je l'ai perdue, où elle a ſouffert tant de maux; par pitié, ajoûtai-je, en me jettant à ſes pieds, permettez-moi d'en ſortir: que feriez-vous d'un miſérable dont le déſeſpoir troubleroit votre repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chère Adélaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence ſoit ſalutaire; & vous, mon Père,

je vous demande cette dernière grace : promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres ; je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſeul mettre fin à mes maux. Le P. Abbé par compaſſion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ſes religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande, & conſentit à ce que je voulus. Je partis dès l'inſtant pour ce lieu ; j'y ſuis depuis pluſieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.

N.° d' invent: ~~541~~
31006